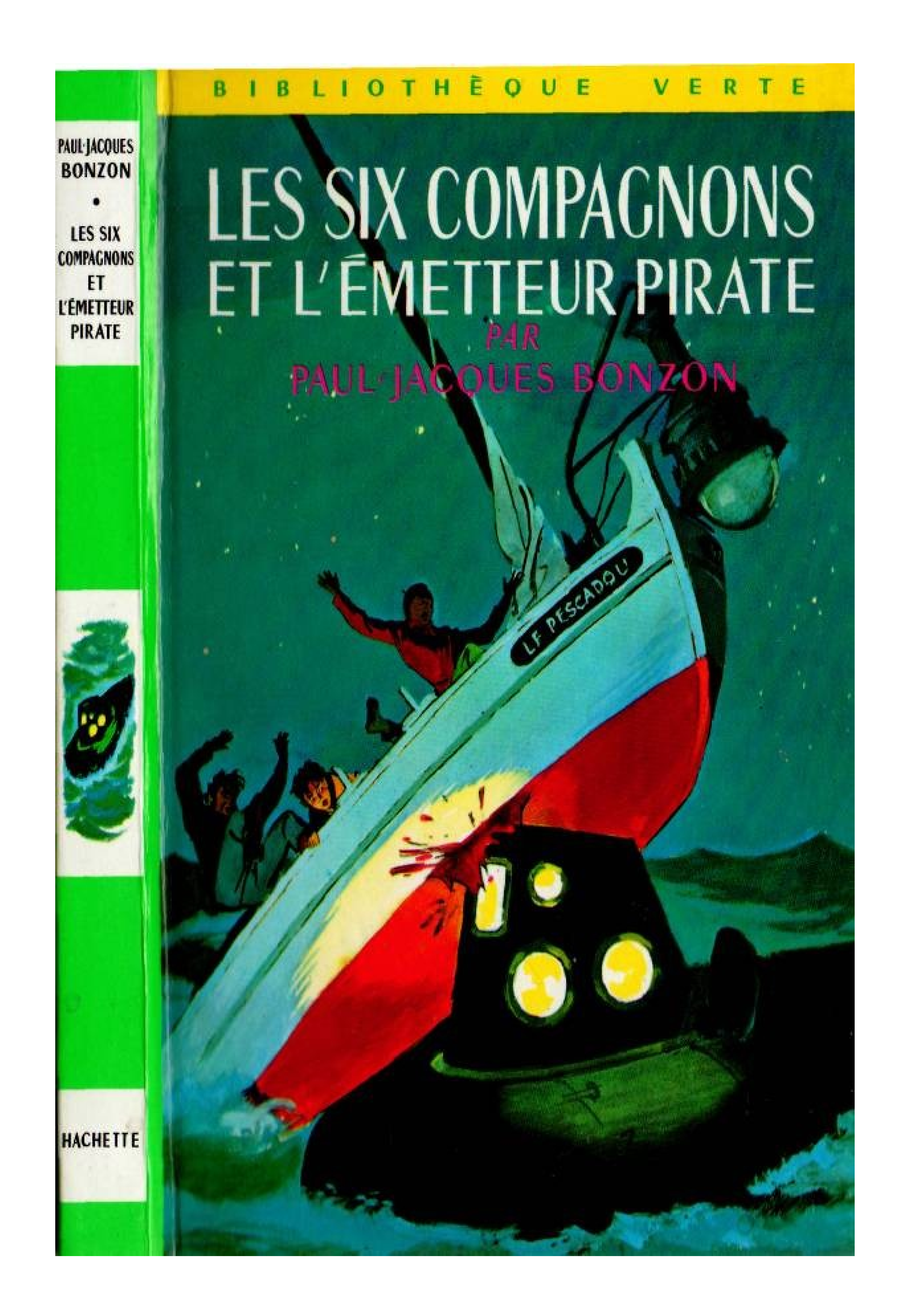

BIBLIOTHÈQUE VERTE
LES SIX COMPAGNONS
ET L'ÉMETTEUR PIRATE
PAR
PAUL-JACQUES BONZON
LE PESCADOU
PAUL-JACQUES
BONZON
LES SIX
COMPAGNONS
ET
L'ÉMETTEUR
PIRATE
HACHETTE

LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE

par Paul-Jacques BONZON

*

UN réveil qui sonne régulièrement au beau milieu de la nuit, deux Parisiennes en vacances qui achètent du poisson pour le rejeter à la mer, une femme mystérieuse qui rôde chaque nuit avec une robe de couleur différente... tout cela semble bizarre aux Six Compagnons.

Ils ouvrent immédiatement une enquête qui les met sur la piste d'une organisation secrète particulièrement dangereuse.

L'adversaire réagit vivement, la lutte sera chaude...



PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	**1968**	**Les Six Compagnons et l'émetteur pirate**
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

PAUL'JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS
ET L'EMETTEUR PIRATE

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE



HACHETTE

TOUS LES PERSONNAGES DE CE ROMAN
SONT FICTIFS

HACHETTE, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VIe

TABLE



CHAPITRE PREMIER

A PROPOS D'UNE TENTE

DEPUIS longtemps, nous rêvions de vacances à la mer. Que de fois les autres Compagnons et moi avions consulté les cartes pour étudier ce projet! Hélas! la distance (au moins trois cents kilomètres) rendait impossible toute expédition à bicyclette, surtout avec mon chien Kafi, qu'il faudrait traîner dans une remorque. Quant à prendre le train, impossible également. Le prix des

sept billets (les chiens paient leur place en chemin de fer) aurait trop écorné nos économies.

Bien sûr, restait l'auto-stop, mais si nombreux avec un gros chien et tout un matériel de camping, c'était difficile. D'ailleurs nos parents ne nous auraient pas vus, d'un bon œil, partir de cette façon hasardeuse.

Et puis, le problème se compliquait, à cause de Mady, la seule fille de notre bande. Nous aimions beaucoup Mady. Ni maniérée ni cependant garçonnière, elle était pour nous comme une sœur. Pour mon compte, je lui gardais une grande reconnaissance pour m'avoir aidé à retrouver mon cher Kafi, disparu un jour dans Lyon 1.

Or, un après-midi, le petit Gnafron (on l'appelait toujours le « petit » Gnafron, à cause de sa taille) monta quatre à quatre chez moi, rue de la Petite-Lune.

« Ça y est, Tidou ! Nous allons partir pour la mer! J'ai vu un de mes voisins, chauffeur dans une entreprise de transports routiers. Je lui ai expliqué notre projet de descendre sur la côte. Malheureusement, lui ne fait pas de longs trajets, mais il m'a envoyé chez un de ses collègues qui descend toutes les semaines du côté de Perpignan, et même en Espagne, chercher des fruits et des légumes.

— Il accepte de nous emmener?... même avec Kafi?

1. Voir : *Les Compagnons de la Croix-Rousse.*

- Il quitte Lyon à vide. Nous emporterons tout ce que nous voudrons. Il démarre chaque lundi, vers cinq heures du matin, de la place Valmy, tu sais, de l'autre côté de la Saône; en somme pas loin de la Croix-Rousse.

- Les autres sont au courant?

- Je suis passé ce matin chez Corget, la Guille et le Tondu... Le Tondu était sorti, mais j'ai vu sa mère. Rendez-vous, pour tout le monde, dans notre « caverne», à quatre heures.

- Et Mady?

- Non, elle, je ne l'ai pas prévenue. Il vaut mieux étudier d'abord la question entre nous. »

Et, consultant sa montre :

« Dépêche-toi, nous allons être en retard..., mais n'oublie pas ta carte. »

Suivi de mon inséparable et fidèle Kafi, j'accompagnai le petit Gnafron à travers les ruelles de la Croix-Rousse, ce vieux quartier de Lyon, agrippé à la colline, entre le Rhône et la Saône. Notre « caverne », un ancien atelier de tisserand qui nous servait de lieu de réunion, se trouvait au bas d'une rampe au nom sinistre : la rampe des Pirates. La Guille, le fantaisiste de la bande, et Bistèque, le fils d'un commis boucher du quartier, nous y attendaient. Corget, le chef de l'équipe, nous rejoignit presque aussitôt. Le Tondu arriva le dernier, reconnaissable de loin à ses longues jambes et au béret basque éternellement vissé sur sa tête depuis qu'une maladie bizarre avait fait tomber ses cheveux jusqu'au dernier.

« Oui, expliqua le petit Gnafron avec enthousiasme, cette fois, plus d'obstacles pour les vacances à la mer. Regardez la carte de Tidou. Voici l'itinéraire de mon camionneur. Sa route suit la côte sur deux cents kilomètres.

- En effet, nous avons le choix, constata Corget..., mais, pour la première fois, il vaut mieux ne pas aller trop loin. »

Les doigts se promenèrent sur la carte, s'arrêtant sur les noms inconnus des petites plages. L'un d'eux, cependant, me frappa : Port-le-Roi. Quand j'habitais en Provence, avant que mes parents ne viennent s'installer à Lyon, j'avais entendu parler de cette plage, située près d'Aigues-Mortes, l'endroit où, d'après nos livres d'histoire, le roi saint Louis s'était embarqué pour la Croisade.

« Ce nom me plaît, fit la Guille, et nous trouverons sûrement un petit port, avec des bateaux. Nous ferons la connaissance de pêcheurs, qui nous emmèneront en mer, comme le père Tap-Tap nous promenait sur le lac de Genève.

- D'accord, approuva Corget. C'est d'ailleurs un des points de la côte les plus proches de Lyon. Si nous devions revenir par nos propres moyens, ce ne serait pas une catastrophe.

— Moi aussi, dit le Tondu, je vote pour Port-le-Roi, mais je vous fais remarquer que la grand-route passe assez loin de là, à une vingtaine de kilomètres.

1. Voir : *Les Six Compagnons et le Château maudit.*



- Et nos vélos? riposta Gnafron. Le chauffeur l'a dit, nous pouvons emporter tout ce que nous voulons. Le seul point noir est que, là-bas, nous avons peu de chances de trouver une maison en ruine. Il nous faudrait une tente.

- Oui, reprit la Guille, il nous faut une tente, une grande tente à six places. Nous nous installerons où nous voudrons et déménagerons si l'endroit ne nous plaît plus... mais vous avez vu le prix des tentes, dans les magasins?

- Bah! fit Bistèque, nous ferons un tour au marché aux puces. On y trouve de tout, même des tentes, surtout à l'époque des vacances.

- Et Mady, que devient-elle dans cette affaire? demanda le Tondu. Comment s'arrangera-t-elle

pour partir avec nous? Vous êtes bien d'accord là-dessus? Pas de vacances sans Mady.

- Nous passerons la voir dès demain », dit Corget.

A quoi Gnafron ajouta : « Et pourquoi pas tout de suite? » Alors, la bande au complet, Kafi en tête, remonta de la rampe des Pirates vers la rue des Hautes-Buttes. Mady était chez elle, avec sa mère. Celle-ci ne se montra pas surprise de cette invasion massive. Elle y était habituée, mais j'eus l'impression que notre visite gênait Mady. Je lui expliquai notre projet et montrai, sur la carte, la petite plage de Port-le-Roi.

« Vous aviez si grande envie de vacances au bord de la mer, fit-elle. Quand partez-vous?

- Pardon, rectifia le Tondu, dis plutôt : quand partons-nous?... Nous n'avons jamais passé nos vacances sans toi. Si tu ne peux pas nous rejoindre là-bas, avec ta mère, nous renonçons à tout... Mais il y a sûrement moyen d'arranger ça, comme l'an dernier à Pierroux1. »

Mady se troubla et ne répondit pas.

« Comment ? s'étonna sa mère, tu n'avais donc pas prévenu tes camarades que nous n'irions pas en vacances cet été?

— C'est vrai, maman, avoua-t-elle, je n'ai rien dit. »

Et, à nous tous :

1. Voir : *Les Six Compagnons et l'Avion clandestin.*

« Je pensais vous faire croire, jusqu'au dernier moment, que je pourrais vous rejoindre. J'espérais qu'une fois le voyage décidé, organisé, vous ne pourriez plus reculer.

— Oh ! protesta Bistèque, indigné, pour qui nous prends-tu? Pour des lâcheurs?...

- Je suis désolée, fit Mme Charvet, mais il n'est pas question pour nous, cette année, de vacances à l'hôtel... surtout sur une plage où les prix sont plus élevés qu'ailleurs. L'achat de notre voiture, au printemps, a fait un gros trou dans notre budget. Nous nous contenterons de petites sorties aux alentours de Lyon, et Mady passera quelques semaines chez sa grand-mère, *à* Vau-gneray.

- Alors, dit Corget, renonçons à la mer et campons du côté de Vaugneray.

- Vaugneray! soupira Mady, un minuscule village à vingt kilomètres de Lyon, sans même une rivière pour vous baigner! Vous vous y ennuieriez à mourir. Non, je ne veux pas. Vous avez décidé d'aller à la mer, partez sans moi. »

II y eut un silence embarrassé. Inquiet, mon brave Kafi nous regarda les uns après les autres.

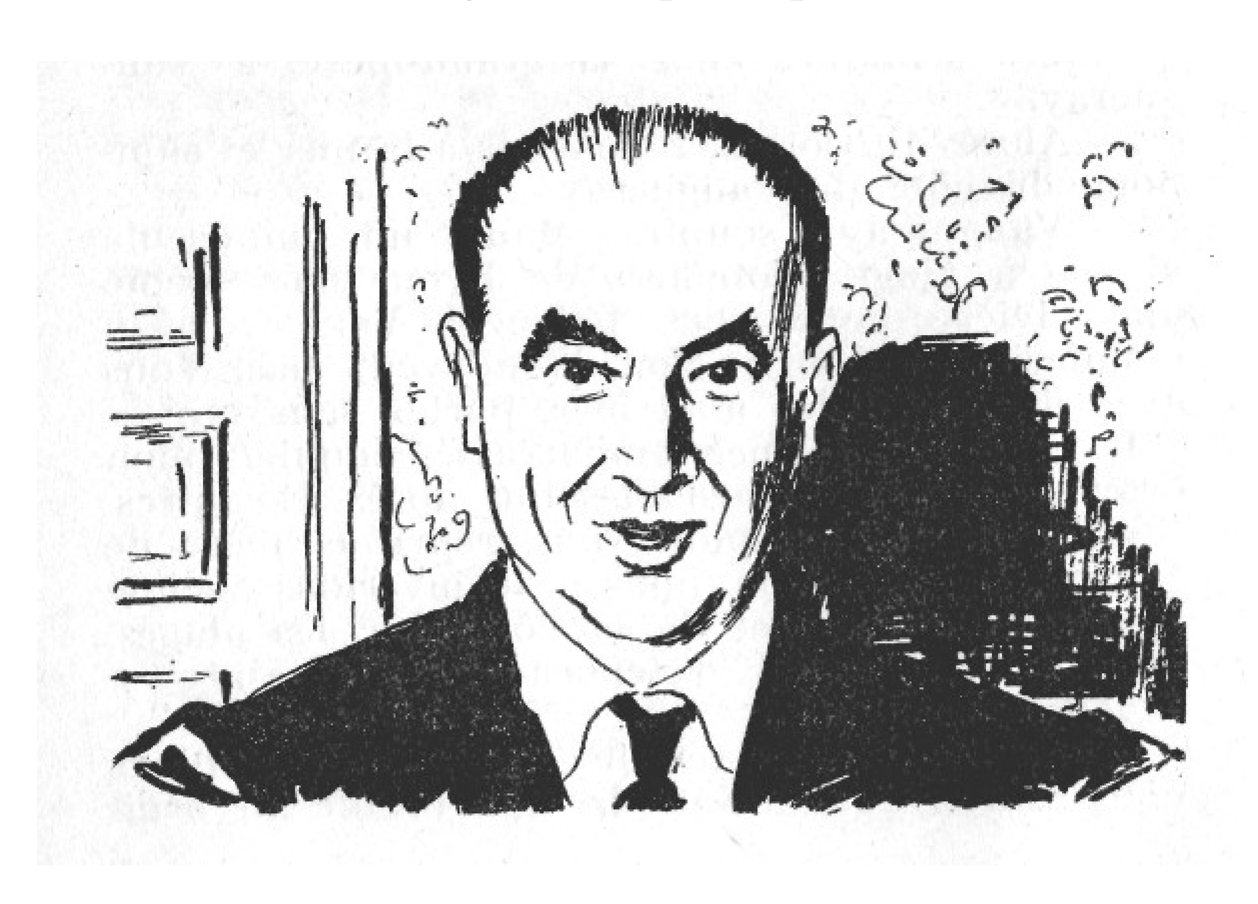
« Je suis navrée pour vous, reprit la mère de Mady. De toute façon, nous ne trouverions aucune place dans un hôtel de la côte. Sur les plages, les chambres sont retenues des semaines à l'avance. »

Nos beaux projets réduits à néant, nous allions nous retirer quand Kafi dressa Pareille au bruit

de pas dans l'escalier. M. Charvet rentrait de son travail, coiffé de sa casquette ornée des trois initiales : O.T.L. (Omnibus et Tramways de Lyon). Depuis belle lurette, omnibus et tramways ont disparu de la cité des canuts, remplacés par de souples et silencieux trolleybus, mais l'importante entreprise de transports en commun lyonnaise, où le père de Mady était employé, a gardé son ancien nom.

M. Charvet nous connaissait tous, ainsi que Kafi, qu'il caressa. Après avoir accroché sa casquette à une patère, il demanda :

« Eh bien, mes garçons, que se passe-t-il? Pour



des écoliers en vacances, vous n'avez pas des mines très réjouies.

- C'est un peu notre faute, papa, dit vivement Mady. Ils avaient décidé cette année d'aller à la mer. Ils y renoncent parce que je ne peux pas les rejoindre.

- Vous vouliez descendre sur la côte? reprit M. Charvet. Quelle bonne idée! Les journaux annoncent une forte vague de chaleur vers la fin du mois. Lyon va devenir intenable... Et comment pensiez-vous organiser votre expédition? Vous étiez sûrs de trouver un gîte, là-bas ?

— Nous comptions acheter une tente, dit la Guille.

- Evidemment, une tente résout tous les problèmes... mais pourquoi renoncer? Mady comprend très bien que, pour une fois, vous partiez sans elle.

- Oui, papa, c'est pour cela que je ne leur avais rien dit. »

Cependant, un nouveau silence pesa dans la pièce. M. Charvet jeta Un coup d'œil vers sa fille, devinant, sous une apparente résignation, une lourde déception. Le doigt sur le menton, il réfléchit. Puis, brusquement :

« Après tout, une solution est peut-être possible.

- Oh! papa, laquelle? dis vite!

- Je viens d'apprendre que mon congé annuel, prévu pour septembre, pourrait être pris en août. Au lieu de passer ces quatre semaines à Vaugneray,

si..., si nous essayions le camping, nous aussi? »

Mme Charvet regarda son mari, suffoquée.

« Quoi? coucher sous la tente?... Quelle horreur! »

L'exclamation indignée fit sourire le receveur d'autobus.

« Cela t'effraie à ce point?

— Ciel! coucher autant dire dehors, par n'importe quel temps; grelotter quand il fait froid..., être trempé jusqu'aux os quand il pleut!

- Erreur! On n'a jamais froid sous une tente, et celles qu'on fabrique actuellement sont parfaitement imperméables. Nos vacances ne nous reviendraient guère plus cher qu'en restant ici, ou à Vaugneray.

- Oh! oui, maman, supplia Mady. Quelle merveilleuse idée! Tentons l'expérience. Allons rejoindre mes camarades, à la fin du mois.

- Non, ma petite, ce n'est pas possible. Nous vois-tu vivant à la façon des bohémiens?... et si je ne m'y habituais pas? Si, au bout de deux jours, je vous demande de revenir à Lyon?

- Eh bien, nous rentrerions tout de suite, n'est-ce pas, papa?

- Promis, dit M. Charvet. Au moins notre petite expérience permettrait-elle à ces garçons de se décider à partir. »

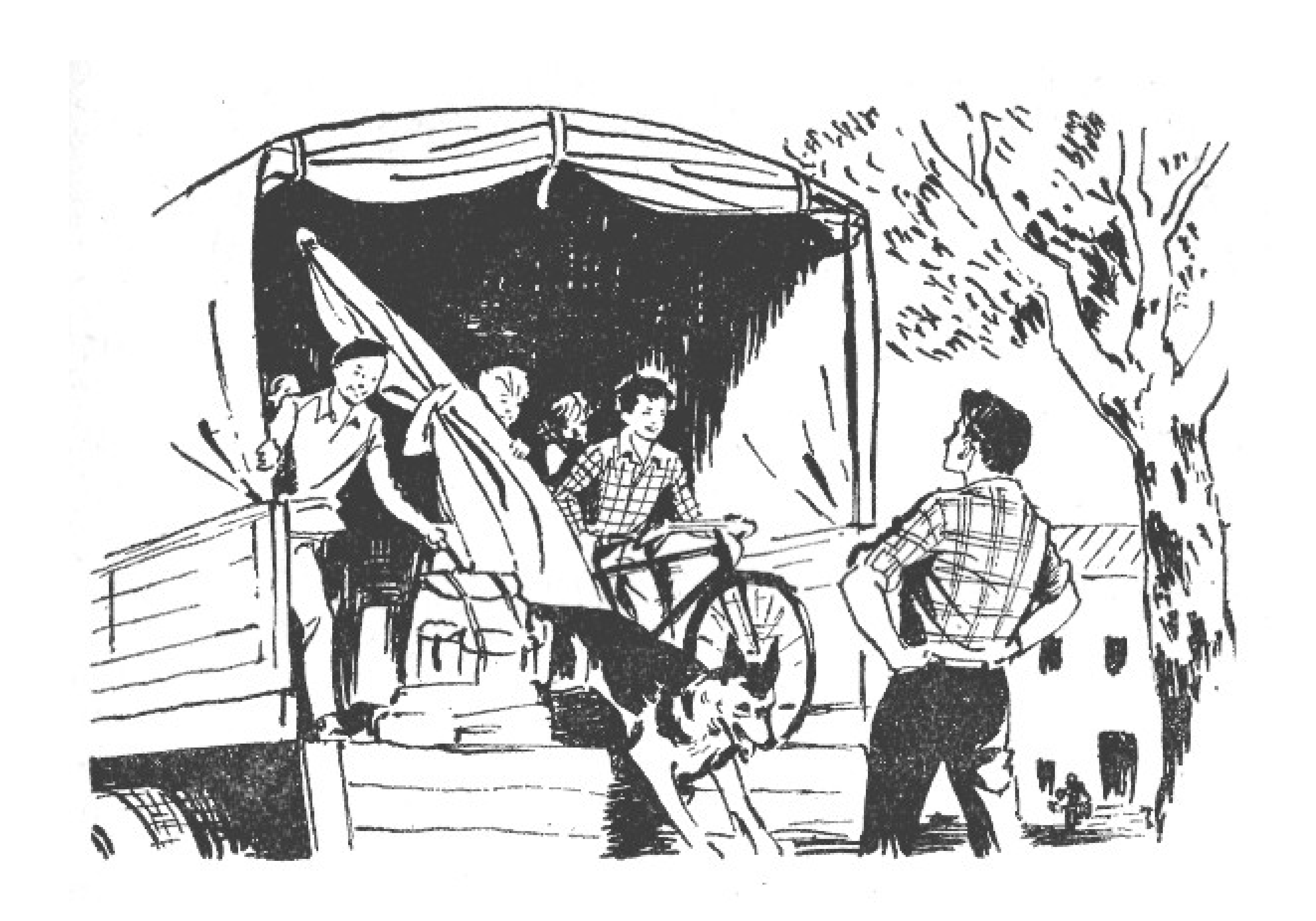
La mère de Mady réfléchit à son tour, ennuyée, à présent, de voir que son appréhension du camping gâchait les vacances de tout le monde.

Alors, brusquement, comme on se jette à l'eau sans savoir nager, elle déclara :

« Eh! bien, arrivera ce qui arrivera. Il ne sera pas dit qu'à cause de moi personne ne verra la mer.

— Oh! merci, maman », s'écria Mady, folle de joie.





CHAPITRE II

L' O. T. L.

« TUNEL! cria le chauffeur. Tout le monde descend!»

La lourde voiture s'immobilisa sur une place, à l'écart de la grand-route et Kafi, le premier, sauta à terre. Rapidement, notre pilote nous aida à décharger les six vélos, la remorque de mon chien, la tente, les sacs bourrés de linge et d'ustensiles de toute sorte.

Un vrai déménagement! Puis, pressé de repartir, car il était en retard sur son horaire, le chauffeur remonta à

son volant, sans même accepter le rafraîchissement que nous tenions à lui offrir.

« Au revoir, les « gones[1] ». Vous voyez la pancarte : Port-le-Roi, 23 kilomètres. Vous y serez pour midi... Bonnes vacances! »

II était dix heures du matin, mais le gros bourg méridional somnolait sous l'ardent soleil de juillet. A peine descendu du camion, je m'étais tout de suite senti en pays de connaissance, à cause de l'accent des gens, du crissement des cigales, sur les platanes. Je me croyais revenu à Reillanette, mon village natal.

« Mettons-nous à l'aise, dit Corget, il fait aussi chaud qu'au Sahara. »

Vestes et sacs furent aussitôt fixés sur les porte-bagages, tandis que Corget arrimait, sur son propre vélo, l'encombrante tente, achetée au marché aux puces, et qui devait bien peser quinze kilos. Quant à moi, je fixai la remorque de Kafi à l'arrière de ma machine et mon chien, qui transpirait déjà sous son épaisse fourrure, ne se fit pas prier pouf sauter dedans.

« En route pour Port-le-Roi ! »

Rien ne nous pressait... sauf notre folle impatience de découvrir la mer. La caravane s'engagea sur une route sinueuse, pas très large, sans

1. *Gones* : nom donné familièrement aux enfants, à Lyon.

ombrage et bordée d'interminables vignes des plus monotones. Heureusement, apparurent bientôt les premiers étangs qui, d'après ma carte, pullulaient dans

cette région. Bientôt aussi, l'air se trouva rafraîchi par une légère brise soufflant du sud. Nous approchions de la côte. Au bout d'une heure, nous débouchions sous les fameux remparts d'Aigues-Mortes, étincclants de lumière. « Arrêtons-nous, proposa la Guille, séduit par les longues murailles crénelées.

- Non! cria le reste de la bande; la mer! arrivons le plus vile possible à la mer. »

Et, au lieu de ralentir, on accéléra l'allure. Soudain, le petit Gnafron qui, cheveux au vent, roulait en tête, se retourna :

« Regardez, devant vous! Les deux voitures qui viennent de nous doubler se sont arrêtées sur le côté de la route... Est-ce qu'il n'y a pas des gendarmes à côté?

- Oui, des gendarmes, fit le Tondu; pas des motards de la circulation. Ils ont des képis. »

Instinctivement, Gnafron freina son allure. Gomme nous nous rapprochions, les deux voitures redémarrèrent en direction de Port-le-Roi, et les gendarmes reprirent leur faction, de chaque côté de la route.

« Filons! dit Corget, ils ne s'intéressent qu'aux autos. »

Mais, au même moment, l'un des deux hommes nous fit signe.

« Stop!... Où allez-vous?

- A Port-le-Roi, faire du camping, expliqua Bistèque.

- Vous venez de loin?

- De Lyon.

- De Lyon?... à bicyclette?

— Un camion de transport nous a amenés jusqu'à Lunel. Nous faisons seulement le reste du trajet à vélo.

— Vos papiers d'identité? »

Nous eûmes tous un air embarrassé. « C'est que... nous n'avons rien, fit Corget en secouant la tête. Nous ne savions pas...

- Qu'y a-t-il dans ces sacs?

- Du linge, des ustensiles pour notre popote.

- Ouvrez celui-ci! »

Il désignait le sac du Tondu, plus volumineux que les autres, à cause d'un énorme chandail que la mère de notre camarade l'avait supplié d'emporter. Le Tondu s'empressa de déboucler les courroies, mais le sac lui échappa. Casseroles et gamelles se répandirent sur la chaussée avec un bruit de ferraille.

« C'est bon, fit le gendarme en souriant, tu peux ramasser ton bazar. »

Puis, s'approchant de Kafi qui avait sauté de sa remorque pour se coucher, langue pendante, sur la route:

« Ce chien vous appartient?

- C'est le mien. Je l'ai eu tout petit, pas plus gros qu'une pelote de laine. Il nous suit partout, pendant les vacances. »

Le gendarme me regarda d'un air bizarre. « Dis donc, toi, tu as un drôle d'accent pour un Lyonnais.

- Mes parents habitent Lyon, mais je suis né en Provence, à Reillanette. »

A ce nom, l'autre gendarme dressa l'oreille. « Reillanette, dis-tu?... près de Nyons?

- Oui, mon père travaillait à la filature qui a fermé ses portes.

- Ah! par exemple!... Moi aussi je suis originaire de Reillanette. Comment t'appelles-tu?

- Tidou Aubanel.

- Aubanel! J'ai connu un Aubanel, autrefois, qui tenait le bureau de tabac.



- C'était mon grand-père. »

Heureux de retrouver quelqu'un de son pays, le gendarme se mit à bavarder, à rechercher des noms oubliés, tandis que son collègue s'occupait de contrôler

les voitures qui passaient. Rassuré par son air bon enfant, le petit Gnafron, toujours curieux, s'enhardit à lui demander pourquoi il arrêtait tout le monde.

« Vous recherchez des malfaiteurs?... des voleurs d'autos? »

Le gendarme prit *un* air mystérieux.

« Des malfaiteurs, oui, mais pas des voleurs d'autos.»

Et, sur le ton de la confidence :

« Au fait, avez-vous déjà entendu parler de l'O. T.L.?

- Oui, dit vivement Bistèque; le père de notre meilleure camarade y travaille. »

Le gendarme ouvrit des yeux ronds, l'air affolé.

« Vous rendez-vous compte de ce que vous dites?... Vous savez ce que désignent ces initiales? Bien sûr, fit Gnafron. L'O. T. L. est la compagnie des trolleybus de Lyon. Ces trois lettres sont brodées sur les casquettes de tous les employés. »

Le gendarme poussa un soupir et s'épongea le front.

« Non, mes garçons, l'O. T. L. ici est autre chose : l'Organisation Terroriste du Littoral; les journaux ne parlent que d'elle en ce moment. C'est pour cela qu'on nous fait faire des contrôles sur les routes, près de la côte. Il paraît que... »

Mais, apercevant son collègue qui revenait vers lui,

il se repentit d'avoir eu la langue trop longue et posa un

doigt sur ses lèvres.

« Chut!... Je n'ai rien dit! »

Puis, retrouvant sa voix autoritaire d'agent de la force publique, il lança :

« Vous pouvez filer!... la prochaine fois, tâchez d'être en règle. »

Kafi sauta dans sa caisse, et, un quart d'heure plus tard, jaillissait de nos six poitrines le même cri d'émerveillement :

« La mer!... »

Oui, la mer était là, infinie, encore plus bleue que nous ne l'avions jamais imaginée. Descendus de nos machines, nous la regardions, immobiles fascinés. Puis, poussant nos vélos à la main, nous pénétrâmes dans le village formé d'une rangée de maisons, le long d'un quai bordant un canal où dansaient quelques barques de pêche. Notre rencontre avec les gendarmes nous avait retardés. Des baigneurs en short ou en tenue légère déjeunaient déjà aux terrasses de deux ou trois petits hôtels. Au bout du quai s'étendait la plage, presque déserte. Nous mourions de faim tous les six, mais la mer nous attirait irrésistiblement.

« Tant pis, dit Gnafron, nous mangerons plus tard... Tous à l'eau. »

Vélos, sacs, tente, vêtements abandonnés sur les galets, ce fut la galopade au-devant des vagues. Ah! quelle griserie! Quelle fraîcheur après les vingt-trois kilomètres de route sous un soleil de

plomb. Nous plongions, nagions, nous éclaboussions, hurlant de joie, tandis que Kafi, déchaîné, batifolait à mes côtés.

« Ah! si Mady était là! répétait le Tondu. Heureusement, elle nous rejoindra bientôt. »

Sans la faim qui tenaillait nos ventres creux, nous serions restés toute la journée dans l'eau. Saisis les uns après les autres par une terrible fringale, nous sortîmes des vagues pour courir vers nos sacs et dévorer à belles dents le reste des provisions. Après quoi, on songea au campement. La place ne manquait pas. Au bout de deux ou trois douzaines de petites villas et cabanons plantés sur le front de mer, l'espace s'étendait à l'infini.

Poussant péniblement son vélo sur une sorte de lande au sol spongieux, Bistèque découvrit un endroit idéal qui semblait abrité du vent.

« For-mi-da-ble!... s'écria le Tondu en lançant son béret en l'air. N'allons pas plus loin. Plantons la tente ici.»

Ah! cette tente! Nous ne l'avions pas payée cher, mais elle n'avait pas fini de faire parler d'elle. C'était une tente du genre « marabout », c'est-à-dire circulaire à la base et en forme de cône. Le bonhomme du marché aux puces l'avait assurée plus facile à monter qu'une tente moderne, et capable d'abriter six à huit personnes. Il nous l'avait laissée « pour une bouchée de pain », parce qu'elle provenait d'un ancien stock de l'armée.

Bien entendu, avant de quitter Lyon, nous avions fait un essai de montage sur le « Toit aux canuts », une petite place de la Croix-Rousse. Malgré les affirmations du marchand, nous avions eu beaucoup de mal à la dresser.

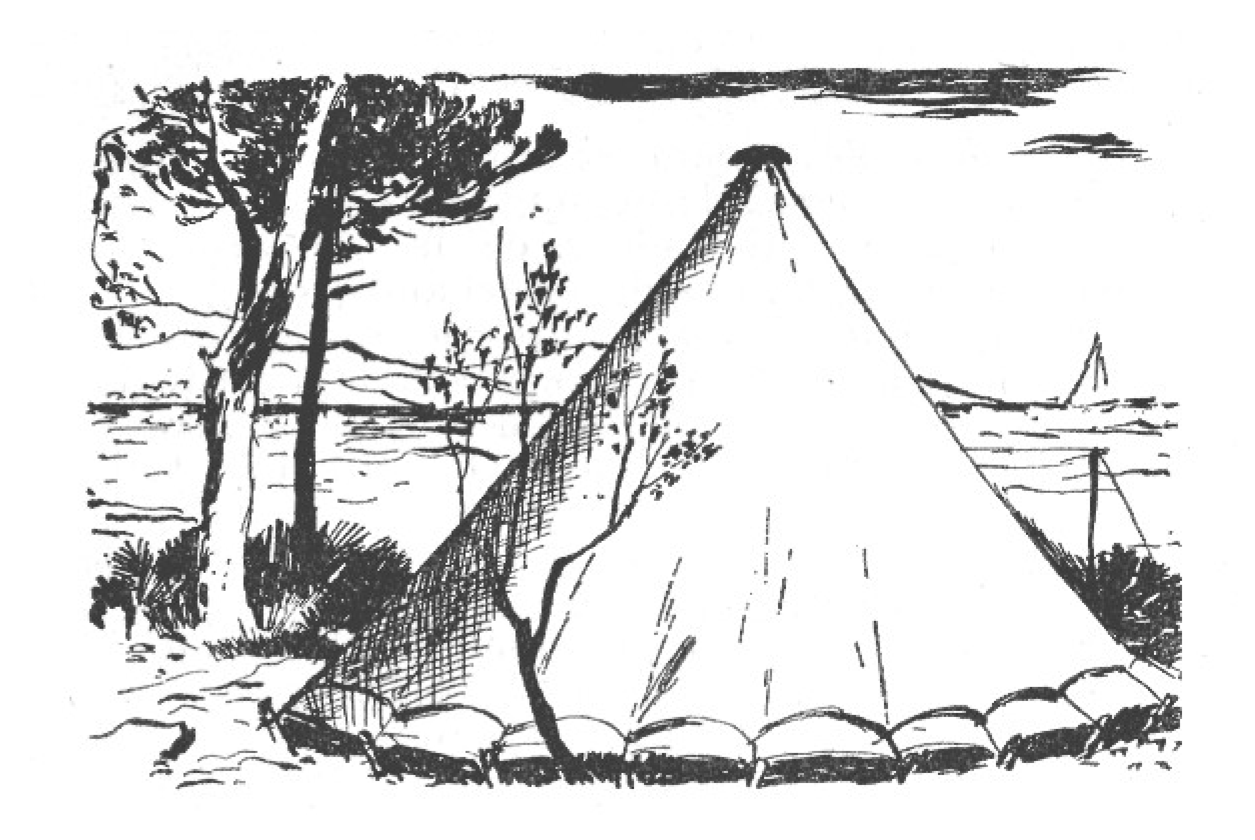
Une première fois, elle s'était effondrée, ensevelissant Bistèque et Gnafron dans les plis de sa toile rugueuse. A la seconde tentative, la Guille et moi avions failli être étouffés... Enfin, un troisième essai avait permis de constater qu'en effet nous ne manquerions pas de place sous son cône volumineux.

Mais, sur ce terrain instable, l'opération se révéla encore plus compliquée qu'à Lyon. Tantôt le mât central s'enfonçait dans le sable, tantôt le vent arrachait les piquets de fixation.

« Jamais cette tente ne tiendra debout, s'énervait le Tondu. Il nous faut des piquets beaucoup plus longs. »

Alors, couteaux en main, nous voilà partis à la recherche d'arbustes capables de fournir lès-dits piquets. Bref, il était plus de six heures du soir quand, enfin, le marabout solidement amarré, on poussa un « ouf! » de soulagement.

Hélas! nous n'étions qu'au commencement de nos peines. Nous déballions notre matériel, à l'intérieur, quand Kafi se mit à aboyer furieusement. Un homme venait vers nous, clopin-clopant. Lui aussi portait un képi. Cependant, puisqu'il boitait, ce n'était pas un gendarme. Je retins Kafi qui voulait le faire déguerpir. L'homme s'approcha. C'était le garde champêtre de Port-le-Roi. Il



avait une soixantaine d'années, et une bonne figure de grand-père, et l'air aussi embarrassé que nous.

« Vous ne pouvez pas vous installer ici, mes garçons. C'est défendu.

— Défendu? s'étonna Corget. Ce terrain appartient à quelqu'un?

- Non, à la commune, mais le camping est interdit en dehors de l'endroit aménagé là-bas, de l'autre côté du port.

- Oh! m'sieur, supplia le petit Gnafron, nous ne dérangeons personne... et nous avons eu tant de mal à monter cette tente.

- Que voulez-vous, fit le brave homme, je n'y peux rien, c'est comme ça. L'an dernier, on pouvait

camper n'importe où. Cet été, le maire a pris un arrêté : pas de camping en dehors des terrains aménagés... et pas seulement à Port-le-Roi, mais sur les autres plages de la région.

- Pour quelle raison?

- Peuchère, vous m'en demandez trop... peut-être à cause de ces espions qui rôdent dans le pays, à ce qu'on dit.

- UO.T.L.?

- C'est ça... Moi, je n'y crois guère. Des espions à Port-le-Roi! un village si tranquille où il n'y a jamais d'histoires... mais c'est comme ça. Il faut obéir. Allez vous installer sur le terrain de camping. Vous serez d'ailleurs beaucoup mieux. Là-bas, vous aurez de l'eau, des toilettes avec douches... et même une buvette. »

Et, considérant notre tente :

« Où avez-vous déniché cette antiquité? Elle date d'avant la guerre! 11 y a quarante ans, quand je faisais mon service militaire, j'ai couché sous le même marabout. Attendez, je vais vous montrer comment plier la toile; ça me rappellera ma jeunesse. »

Posant son képi à terre, le brave homme nous donna un coup de main. Une demi-heure plus tard, nous arrivions au camp qui portait le joli nom de camping de la Pinède... En réalité, les pins, plantés depuis peu de temps et encore protégés par un grillage, n'avaient pas deux mètres de haut. Une douzaine de roulottes ou caravanes, et trois fois plus de tentes de toutes couleurs

étaient installées sur le vaste terrain. Gnafron découvrit un endroit libre, entre une petite tente jaune et une luxueuse caravane blanche, longue comme un wagon. Sur le coup, personne ne fit attention à nous, mais le montage du marabout ne passa pas inaperçu. Bientôt, tous les enfants du camp firent cercle autour de cet étrange et énorme cône qui dépassait en hauteur les autres tentes.

L'installation terminée, Bistèque s'aperçut qu'il était huit heures, et que nous n'avions plus rien à nous mettre sous la dent.

« Venez avec moi, au village, proposa-t-il, nous ferons ensemble nos provisions! »

La plupart des estivants, rentrés de la plage, déambulaient sur le quai, pôle d'attraction du village. Le temps, si clair jusqu'au milieu de l'après-midi, s'était couvert, et les gens se plaignaient de la chaleur orageuse. Les provisions faites, le Tondu avisa une barque qui rentrait du large et nous nous approchâmes pour la voir accoster et décharger son poisson. Des curieux s'étaient attroupés. Près de nous, deux « vacanciers » discutaient. L'un racontait à l'autre qu'il avait fait une course, à Nîmes, dans l'après-midi et qu'au retour il avait été arrêté pour un contrôle d'identité.

« Si c'est ainsi qu'on favorise le tourisme en France! s'indignait-il. Vous y croyez, vous, à cette histoire d'O. T. L.?... Une invention de journalistes en mal de copie, pendant les vacances.

- Une façon comme une autre d'occuper les gendarmes, fit l'autre en souriant, et ça les amuse peut-être. »

Nous nous éloignâmes.

« Décidément, fit le Tondu, dans ce pays, on n'entend parler que d'espions et de terroristes. Vous y croyez, vous autres?

- Sûrement pas, dit la Guille en riant. Nous sommes trop près de Marseille. Dans le Midi, on aime raconter toutes sortes d'histoires, n'est-ce pas, Tidou? »

De retour au camp, Bistèque, notre chef cuisinier, se mit aussitôt à l'œuvre car nous mourions de faim. Puis, dès la tombée de la nuit, chacun déroula son sac de couchage pour s'y étendre. Le lever matinal, le voyage, les vingt-trois kilomètres à vélo sous le grand soleil, la longue baignade, les montages et démontages de la tente nous avaient rompus de fatigue. Cependant, à cause de la chaleur orageuse sans doute, nous n'avions pas envie de dormir. A quoi pensaient mes camarades en cherchant le sommeil qui ne venait pas? Pour mon compte, tout en caressant mon brave Kafi étendu près de moi> je ne pouvais m'empêcher de songer à cette mystérieuse organisation dont tout le monde parlait, sans y croire, comme s'il s'agissait d'une plaisanterie. Etait-ce une « galéjade » de journalistes? Alors, pourquoi mobiliser la police, si ce n'était pas sérieux?... et pourquoi interdire le camping sur la côte?

Quand, enfin, je m'endormis, mes préoccupations

me poursuivirent jusque dans mes rêves. Les campeurs de la Pinède étaient des espions qui cachaient des explosifs sous leurs tentes. Le sol était truffé de bombes, je ne savais plus où marcher. Soudain, l'une d'elles éclata avec un bruit énorme. Je me dressai sur mon sac de couchage en appelant au secours.

« Eh bien! lança le petit Gnafron en pouffant de rire, qu'est-ce qui te prend, Tidou?.... Tu as peur du tonnerre, à présent? »

N'osant avouer ma frayeur, je me recouchai, caressai encore Kafi et m'endormis, pour de bon celle fois...





CHAPITRE III

LE MARABOUT FAIT DES SIENNES

LE TEMPS passait vite. Près d'une semaine, déjà, que nous étions à Port-le-Roi. Au diable espions et terroristes! Personne n'y pensait plus. Nous étions trop pris par les baignades, les jeux de plage, les sorties en mer avec le Fada.

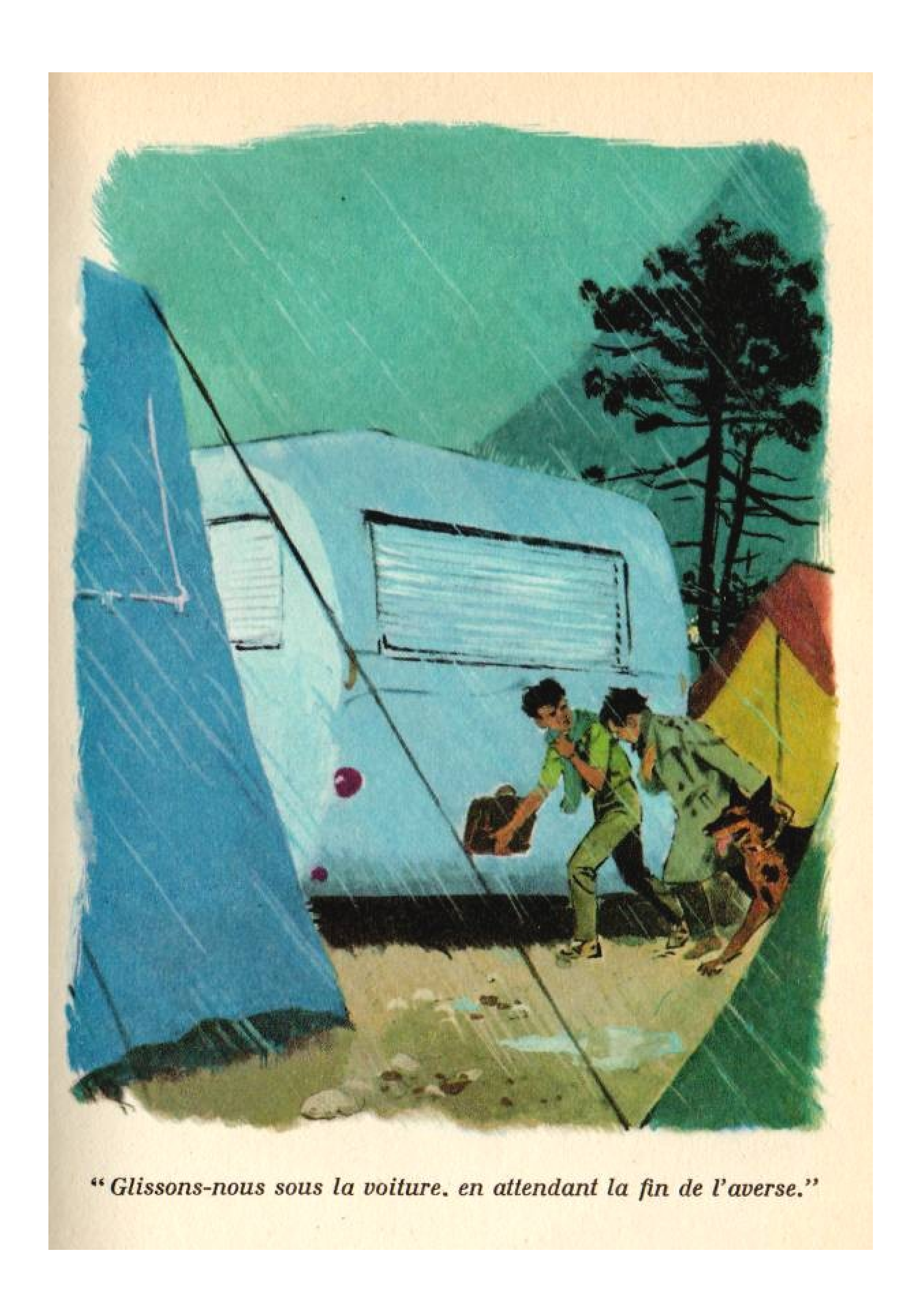
Le Fada était un pêcheur de Port-le-Roi, pas un simple d'esprit comme ce surnom de « fada » le

laissait croire, mais un original, coiffé d'un casque colonial rapporté d'on ne sait quel lointain pays.

Grisés par la mer, le soleil, l'air du large, nous nous laissions vivre, n'attendant plus que l'arrivée de Mady pour lui faire partager nos plaisirs. Cependant, cette tranquillité allait bientôt être troublée par un petit incident, apparemment sans importance, mais qui devait, par la suite, prendre des proportions inouïes.

C'était notre cinquième ou sixième nuit sous le marabout. La veille au soir, voyant le temps tourner à l'orage, le Tondu avait, en prévision d'un coup de vent, vérifié l'amarrage de la tente. Nous nous étions ensuite couchés, comme d'habitude, c'est-à-dire en étoile, nos six paires de pieds réunies autour du mât central. Fatigués par une longue baignade et une pêche en mer avec le Fada, nous dormions comme des souches, quand je fus réveillé brutalement avec l'impression d'avoir reçu une gifle magistrale. Qu'arrivait-il? Malgré les précautions du Tondu, le marabout, déraciné par une rafale, venait de s'effondrer sur nous. Pris sous la toile, mon pauvre Kafi se mit à hurler, cherchant une issue. Il pleuvait à torrents. En pleine nuit, ce, fut la débandade. Je me retrouvai seul, avec Gnafron, qui m'aidait à dégager Kafi. Les autres Compagnons avaient déjà fui, à la recherche d'un abri.

« Ils ont dû courir vers le refuge, à l'entrée du camp, dit Gnafron, mais il n'y a sûrement pas de place pour tout le monde. Suis-moi. »



“Glissons-nous sous la voiture, en attendant la fin de l’averse.”

Il m'entraîna vers la longue caravane, à une dizaine de mètres du marabout, appartenant à deux dames assez jeunes et élégantes.

« Glissons-nous sous la voiture, en attendant la fin de l'averse. »

Le plancher de la roulotte n'était qu'à une cinquantaine de centimètres du sol. Il fallut ramper pour s'étendre dessous, entre les roues, tandis que Kafi, lui, s'y trouva tout de suite à l'aise. Sur le terrain de camping, la pluie redoubla, tambourinant avec un drôle de bruit sur les toiles des tentes. Par chance, l'eau s'infiltrait aussitôt dans le sol sableux et ne ruisselait pas jusqu'à nous.

Un long moment s'écoula. En fait d'averse, c'était une pluie qui avait l'air de vouloir durer.

« Si nous devons rester là toute la nuit, souffla Gnafron, ça ne va pas être drôle. »

Et il ajouta :

« Nous aurions dû frapper à la porte de la roulotte; les deux dames nous auraient ouvert. »

Une demi-heure passa. Le temps ne s'améliorait pas. Dans mes vêtements mouillés, je commençais à avoir froid. Je proposai à Gnafron de rejoindre nos camarades à l'entrée du camp.

« Non, Tidou, me chuchota-t-il à l'oreille. Le vent chasse la pluie de côté, ils sont moins bien abrités que nous. »

Patiemment, nous attendions l'accalmie qui ne venait pas quand Kafi dressa la tête. Comme nous, il venait d'entendre du bruit à l'intérieur de la caravane.

« Une sonnerie de réveille-matin ! murmura Gnafron. Quelle heure peut-il être? »

Je repliai difficilement mon bras pour regarder le cadran lumineux de ma montre.

« Deux heures cinq! mais elle avance un peu.

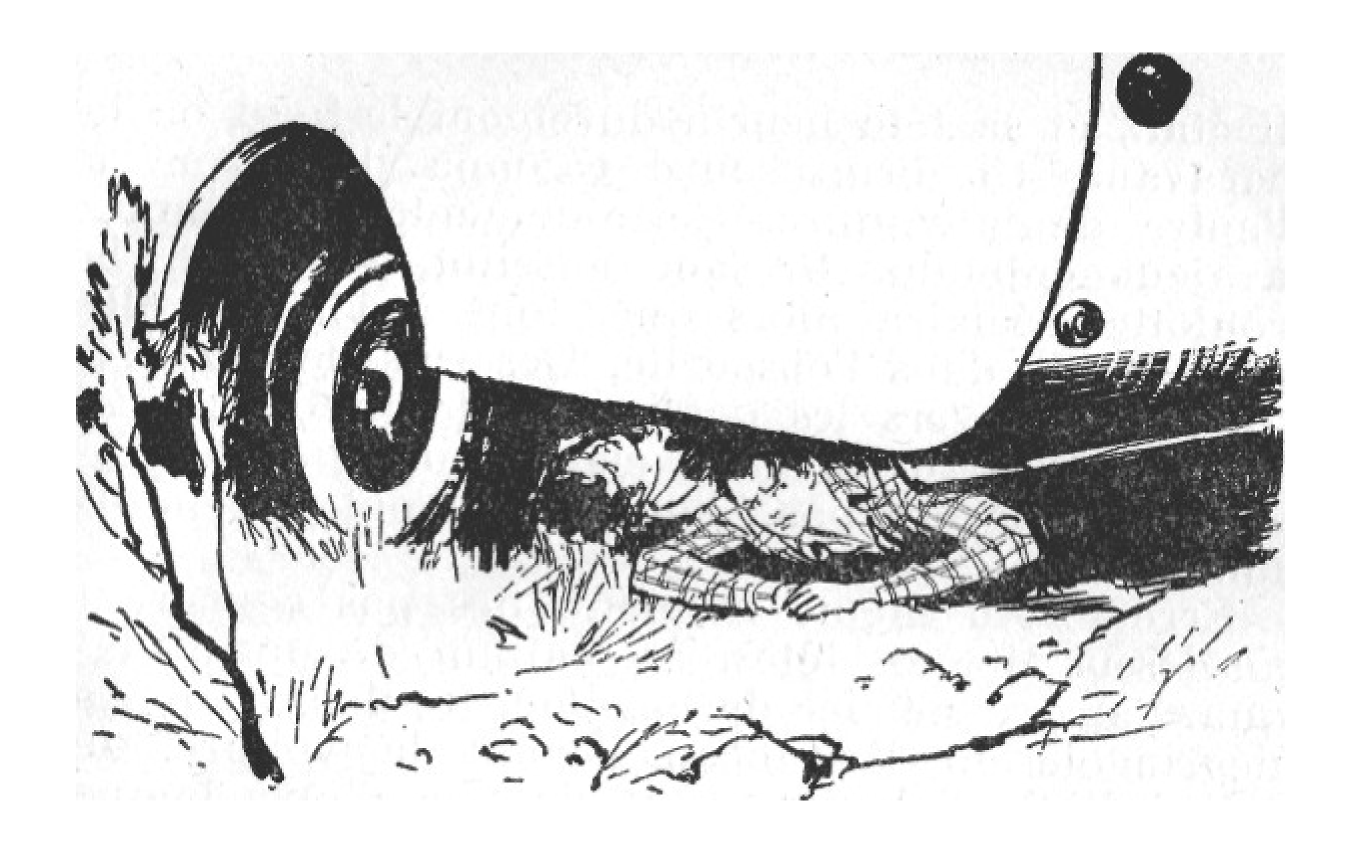
— Pas plus tard? Pourquoi ces deux femmes se lèvent-elles en pleine nuit?

- Leur réveil est peut-être détraqué... ou elles veulent partir très tôt, en excursion.

Tout de même pas à une heure pareille... et surtout pas par ce temps. »

Une ou deux minutes s'écoulèrent. Non, ce n'était pas une erreur du réveil. Quelqu'un venait de se lever dans la caravane. Des pas firent vibrer le plancher au-dessus de nos têtes. Je recommandai doucement à Kafi de se taire. Au bout d'un moment, nous entendîmes parler, mais sans comprendre ce qui se disait, à cause du bruit de la pluie sur le toit de la voiture, et parce que les voix étaient étouffées... A. vrai dire, il nous sembla ne percevoir qu'une seule voix, une voix bizarre qui prononçait des mots séparés, sans suite, des mots plusieurs fois répétés. Je crus qu'une des femmes, souffrante, avait fait sonner sa pendulette à une certaine heure de la nuit, pour prendre un médicament. Mais pourquoi parlait-elle toute seule?

L'oreille en alerte, nous attendions Un ralentissement de la pluie pour essayer de percevoir quelques mots. En vain ! Cependant, le monologue se poursuivait, entrecoupé de silences.



« Tu as raison, Tidou, souffla Gnafron; elle est malade. Peut-être qu'elle délire... mais pourquoi l'autre ne se lève-t-elle pas? »

Enfin, tout rentra dans l'ordre. On n'entendit plus rien dans la roulotte.

« Puisque la pluie tombe toujours, essayons de dormir, nous aussi », murmura Gnafron.

Mon inconfortable position m'enlevait toute envie de fermer l'œil. Mais bientôt, près de moi, une respiration régulière m'apprit que mon camarade venait de sombrer dans le sommeil. Il dormait même si bien qu'il se mit à ronfler, ce qui n'était pas son habitude, mais plutôt celle du Tondu. Ses ronflements risquaient d'éveiller les deux femmes. Je lui secouai le bras pour le faire taire. Il se dressa en sursaut, ne sachant plus où

il était, et sa tête heurta durement le fond de la caravane. Un bruit sourd résonna d'un bout à l'autre de la voiture. Certainement, les femmes avaient entendu. Presque aussitôt, en effet, la roulotte s'éclaira alors que, tout à l'heure, elle était restée dans l'obscurité. Des rais de lumière, filtrant à travers les persiennes des hublots, dessinèrent d'étroites bandes claires sur le sol.

« Ne bougeons pas, Tidou, elles vont se rendormir.»

Erreur! Au même moment, des pas coururent au-dessus de nos têtes, un battant de porte claqua. Sans se soucier de la pluie, les deux femmes dégringolèrent l'escabeau devant la voiture. Je retins Kafi d'aboyer. Le faisceau d'une lampe électrique se promena autour de la caravane. Soudain, sa lumière nous aveugla. Les deux femmes poussèrent un cri d'effroi en nous apercevant.

« Que faisiez-vous là? »

Penaud, ankylosé, je m'extirpai de l'inconfortable refuge, suivi de Gnafron.

« Que faisiez-vous là, avec votre sale chien? »

Elles nous éblouissaient avec leur lampe; nous les distinguions mal, mais leur voix trahissait Une violente colère. Je nous excusai de mon mieux.

« Notre tente s'est effondrée sous une rafale. Nous sommes venus nous abriter sous votre voiture, en attendant la fin de l'orage.

— Vous auriez pu trouver un autre endroit... Depuis quand êtes-vous là?

Depuis le début de l'orage, vers minuit.

- Rien ne prouve que vous ne vous êtes pas glissés sous la caravane pour autre chose!

— Oh! protesta le petit Gnafron, vous nous prenez pour des cambrioleurs?... Voyez notre tente, effondrée, là-bas!

- Filez! vous entendez, filez! » Echevelées, trempées, elles attendirent notre départ pour rentrer chez elles. Trébuchant sur des piquets, nous empêtrant dans des cordes, nous courûmes vers le refuge, à l'entrée du camp. Nos camarades s'y trouvaient tous quatre, serrés les uns contre les autres, transis, presque aussi mouillés que nous. Nous voyant à bout de souffle et outrés, Corget demanda :

« Où étiez-vous? Que vient-il de vous arriver?

— Je croyais qu'entre campeurs on s'aidait plus volontiers, dit Gnafron. Tidou, Kafi et moi étions réfugiés sous la roulotte des deux dames, près du marabout. Elles viennent de nous faire déguerpir, et pas aimablement, croyez-nous... tout ça parce que, sans le vouloir, j'ai donné de la tête contre une tôle et les ai réveillées. »

Et moi d'ajouter, indigné :

« Elles nous ont presque traités de cambrioleurs. Pourtant, elles ont vu notre tente, étalée sous la pluie.

- Bah! fit la Guille, ne vous frappez pas. Rien d'étonnant à ce qu'elles vous aient pris pour des maraudeurs. J'ai entendu dire que les vols ne sont pas rares sur les terrains de camping. Ces

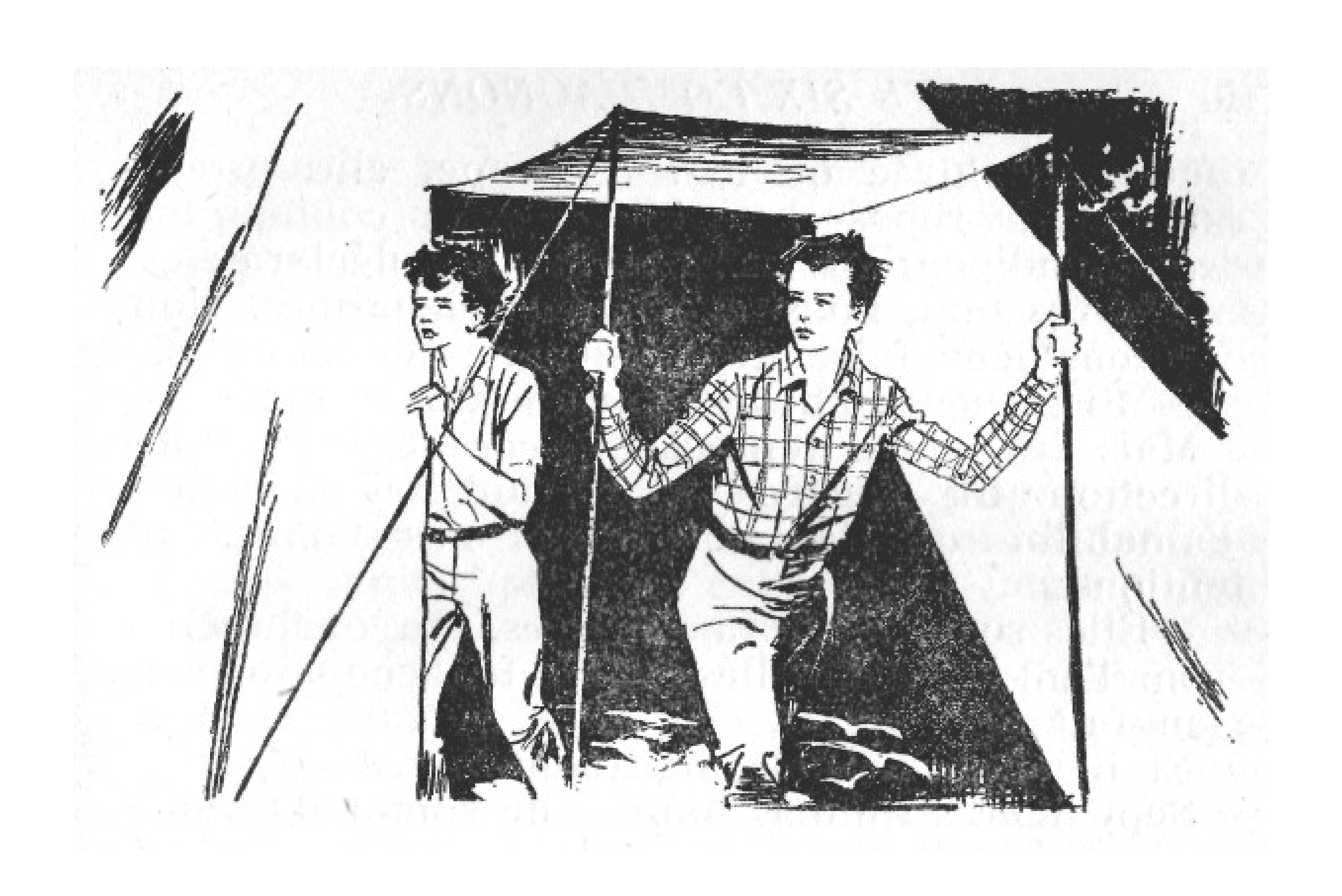
deux femmes, toutes seules, se sont affolées. Demain elles vous feront des excuses. »

Oubliant l'incident, je restai sous l'abri, avec Gnafron et les autres compagnons, attendant l'arrivée du petit jour qui ne tarda pas... Et juste à ce moment, comme si elle guettait les premières lueurs pour disparaître, la pluie cessa aussi brusquement qu'elle était venue.

« Allons constater les dégâts, sous le marabout, dit vivement le Tondu. Nos affaires doivent être dans un bel état! »

Eh bien, non! En s'effondrant lamentablement, la tente avait eu la bonne idée de s'étaler complètement sur notre matériel. Les sacs de couchage, en particulier, étaient intacts, nullement mouillés. En moins d'un quart d'heure, le marabout pointa de nouveau son curieux cône au-dessus de la forêt de tentes. Quittant mes vêtements mouillés pour ne garder que mon slip, je m'enfonçai avec volupté dans mon sac de couchage.

« Tant pis pour le bain du matin, clama la Guille en se glissant dans le sien; nous l'avons eu cette nuit. Dormons jusqu'à midi!... »



CHAPITRE IV

DANS UNE BOÎTE DE RÉGLISSES

VERS onze heures et demie, quand la bande s'éveilla, le soleil brillait de nouveau avec un bel éclat. En sortant du marabout, les yeux éblouis de lumière, mon premier regard fut pour la roulotte des deux femmes qui nous avaient si peu aimablement chassés de notre abri. Réflexion faite, elles avaient probablement eu très peur et je leur pardonnais leur attitude agressive. Installées sous l'auvent de toile bleue à franges

tendu à l'entrée de leur caravane, elles préparaient leur repas de midi. Revenu comme moi de son indignation, le petit Gnafron déclara :

« Après tout, nous avons gâché leur nuit. Nous devrions leur faire des excuses.

- Si tu veux; approchons-nous. » Mais les deux femmes lancèrent dans notre direction un regard si méfiant, si dépourvu d'amabilité qu'elles douchèrent nos bonnes intentions.

« Elles sont plutôt rancunières, en conclut Gnafron. Tant pis pour elles. Après tout, nous n'avons rien fait de mal. »

Et il rentra sous le marabout. Sept heures ininterrompues de sommeil avaient compensé celles, perdues, de la nuit... mais le petit déjeuner, lui, s'était trouvé escamoté. La faim, la délicieuse faim que l'air du large creusait chaque jour davantage, tenaillait nos estomacs. Chacun aida le « chef cuisinier » à préparer un copieux menu où tomates et fruits en abondance et à bon marché tenaient Une grande place.

Enfin, vers deux heures et demie, alors que la plupart des campeurs étaient déjà au bord de la mer, nous quittâmes le marabout, sans le cadenasser, rien n'étant prévu pour la fermeture de la tente. La bande descendit sur la plage, avec l'intention de somnoler sur le sable avant l'heure du bain. Nos deux voisines, les « Parisiennes » ainsi que nous les nommions, à cause de leur voiture immatriculée dans la Seine, s'y prélassaient

déjà. La tête couverte de larges chapeaux de paille, lunettes noires sur les yeux, elles se doraient au soleil. Comme nous passions devant elles, il me sembla que, derrière leurs lunettes, elles nous observaient.

« Allons plus loin, me dit Gnafron, je n'aime pas me sentir surveillé. »

II nous entraîna au bout de la plage, et chacun se fit un creux dans le sable, Gnafron à côté de moi, tandis que Kafi galopait, le nez en l'air, pour attraper le cerf-volant d'un enfant. Mais les Parisiennes continuaient d'intriguer mon camarade, comme elles m'intriguaient moi-même. Il se pencha vers moi.

« Cette nuit, Tidou, nous nous sommes trompés. Personne n'était malade, dans la roulotte. Les deux femmes ne seraient pas, en ce moment, à se faire rôtir au soleil... Je continue à me demander pourquoi elles ont fait sonner leur réveil. »

Et, d'ajouter :

« Tu ne trouves pas curieux que ces femmes élégantes, probablement riches, d'après leur caravane, soient venues toutes seules, sans leurs maris, sans enfants, sur cette petite plage où on voit surtout de la marmaille? »

Mais, de l'autre côté de Gnafron, le Tondu, qui faisait seulement semblant de dormir, avait tout entendu. Dressé sur un coude, il demanda :

« Ma parole! elles vous intéressent tant que ça, ces Parisiennes?

— Ça nous regarde, Tidou et moi.

- Bien, bien, fit le Tondu faussement vexé, je ne dis plus rien. Si ces messieurs ont des petits secrets, qu'ils les gardent. »

Cependant, il avait parlé assez fort pour que les autres entendent. La Guille, Corget et Bistèque dressèrent l'oreille. Ils s'étaient d'ailleurs aperçus que, depuis l'incident de la nuit, les Parisiennes continuaient de nous intéresser. Ils brûlaient de savoir exactement ce qui s'était passé. Alors, je racontai ce que nous avions entendu sous la caravane. Bistèque éclata de rire.

« Quelle histoire, pour un réveil détraqué!... Vous voulez une explication? La sonnerie s'est déclenchée à deux heures du matin simplement parce que, la veille, les Parisiennes l'avaient réglée de façon à s'éveiller à deux heures de l'après-midi, à la fin de leur sieste. Par mégarde, hier soir, en remontant le réveil, elles ont aussi remonté la sonnerie.

- Et une fois éveillées, ajouta le Tondu, elles se sont mises à parler... mais, à cause de la pluie qui tambourinait sur la voiture, vous n'avez pas entendu l'autre voix, probablement plus faible... La preuve : vous dites que cette voix s'interrompait souvent. C'étaient les moments où l'autre femme parlait. »

Et d'ajouter encore :

« Quant à trouver bizarres ces deux femmes, seules au bord de la mer, non, je ne vois pas. Elles sont sœurs, ou amies. Si elles sont mariées,

leurs maris ne peuvent peut-être pas prendre leurs vacances en ce moment... Et pourquoi auraient-elles des enfants? »

Agacé, il conclut :

« Tidou et Gnafron, ne commencez pas par voir des mystères partout. Au diable ces Parisiennes et leur réveille-matin! Laissez-nous jouir de nos vacances! »

Je ne pus m'empêcher de sourire. Le Tondu avait raison. Nous n'étions pas à Port-le-Roi pour jouer aux détectives. Au diable les Parisiennes!

De nouveau allongés sur le sable, nous attendîmes l'heure du bain. Puis, vers cinq heures, toute la bande, avec Kafi, courut vers la mer pour s'y plonger d'un seul coup, soulevant de grands jaillissements d'écume. Quel plaisir d'évoluer dans cette eau salée, qui portait si bien ! Quelle différence avec l'eau douce, trop calme du Léman!... Et quelle volupté, après la baignade, de se sécher au soleil brûlant.

On était bien, à ne rien faire, sur ce sable fin! Quand on regagna le camp, ma montre marquait sept heures. Les Parisiennes avaient quitté la plage avant nous. Au moment où nous courions à l'eau, il m'avait semblé, en effet, ne plus apercevoir leurs grands chapeaux blancs... Mais pourquoi encore se préoccuper d'elles?

Tandis que le Tondu, Corget, Gnafron et la (mille partaient aux provisions, je restai au marabout avec Bistèque pour écrire à Mady et lui raconter notre drôle de nuit. Puis, je me souvins



qu'en nie glissant sous la caravane, j'avais à demi arraché un bouton de mon imperméable, et je voulus le recoudre. Avant de quitter Lyon, maman m'avait préparé une pochette avec quelques aiguilles et du fil. Je la cherchai en vain. Au dernier moment, j'avais dû l'oublier. Je demandai à Bistèque de me dépanner.

« Impossible, Tidou, je n'ai rien emporté; tu trouveras ce qu'il faut dans les affaires de la Guille. Tu connais sa mère, elle est aux petits soins pour lui. »

Dans le sac de la Guille, au fond d'une poche latérale soigneusement bouclée, se trouvait une boîte métallique de pastilles de réglisse. Elle renfermait deux petites bobines de fil et quelques

aiguilles, fixées sur un bout de carton... Mais, quelle surprise, en soulevant le carton, pour retirer une aiguille! Je m'écriai :

« Regarde, Bistèque! ce que je viens de trouver ! »

C'était une broche, plutôt ce qu'on appelle un clip, en métal doré, peut-être même en or, orné d'une pierre grenat. Bistèque éclata de rire.

« Une broche de la mère de la Guille! Elle se trouvait dans la boîte, et la Guille ne s'en est pas aperçu en y rangeant bobines et aiguilles... Fixe-la à ta chemise. La Guille la reconnaîtra et se demandera comment elle est arrivée à Port-le-Roi... Mais dépêche-toi, le voilà qui rentre, avec les autres. »

Le bijou brillait suffisamment pour être vite aperçu. La Guille le découvrit même le premier et il dit en riant:

« Où as-tu trouvé ça, Tidou? c'est la nouvelle décoration des campeurs de la Pinède?

- Regarde de près, tu ne la reconnais pas?
- Non.
- Tu n'as jamais vu cette broche chez toi?
- Quelle idée!
- Figure-toi que j'avais besoin d'aiguilles et de fil pour recoudre un bouton. J'ai fouillé tes affaires et j'ai trouvé cette ancienne boîte de pastilles. La broche était au fond. »

La Guille ouvrit des yeux ronds. « Tu plaisantes! Cette broche n'appartient pas à ma mère. Elle ne l'a jamais portée... D'ailleurs,

c'est moi qui ai mis le fil et les aiguilles dans la boîte, je l'aurais vue.

— Alors, d'où viendrait-elle?

— Je ne sais pas... Je ne comprends pas; c'est une farce. »

Le bijou passa de main en main. Il était probablement en or, mais très léger et, sans doute, sans grande valeur. Cependant, la question n'était pas là. A qui appartenait-il? qui l'avait caché dans la boîte?

« Voyons, Tidou, fit la Quille qui, cette fois, ne riait plus, cessons de plaisanter. Où as-tu, exactement, découvert cette broche?

- Au fond de la boîte, sous le carton qui fixait les aiguilles.

- Et où est l'élastique qui entourait la boîte?

- Un élastique?

- La boîte fermait mal. A Lyon, avant de partir, j'avais passé un caoutchouc autour. Ça, j'en suis sûr. Maman m'a même dit, en me voyant faire : « C'est bien, Robert, tu commences à devenir soigneux. »

- Voyons, fit Corget, essaie de te souvenir, la Guille; tu es souvent dans la lune, tu ne te rappelles peut-être pas. As-tu ouvert cette boîte depuis notre arrivée à Port-le-Roi?

- Je n'ai même pas débouclé la poche où je l'avais mise... mais peut-être qu'un autre, comme tout à l'heure Tidou... »

Bistèque, Gnafron et le Tondu secouèrent la tête. Personne n'avait touché à cette boîte et,

pour mon compte, j'étais sûr qu'elle n'était entourée d'aucun élastique.

« Curieux, fit Corget. En somme, il faudrait croire que la broche a été glissée dans nos affaires après le départ de Lyon, par quelqu'un qui a oublié de remettre le caoutchouc. »

Le Tondu éclata de rire.

« Moi qui croyais qu'il fallait se méfier, sur un terrain de camping. Voilà que c'est tout le contraire. On vous fait des cadeaux en cachette! »

Cependant, le petit Gnafron qui furetait autour des sacs se releva tout à coup triomphant :

« Vous cherchiez l'élastique? Le voici... Il était tombé là, entre les sacs de couchage de la Guille et de Bistèque. »

La Guille le reconnut aussitôt. Alors, tous les regards se tournèrent vers moi.

« Voyons, Tidou, sans t'en rendre compte, pour chercher le fil, tu l'as enlevé, et il t'a échappé des doigts.

— J'en mettrais ma main au feu; il n'y avait rien. »

Pour me convaincre moi-même, autant que pour mes camarades, je passai l'élastique autour de la boîte. Il l'enserrait si fortement que je ne pouvais pas l'avoir enlevé sans m'en souvenir.

« Une vraie histoire de fous », fit Corget.

Je pris la broche des mains de la Guille pour la regarder de plus près. Au fermoir, adhéraient encore quelques minuscules fibres de laine, de laine rosé me sembla-t-il. Cette broche avait dû

être fixée, peu de temps auparavant, à un vêtement. Je la portai à mes narines, à tout hasard, et ne sentis aucune odeur. Mais tout à coup je pensai à Kafi, à son flair extraordinaire qui nous avait si souvent surpris. Je lui présentai le bijou qu'il renifla longuement, indécis. Puis, par des battements de queue, mon chien manifesta qu'il percevait une odeur. Il me regarda, avec l'air de me demander si je l'invitais à suivre une piste et, sans plus attendre, se mit à explorer le marabout. Il se dirigea tout de suite vers le sac de la Guille et la poche qui avait contenu la boîte. Ensuite, il erra sous le marabout, la truffe au ras du sol, et s'arrêta à l'entrée. Là, il demeura quelques instants en attente. Puis, flairant toujours le sol, il se dirigea sans hésiter vers la gauche. Le petit Gnafron lâcha un cri de stupeur :

« Oh! Tidou, regarde!... »

Mon chien filait tout droit vers la roulotte des Parisiennes...





CHAPITRE V

UN BIJOU EMBARRASSANT

AINSI, mon chien n'avait pas hésité. Les Parisiennes s'étaient donc introduites sous notre marabout pour cacher cette broche dans la boîte de réglisse. Au moment de remettre l'élastique en place, celui-ci leur avait sans doute échappé. Pour ne pas s'attarder et risquer d'être surprises en flagrant délit, elles avaient renoncé à le rechercher.

A mon idée, cela s'était passé l'après-midi, vers cinq ou six heures. En effet, je l'avais remarqué, d'habitude les deux femmes faisaient la sieste dans leur roulotte et elles ne descendaient sur la plage qu'assez tard, à l'heure du bain. Or, elles étaient déjà au bord de l'eau quand nous étions arrivés et, comme moi, Gnafron avait remarqué qu'elles semblaient s'intéresser à nous. Peu de temps après, au moment du bain, je ne les avais plus vues. Elles avaient dû choisir cet instant pour s'éclipser, certaines de trouver le camping de la Pinède à peu près désert.

Mais les raisons de ce geste?... Furieuses contre nous, les Parisiennes voulaient-elles nous obliger à décamper en nous faisant accuser de vol?

« Probablement, déclara Corget. Même en me torturant les méninges, je ne vois pas d'autre explication. Les deux femmes ont pris toutes leurs précautions. Elles n'ont pas mis la broche n'importe où. Elles l'ont cachée dans la boîte de couture, en pensant que des garçons ne doivent pas s'amuser souvent à recoudre des boutons, et que nous ne la trouverions pas.

- Si je comprends bien, enchaîna le Tondu, elles ont porté plainte, en laissant entendre qu'elles nous soupçonnaient, nous, particulièrement. Donc, attendons-nous à recevoir la visite de ces messieurs en képi. »

Blême de colère, il se mit à triturer son béret, en répétant :

« Inimaginable!... absolument inimaginable! Une

chose pareille!... Tout ça parce que Tidou et Gnafron les ont réveillées sans le vouloir... Que faire de cette

broche à présent? Nous serions propres si la police la découvrait sous le marabout.

- Rapportons-la à leurs propriétaires, suggéra Bistèque. Elles seront confondues de voir leur vilaine petite ruse découverte.

- Ah! non, protesta le petit Gnafron, surtout pas ça. Elles seraient capables de nous accuser d'avoir réellement volé cette broche et de la rapporter parce que nous avons des remords... De toute façon, elles se demanderaient comment nous avons su que ce bijou leur appartenait.

- Alors, proposa Bistèque, déposons-le comme objet trouvé, à la mairie.

- C'est ennuyeux, dit Corget. Au cas où la broche ne serait jamais réclamée, on nous demandera notre nom. Si les Parisiennes ont porté plainte en ayant l'air de dire qu'elles nous soupçonnent, nous serons encore une fois pris pour des voleurs qui ont eu peur après leur geste... D'ailleurs, à cette heure-ci, la mairie est fermée.

- Pas forcément, dit la Guille, j'y vais, nous ne pouvons pas garder cette broche plus longtemps. Je dirai l'avoir trouvée dans le camp et qu'elle ne nous intéresse pas, au cas où personne ne la réclamerait. De cette façon, on ne me demandera pas mon nom. »

II prit le bijou et partit en courant mais, au bout d'un quart d'heure, il était de retour. La mairie était fermée.

« Tant pis, dit Corget, nous nous en débarrasserons plus tard. En attendant, cachons-le quelque part. »

Je creusai un trou assez profond, près du mât, et y enterrai le bijou enveloppé dans du papier.

« Et maintenant, conseilla le petit Gnafron, fouillons toutes nos affaires. On ne sait jamais, quelque chose d'autre a pu être caché. »

Pendant Un quart d'heure, le marabout fut sens dessus dessous. Il n'y avait rien. Il ne nous restait qu'à préparer le dîner, et *a* attendre une visite possible des gendarmes. Le soir tombait déjà. Le repas terminé, il fallut allumer une lampe pour aider Bistèque à ranger ses ustensiles. Après quoi, au lieu de se coucher, chacun s'installa en tailleur, sur son sac de couchage, pour reprendre la discussion.

« Je ne suis pas fort en psychologie, fit la Guille, mais monter un coup pareil pour si peu de chose!... Ces femmes sont folles.

— Ça m'étonnerait, reprit le petit Gnafron. Pour moi, elles veulent nous éloigner... el elles ont une raison.

- Quelle raison?... à cause du réveil qui a sonné en pleine nuit?

- Peut-être! »

A discuter ainsi, le temps passait. Minuit déjà. Une visite des képis n'était plus à craindre.

« Essayons de dormir *»,* dit Gnafron.

Chacun s'étendit sur son sac. Mais il faisait chaud et nous demeurions très excités. Mon fidèle

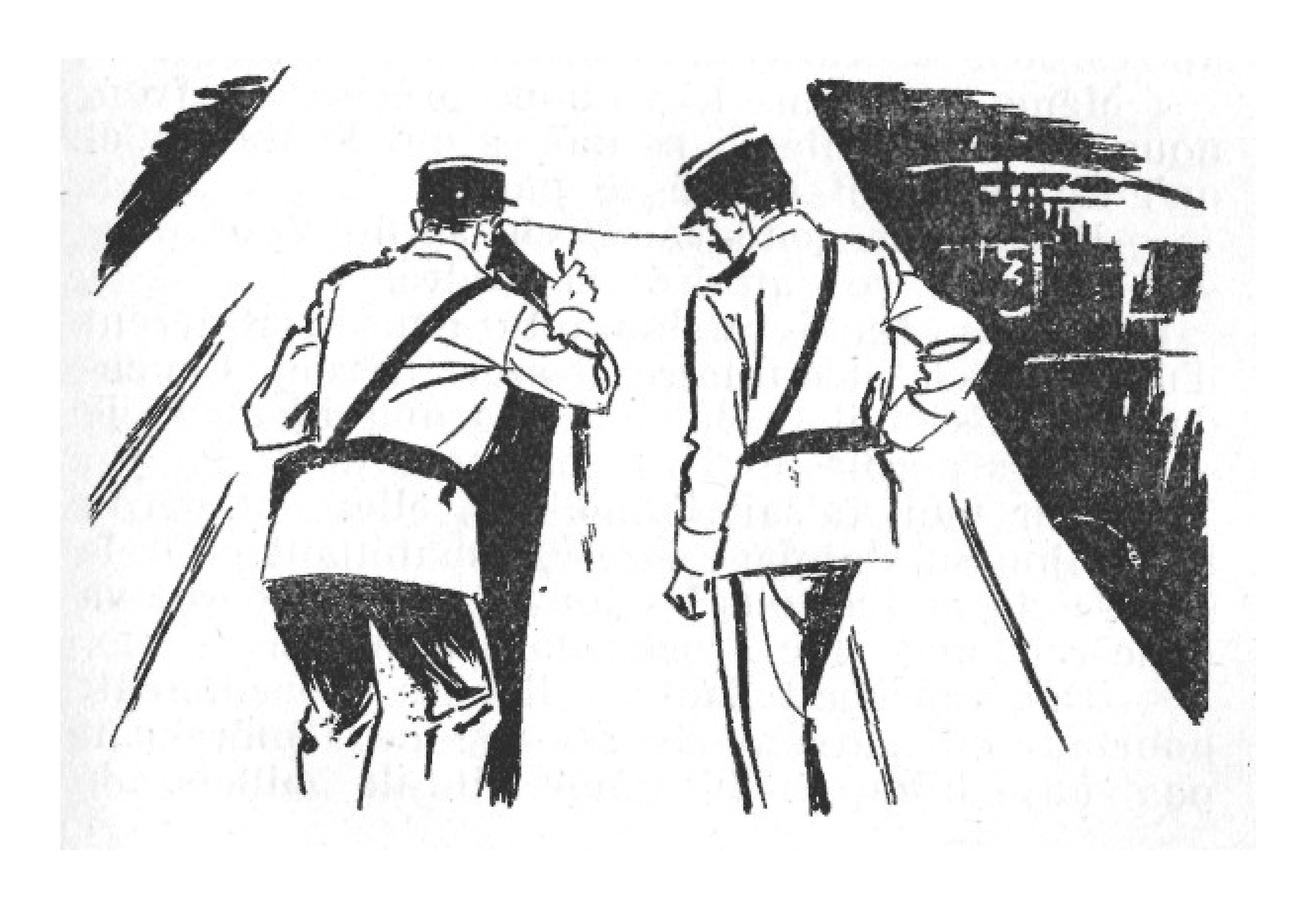
Kafi, me trouvant inquiet, se relevait à chaque instant pour lécher ma main. Enfin, les uns après les autres, le sommeil nous emporta.

... Nous dormions encore profondément quand les aboiements de mon chien nous tirèrent de nos rêves. Il faisait grand jour et quelqu'un secouait le marabout.

« Debout, là-dessous! »

C'étaient les gendarmes... pas ceux rencontrés à notre arrivée. Ils n'avaient cependant pas l'air plus terribles, plutôt gênés de nous réveiller.

« Il y a eu un vol, dans le camp, s'excusa le plus petit, nous faisons une enquête. Montrez-nous vos affaires. »



Ils passèrent en revue notre attirail, fouillant les poches des sacs, ouvrant les boîtes (celle de réglisse), puis demandèrent à voir nos porte-monnaie et tâtèrent la doublure de nos vêtements. Après quoi, ils soulevèrent

les sacs de couchage. Ne trouvant rien, ils posèrent toutes sortes de questions, pour savoir d'où nous venions, depuis combien de temps nous séjournions au camp et, comme par hasard, ce que nous avions fait l'autre nuit.

Corget expliqua les faits, comme ils s'étaient passés; comment, après l'effondrement du marabout, nous nous étions dispersés, les uns pour s*abriter sous le refuge, à l'entrée du camp, les autres sous la caravane voisine.

« Même que, sans le vouloir, précisa Gnafron, nous avons réveillé deux dames qui l'habitent et qu'elles nous ont obligés à partir.

— Bon! fit le gendarme, cela suffit. Vous pouvez remettre vos affaires en ordre. »

Là-dessus, les deux hommes nous gratifièrent d'un vague salut militaire et se retirèrent. Cependant, tandis qu'ils s'éloignaient tranquillement, je surpris les paroles qu'ils échangeaient.

« Pour moi, faisait l'un d'eux, elles ont perdu leur bijou sur la plage en se déshabillant pour le bain. Cela arrive tous les jours... et, peuchère! va donc retrouver une broche dans le sable.

- Oui, reprenait l'autre, elles les soupçonnent; pourtant des garçons de cet âge ne s'intéressent pas aux bijoux. S'il s'agissait de billets de

banque, je comprendrais, mais une broche!... »

Ainsi, la preuve était faite. Les Parisiennes nous avaient accusés. Elles s'étaient certainement rendues à la gendarmerie dès leur coup fait, et nous avions eu de la chance que les gendarmes ne se soient pas dérangés tout de suite.

« Oui, répétait le Tondu, furieux, nous l'avons échappé belle. Si Tidou n'avait pas eu besoin de recoudre son bouton, nous serions dans de beaux draps... Vous nous voyez, quittant le camp menottes aux poignets?... Et qu'auraient dit nos parents? »

Puis, triturant encore rageusement son béret :

« Ne restons pas ici une heure de plus. Les petites plages ne manquent pas. Je ne peux plus voir cette roulotte. »

Bistèque et la Guille étaient de son avis. Les autres campeurs de la Pinède avaient vu les gendarmes entrer sous le marabout; que devaient-ils penser de nous?

Par contre, Gnafron et moi, tenions à rester. Pourquoi fuir? Nous n'avions rien fait de mal. Mady allait arriver. Je lui avais vanté Port-le-Roi avec enthousiasme. Elle se demanderait pourquoi nous ne nous y plaisions plus... et puis, ailleurs, pas de petit port. Impossible d'y retrouver un ami comme le Fada pour nous emmener en mer et nous ravitailler en poisson.

Pour être franc, ces raisons n'étaient pas les plus importantes. De plus en plus intrigués par les Parisiennes, nous espérions découvrir le mystère

qui se cachait dans leur caravane. Car, à notre avis, il y avait un mystère.

Finalement, Corget trouva un compromis. Nous ne quitterions pas Port-le-Roi mais planterions notre marabout à l'autre bout du camp, loin de la caravane.

« Alors, déménageons tout de suite », dit le Tondu.

Et, sans plus attendre, pour calmer sa colère, il commença d'arracher les piquets d'amarrage. Chacun s'affaira alors pour rassembler son matériel. Et tout *a* coup, tandis que j'emplissais mon sac, je m'aperçus que, derrière les hublots de la caravane, les Parisiennes nous observaient.

« Tu vois, Tidou, fit Gnafron qui les avait vues, lui aussi, elles nous regardent et elles triomphent..., mais rira bien qui rira le dernier. Leur mauvais coup, elles ne l'emporteront pas en paradis. »





CHAPITRE VI

GERMAINE VA BIEN

EN NOUS ÉLOIGNANT, nous avions cru ne plus penser à la caravane blanche. Erreur! Notre curiosité et notre imagination travaillaient toujours. Et comment oublier que nous avions été injustement soupçonnés?

Au fait, que s'était-il passé depuis la fouille d« la tente? Les gendarmes n'avaient rien découvert. Or les Parisiennes savaient la broche chez nous.

Elles avaient dû se renseigner sur le résultat de l'enquête. Avaient-elles pensé que les gendarmes n'avaient pas su trouver le bijou?

« Probablement, dit Corget, mais il était difficile aux deux femmes d'insister. Elles ne pouvaient dire où il était... Et puis, elles se moquent de celte broche. Elles voulaient nous éloigner; elles ont réussi. »

Deux jours passèrent. Cependant, ni les sorties avec le Fada ni les baignades ne dissipaient le malaise qui régnait dans la bande. Avec Gnafron, je reparlais sans cesse de la fameuse nuit sous la roulotte. Nos camarades aussi s'interrogeaient... même le Tondu qui avait pourtant juré de ne plus s'occuper de ces deux « folles ».

A notre indignation, se mêlait une soif grandissante de savoir ce que ces deux femmes pouvaient bien faire sur cette tranquille plage de famille... Et ce qui devait arriver arriva.

Un soir, le petit Gnafron éclata.

« Nous en savons trop... et pas assez. Il faut retourner, une nuit, sous la roulotte. »

Deux jours plus tôt, tout le monde aurait protesté, trouvant ce petit jeu trop dangereux puisque nous étions soupçonnés à la fois par les Parisiennes et par les gendarmes. Personne ne s'insurgea. Il se fit seulement, sous le marabout, un long silence que Corget rompit en déclarant :

« Gnafron a raison, il y a un mystère dans cette roulotte, il faut le percer... mais attendons l'arrivée de Mady. Personne ne peut la soupçonner, elle.

Nous l'enverrons rôder autour de la voiture.

- Oh! protesta le Tondu, qui avait un faible pour Mady et la prenait sous sa protection, nous ne pouvons pas lui demander de passer une nuit à plat ventre, sous la roulotte... D'ailleurs, elle ne sera pas seule. Vous -pensez bien que ses parents ne le permettraient pas.

- Et puis, ajouta Gnafron, Mady n'arrive qu'après-demain. C'est loin, après-demain. Dès ce soir, faites-moi confiance...

- Si tu étais surpris?

- Je prendrai mes précautions. Cette fois, je ne me casserai pas la tête contre la tôle... mais je ne peux pas y aller seul... Non, pas tout le monde. Tidou, par exemple, avec Kafi. »

Et, décidant déjà de l'expédition :

« Tidou, tu te tiendras à distance, de façon à apercevoir les hublots et la porte de la caravane. En cas d'alerte, tu demanderas à Kafi d'aboyer, je reconnaîtrai sa voix... Sait-il aboyer sur commande?

- Je n'ai qu'à claquer la langue contre le palais; il comprend ce que je lui demande.

- Je préfère ça à un coup de sifflet. Les chiens sont nombreux dans le camp, il leur arrive d'aboyer la nuit; ça ne paraîtra pas anormal.

- Et si nous étions aperçus en train de nous sauver?

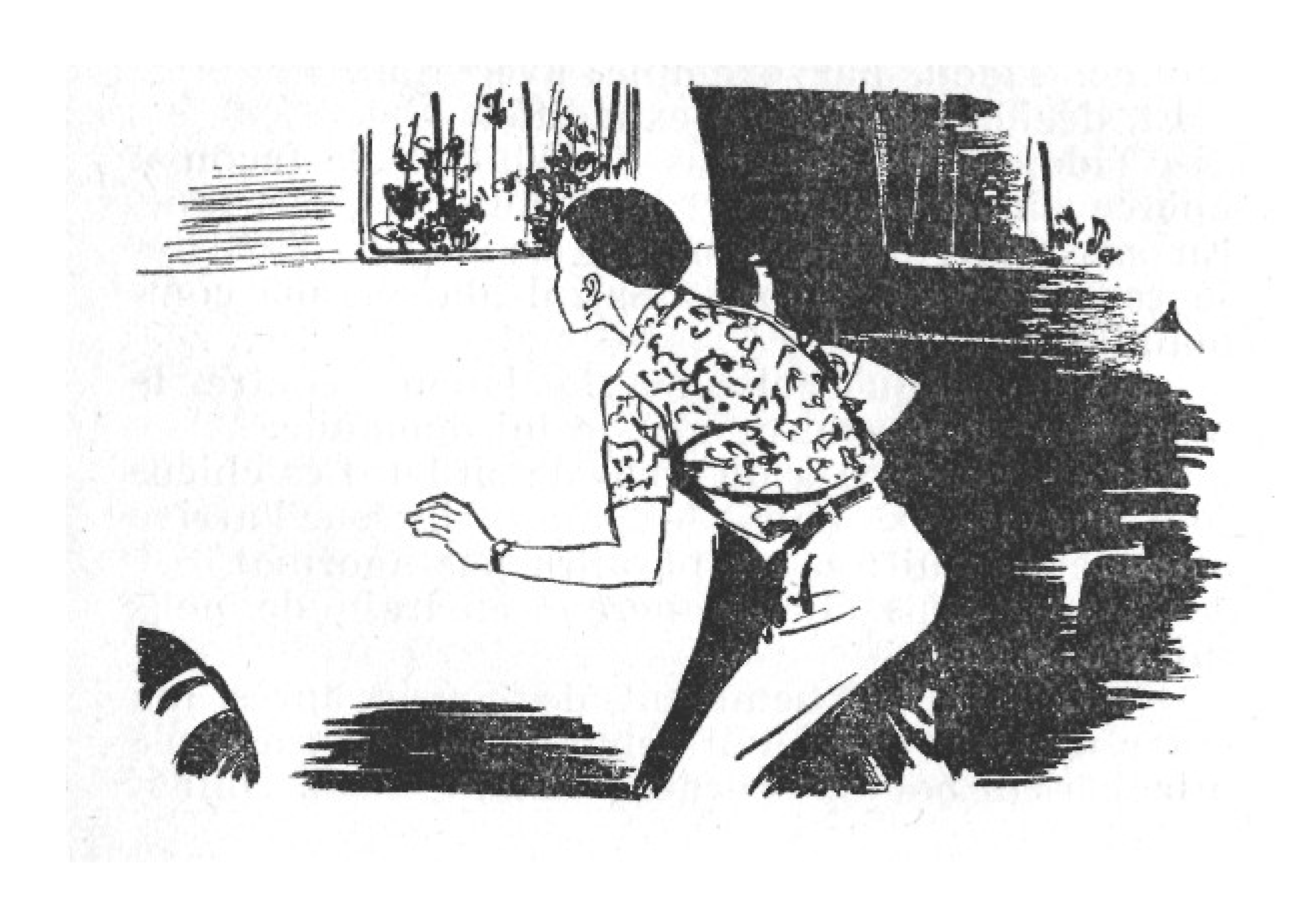
- Nous ferons semblant de courir après ton chien, comme s'il s'était échappé. Tu n'auras qu'à attacher un bout de corde pendante à son collier.

— Et la lune? s'inquiéta la Guille.

— Pas de danger de ce côté-là. Elle est dans son dernier quartier. Elle se lève très tard. »

II était déjà huit heures. Rien n'était encore préparé pour le menu. Tandis que Bistèque allumait son réchaud pour faire cuire une marmitée de pâtes, le Tondu, sur ses grandes jambes en pattes d'araignée, courait vers le quai chercher le poisson que le Fada nous laissait au frais, au fond de sa barque. Le repas terminé, on commença une partie de cartes sous le marabout, à la lueur d'une lampe électrique, mais personne n'avait la tête au jeu.

A dix heures, la Guille sortit faire un tour du



côté de la caravane. Les deux femmes n'étaient plus sous leur auvent, à prendre le frais, mais de la lumière filtrait à travers les hublots de la caravane. Un moment plus tard, le Tondu partit à son tour. Plus aucune lumière^ ni aucun bruit dans la voiture. Les Parisiennes dormaient.

« C'est le moment! » dit Gnafron.

Je passai un bout de corde au collier de Kafi qui secoua la tête, croyant que je voulais le tenir en laisse. Le camp était calme. Un long détour nous amena près de la roulotte que je montrai avec insistance à Kafi, lui demandant d'écouter. Il ne manifesta rien.

Vif comme un éclair, Gnafron se glissa sous la



voiture et s'aplatit au sol, tandis que je m'accroupissais, plus loin, contre une autre roulotte, Kafi entre mes jambes. Une sorte de brume voilait le ciel; la nuit n'était pas très claire. Gnafron ne risquait pas d'être vu sous la voiture. Par contre, Kafi et moi pouvions, à tout moment, être aperçus par un campeur sorti de sa tente.

Le temps passait. A un moment, je tressaillis en entendant du bruit dans la roulotte contre laquelle je m'appuyais. Un enfant pleurait. Sa mère se leva pour le consoler et tout rentra dans l'ordre.

Une heure du matin! Kafi commençait à s'impatienter. Dès que les aiguilles de ma montre approchèrent de deux heures, je tendis l'oreille, mais à cette distance, je ne pouvais évidemment rien entendre. Le réveil allait-il sonner?... Les Parisiennes parleraient-elles tout haut?

Tout à coup, je vis le petit Gnafron sortir de sa cachette et courir vers moi.

« Rentrons vite, Tidou, je t'expliquerai! »

A part Bistèque qui dormait, les autres nous attendaient avec impatience.

« Alors? demanda vivement Corget.

— J'en étais sûr, fit le petit Gnafron, il se passe des choses étranges dans cette roulotte.

— Les femmes ont parlé tout haut?

— Vous allez voir... A deux heures, comme l'autre nuit, la sonnerie du réveil s'est déclenchée. Aussitôt, une main a appuyé sur le bouton d'arrêt et j'ai entendu une voix qui bougonnait : «.Idiote

« que je suis! non, pas cette nuit »... Et la femme s'est rendormie. »

La Guille prit un air déçu.

« C'est tout? »

Le petit Gnafron se redressa, comme un jeune coq en colère.

« Quoi? Ça ne te suffit pas?... La femme n'aurait pas laissé échapper cette phrase si elle n'avait pas l'habitude de s'éveiller à cette heure-là. L'autre jour, nous l'avons crue malade. C'est stupide. On ne prend pas un médicament à cette heure-là... et en faisant sauter certaines nuits, par-dessus le marché. L'explication ne vaut rien... mais je finirai par savoir. La nuit prochaine, je retourne sous la roulotte. »

Cependant, il ajouta, avec une grimace :

« Je ne sais pas ce qui m'arrive; j'ai sans doute pris une mauvaise position pour écouter, mes reins sont en marmelade. Il faut que je me couche. »

Chacun reprit sa place sur son sac et imita Gnafron qui s'endormit le premier, comme une niasse, malgré son tour de rein.

Le matin, le marabout s'éveilla encore très tard, alors que le soleil brillait déjà haut dans le ciel. Seul, Bistèque, qui n'avait pas gâché sa nuit, s'était levé tôt pour faire un tour sur le quai, à l'heure où les barques qui ont péché toute la nuit au lamparo [1] regagnent le port. Nous nous levions

1. *Lamparo :* sorte de projecteur destiné à attirer le poisson. En principe la pêche au lamparo est interdite mais elle est souvent tolérée.

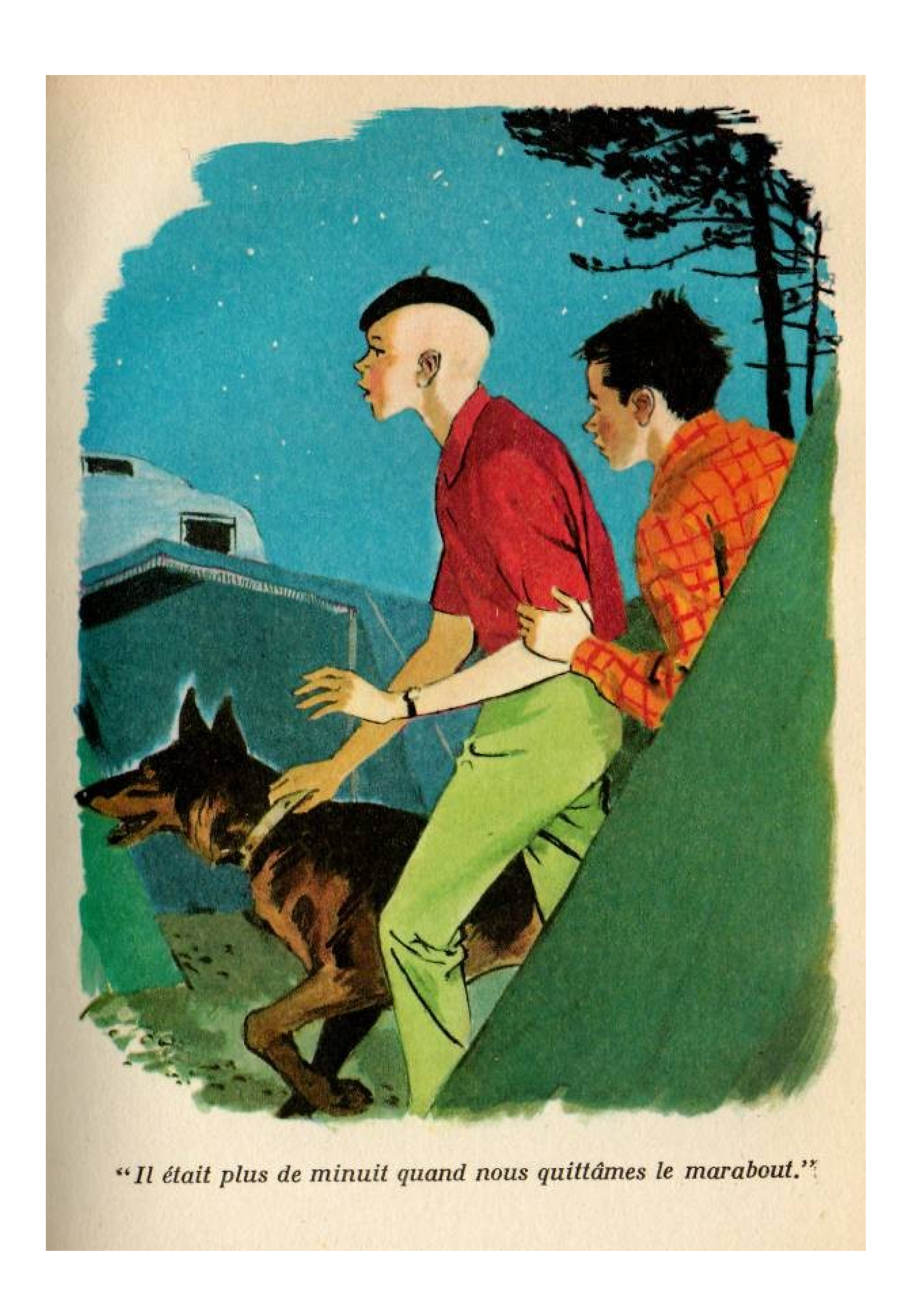
quand il rentra. Il annonça avoir vu les Parisiennes s'intéresser au débarquement des caisses de poisson et au départ des camionnettes de poissonneries de Nîmes et de Montpellier. Mais, après tout, la présence des deux femmes sur le port à cette heure matinale n'avait rien d'extraordinaire. L'arrivée des pêcheurs était une des rares distractions de la petite plage.

Pour espérer apprendre quelque chose, il fallait attendre la nuit suivante. Cependant, le petit Gnafron souffrait d'une telle courbature qu'il ne pourrait reprendre son écoute. Je proposai de le remplacer, tandis que le Tondu, bien habitué à Kafi, ferait le guet avec lui. Inutile, d'ailleurs, de partir de bonne heure, puisque le réveil ne sonnait qu'à deux heures du matin. Dès la nuit tombée, je m'assurai que les Parisiennes étaient bien chez elles et, un moment plus tard, le Tondu vérifia qu'elles dormaient.

Il était plus de minuit quand nous quittâmes, pour de bon, le marabout.

« Tu ramperas jusque sous les roues de la caravane, m'avait conseillé le petit Gnafron, et tu colleras bien ton oreille contre la tôle. »

Le ciel était sans lune, comme la veille, mais plus clair, à cause d'une multitude d'étoiles aussi brillantes que par une nuit de gel. Rien ne bougeait dans la caravane. Je me glissai entre les deux roues et m'étendis, dans l'inconfortable position qui avait endolori Gnafron. Je n'avais plus qu'à attendre, rassuré par la surveillance du Tondu et de Kafi.



"Il était plus de minuit quand nous quittâmes le marabout."

Une heure!... Une heure et demie!... Toujours rien.- A deux heures moins le quart, je changeai de position pour mieux placer mon oreille contre la tôle.

Enfin, la sonnerie se déclencha, mais, cette fois, ne s'arrêta pas tout de suite. Quelques secondes plus tard, le plancher de la roulotte vibra. Une Parisienne sautait à bas de sa couchette. Elle n'alluma pas, mais je compris que, l'un après l'autre, elle ouvrait les hublots de la caravane pour inspecter les alentours. Allait-elle sortir?... Prêt à fuir, je me tins sur mes gardes. Les hublots se refermèrent. Alors, la femme (l'autre ne s'était pas levée) se déplaça dans la voiture. Un objet, retiré d'un endroit placé très bas, racla le plancher, si près de mon oreille que le bruit me parut énorme. Ce qu'elle tirait ainsi devait être lourd ou encombrant. Elle poussa un soupir en lé déposant. Quelques instants passèrent. Je perçus alors des sifflements, des bourdonnements qui s'amplifiaient ou s'atténuaient. Enfin, d'une voix à demi étouffée, la femme appela :

« Allô!... Ici 502... Allô.:. Ici 502. Vous m'entendez?»

Elle répéta l'appel plusieurs fois et attendit, impatiente, tapotant du bout du pied le plancher de la roulotte. J'avais compris, bien sûr, qu'elle se trouvait devant un poste émetteur de radio et attendait une communication prévue à cette heure précise. En effet, tout à coup, d'une voix encore plus basse, à peine perceptible, elle murmura :

« Allô 502!.., Je vous entends... Je vous entends... Germaine va bien... Germaine va bien... Elle est partie voir son oncle... partie voir son oncle... Elle a mis sa robe verte. Vous m'entendez? »

Puis l'inconnu avec qui die communiquait expliqua quelque chose. Il y eut, pour moi, un « trou », au bout duquel l'entendis :

c Non, *je* vous le répète, Germaine continue de bien se porter. Ce n'était qu'une fausse alerte. Ses jeunes amis sont partis... Allô 502. A présent, prenez note de mon message : Germaine sera absente demain. Je dis bien : Germaine sera absente demain. Allô 502; communication terminée. Coupez!

C'était fini. Quelques instants plus tard, le sourd raclement de tout à l'heure me fit comprendre que la femme replaçait l'appareil là où elle l'avait pris. Ensuite, plus rien, que le grincement de ressorts. La femme venait de se recoucher. Par acquit de conscience et prudence, j'attendis encore, puis, le cœur battant, terriblement troublé par ce que je venais d'entendre, je quittai ma cachette pour rejoindre le Tondu qui avait été inquiet en voyant une tête apparaître à un hublot.

« J'ai failli donner l'alerte, fit-il. Alors? du nouveau?

— Cette fois, j'ai tout entendu. Viens vite! »

Au marabout les autres Compagnons ne dormaient pas. Ils nous attendaient avec plus d'impatience que la veille. En allumant sa lampe de poché, Corget fut presque effrayé par ma mine.

« Il t'est arrivé quelque chose, Tidou?

— Non, tout va bien... Vite, du papier, un crayon!... »

De crainte d'oublier, je griffonnai, mot pour mot, ce que j'avais enregistré, avec les répétitions qui pouvaient, elles aussi, avoir un sens. Penchés sur moi, haletants de curiosité, mes camarades déchiffrèrent mes notes, à mesure que j'écrivais.

« J'en étais sûr! s'écria le petit Gnafron. L'autre nuit, je n'ai pas osé le dire, ça paraissait trop I invraisemblable, mais j'ai pensé qu'elles parlaient devant un poste émetteur... Voilà pourquoi nous n'entendions qu'une voix, coupée de silences. Toutes les nuits, ou presque, elles communiquent avec quelqu'un pouf fixer un rendez-vous secret. »

Lentement, Corget relut plusieurs fois les mots griffonnés sur le bout de papier.

« Oui, fit-il, c'est d'un rendez-vous qu'il s'agit... mais avec qui?... et où?

— Avec qui, nous n'en savons rien, dit Bistèque, mais ces deux femmes, trop élégantes pour Port-le-Roi, ne se sont pas installées ici sans "raison. »

Alors, une idée subite me traversa l'esprit. « Si... si c'étaient des agents de l'O. T. L.? »



CHAPITRE VII

LE NOMBRE 502

Nos émotions de la nuit n'étaient pas encore passées quand Mady arriva à Port-le-Roi avec ses parents. Toute la matinée, nous avions de nouveau étudié l'étrange message. Puis, l'après-midi, nous étions descendus de bonne heure sur la plage pour en remonter assez tôt, afin de ne pas manquer Mady.

Il était plus de six heures et demie quand les Lyonnais se présentèrent au camp. Nous commencions à

nous inquiéter. Au dernier moment, la mère de Mady avait-elle renoncé à partir? De loin, Kafi reconnut le premier notre camarade, penchée à la portière de l'auto. Dix jours à peine que nous l'avions quittée. Elle était aussi émue que si nous ne nous étions pas vus depuis des mois.

« Enfin! s'écria-t-elle en sautant à terre, nous voici tous à la mer. Ces derniers jours, j'ai eu très peur. Maman se faisait une montagne de coucher sous la tente. Finalement, tout s'est bien passé. Nous venons de faire le voyage en deux étapes, comme prévu, avec un coucher sur le terrain de camping de Montélimar. Maman a juré qu'elle ne fermerait pas l'œil de toute la nuit... et c'est elle qui s'est éveillée la dernière, ce matin, étonnée de nous voir déjà debout, papa et moi... N'est-ce pas, maman?

- C'est vrai, avoua Mme Charvet en souriant. Il faut dire que mon mari nous a loué tout ce qu'on fait de mieux, actuellement, comme tente. Vous verrez tout à l'heure. »

La joie de Mady, son entrain faisaient plaisir à voir. Se rappelant l'aventure que je lui avais racontée dans ma lettre, elle s'esclaffa devant notre immense marabout.

« -Aidez papa à monter notre maison, dit-elle, vous verrez comme c'est facile. »

Perfectionnée, avec un double toit isolant, un large auvent, un coin spécial pour la cuisine, un autre pour les rangements, cette tente n'avait

évidemment rien de comparable avec la nôtre.

« N'est-elle pas confortable? dit Mme Charvet. Je me faisais des idées fausses sur le camping. Nous allons nous plaire ici. Ce que j'ai aperçu de Port-le-Roi, en arrivant, est charmant. Quelle fraîcheur et quel calme à côté de Lyon! Par exemple, je me demande bien pourquoi, tout à l'heure, des gendarmes nous ont arrêtés pour demander nos papiers. »

Et, nous passant en revue, avec complaisance :

« Ciel! Vous êtes déjà plus bronzés que des Sénégalais! J'espère que Mady deviendra vite aussi brune, sous le grand soleil. Si vous saviez comme on étouffait, à Lyon, la semaine dernière... A propos, je n'ai rien acheté, en route, pour le repas de ce soir. Trouve-t-on de tout dans ce petit village? Dans quelles boutiques vous ravitaillez-vous?

- Suivez-nous, dit Bistèque, presque tous les magasins se trouvent sur le quai. »

Avec Mady et sa mère, sans oublier Kafi qui raffolait de l'odeur de poisson, la bande déambula sur le port. Le Fada y réparait ses lignes, reconnaissable de loin à son casque colonial et son épaisse barbe noire en collier. Je lui présentai Mady qu'il salua en riant, à la manière militaire.

« Sois la bienvenue à Port-le-Roi, ma pitchounette,... et à ton service pour des promenades sur le *Pescadou. »*

Pescadou, qui veut dire : pêcheur, en provençal



cal, était le nom de son bateau, une grande barque bleue... ou plutôt, autrefois bleue, bonne pour la réforme, mais munie d'un moteur très puissant.

Tandis que nous bavardions avec notre amie qui ne cessait de plaisanter, Mme Charvet allait, de boutique en boutique, faire ses achats. Puis tout le monde regagna la Pinède où se préparaient les repas du soir, sous les tentes.

Le nôtre achevé, nous rangions nos ustensiles, quand Mady vint nous retrouver. Elle avait perdu son air radieux.

« Enfin! déclara-t-elle, j'avais hâte do vous voir, seule. Devant mes parents, je n'ai rien dit, mais je vous ai trouvé des airs plutôt bizarres, pas des airs de garçons qui ne pensent qu'à

s'amuser au bord de l'eau... et toi, Gnafron, j'ai remarqué que tu te tenais de travers comme si tu avais reçu une volée de coups de bâton. Il vous est arrivé quelque chose?

- C'est-à-dire..., fit le petit Gnafron en tâtant ses reins, nous avons des ennuis... à cause d'un orage qui a renversé notre marabout, l'autre nuit.

- Je sais, Tidou m'a raconté l'incident dans une lettre. Il pleuvait, et vous vous êtes réfugiés sous une caravane d'où on vous a délogés, (le n'est pas une catastrophe.

- Pourtant, tout vient de là. »

Mady se laissa tomber sur un sac de couchage et réclama des explications.

« Oui, reprit Corget, nous t'attendions avec impatience pour te mettre au courant. Ça nous paraît sérieux, même très sérieux. Voici ce qui s'est passé. »

A. notre tour, nous nous étions assis, en rond, autour du mât, comme dans un cirque. Alors, Corget raconta les événements, depuis la fameuse nuit de l'orage jusqu'à l'histoire de la broche.

« Tu entends, Mady, un bijou que les Parisiennes de la caravane ont caché dans cette boîte de pastilles qui contenait du fil et des aiguilles... et cela, pour nous faire accuser de vol. »

Mady ouvrit des yeux incrédules.

« Est-ce possible?

— Nous avons des preuves. Tidou a fait flairer la broche à Kafi qui a filé tout droit vers la roulotte.

Tu connais Kafi; il ne se trompe jamais... D'ailleurs, le lendemain, les gendarmes sont venus fouiller le marabout de fond en comble. Par miracle, Tidou avait eu besoin, la veille au soir, de recoudre un boulon, c'est ce qui nous a sauvés. Nous avons tout de suite compris, et la broche a été cachée... en attendant que nous la portions à la mairie.

- Incroyable! s'exclama Mady. Si je ne vous connaissais pas, je penserais que vous inventez une histoire... Mais ne faites-vous pas erreur? Une si méchante vengeance de la part de ces femmes, simplement parce que vous les avez dérangées sans le vouloir?... Et quelle idée, de cacher Une broche chez vous, des garçons. Je comprendrais mieux si vous aviez trouvé des billets de banque.

- Bien sûr, Mady, mais réfléchis. En cachant des billets chez nous, comment ces femmes auraient-elles prouvé qu'ils leur appartenaient? Il aurait fallu qu'elles relèvent, auparavant, les numéros. Ça ne se fait guère. Les gendarmes s'en seraient étonnés. Tandis que la broche, elles pouvaient facilement la décrire.

- C'est vrai, approuva Mady. Mais la raison de cette machination?

- Ces femmes veulent nous éloigner. Vous leur déplaisez tant que ça?

- Figure-toi qu'elles possèdent un poste émetteur de radio qui fonctionne, certaines nuits, à deux heures du matin..., un véritable émetteur

pirate. Elles ont dû croire que nous avions surpris une conversation. C'est pour cela qu'elles nous ont fait ce mauvais coup.

- Un poste émetteur? »

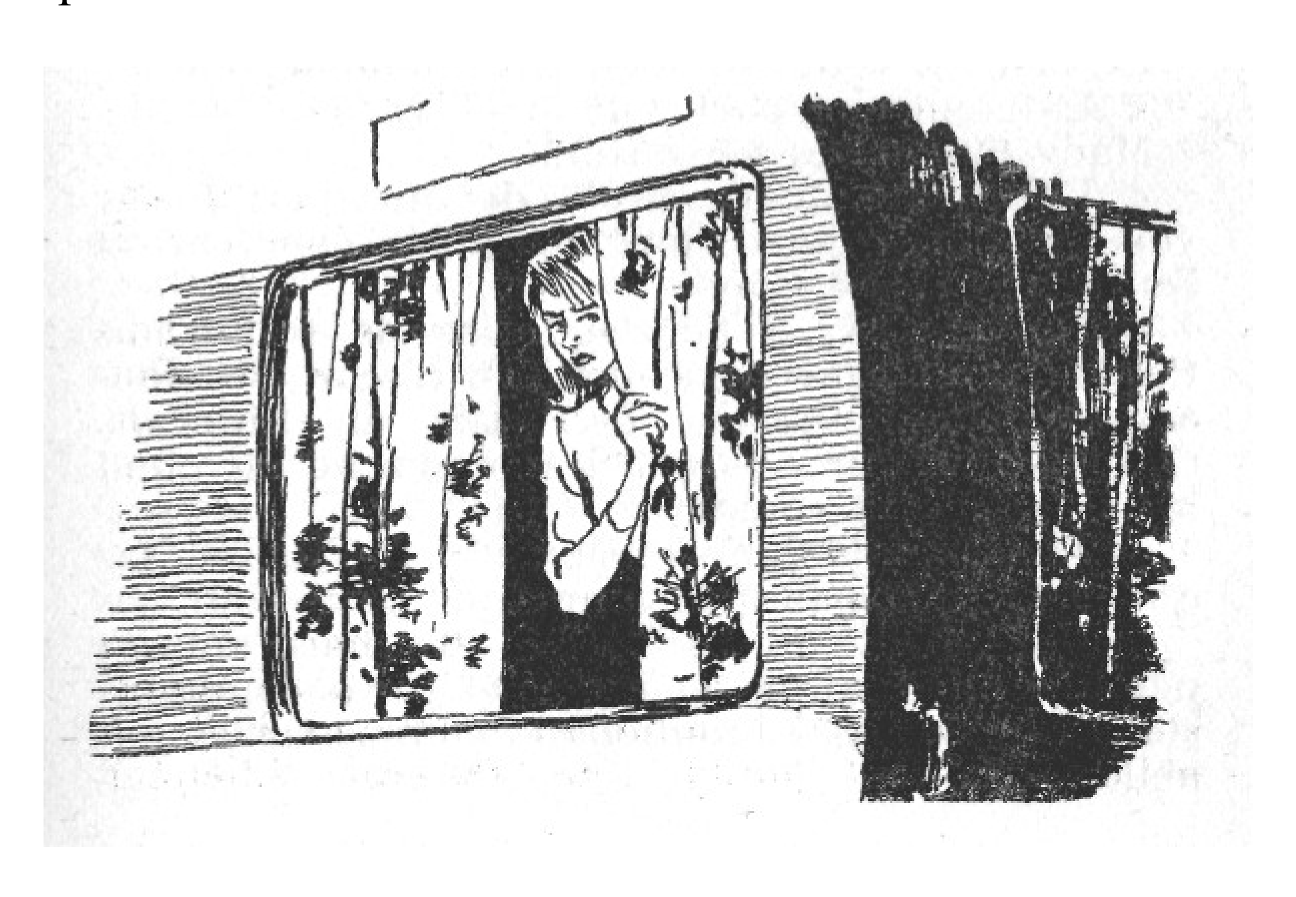
Je sortis le bout de papier où j'avais transcrit le message.

« Voici ce que j'ai entendu, cette nuit. »

Elle lut plusieurs fois le texte et resta perplexe.

« Curieux, en effet. Il s'agit peut-être d'un poste d'amateur. Ces femmes s'amusent à communiquer avec des amis, restés à Paris ou sur une autre plage.

- Ces appels auraient-ils lieu en pleine nuit, quand tout le monde dort? »



Mady trouva tout de suite une réponse.

« Vous connaissez papa. Il adore bricoler. Il y a deux ou trois ans, il s'était amusé à monter un petit poste émetteur. Il paraît que ce n'est pas très compliqué. Je me souviens l'avoir entendu dire que les communications sont meilleures de nuit. Tous les soirs, vers onze heures, il appelait son correspondant.

- Admettons..., mais ce n'est pas une distraction de femmes, et pourquoi cachent-elles l'appareil au fond de leur roulotte?... Pourquoi prennent-elles aussi la précaution de regarder par les hublots de la voiture pour s'assurer que personne n'écoute? »

Et, lâchant cette question à brûle-pourpoint :

« As-tu entendu parler de l'O. T. L.? »

Mady ouvrit des yeux ronds.

« L'O. T. L.? Quelle drôle de question! Je ne vois pas le rapport entre un poste émetteur et les trolleybus de Lyon.

- Non, Mady, il ne s'agit pas de trolleybus. Ces lettres désigneraient aussi un réseau d'espionnage : L'Organisation Terroriste du Littoral... C'est même pour cela que les gendarmes arrêtent les gens sur les routes.

- Des espions dans la région?... et vous pensez que ces femmes feraient partie de la bande?

- Justement, dit le Tondu, tu nous aideras peut-être à éclaircir le mystère. Nous comptons sur tes fameuses « intuitions », comme tu les appelles. »

A la lueur d'une lampe électrique, Mady se pencha de nouveau sur le papier, commençant à prendre la chose au sérieux.

« Donc, d'après vous, ce message aurait un sens caché. L'avez-vous étudié?

- Tu penses! soupira Bistèque. Depuis cette nuit nous ne faisons que ça.

— Oui, reprit Corget, à notre avis, « Germaine » est le faux nom d'un mystérieux personnage chargé d'une mission secrète. « Elle est partie « voir son oncle » signifierait que ce personnage est allé à un rendez-vous. Quant à la « robe verte », nous ne voyons pas.

Très intéressée par cet exercice de décodage, Mady réfléchit.

« Evidemment, le mot « verte » doit avoir son importance, mais je ne vois pas, moi non plus.

— Pour la suite, reprit Gnafron, nous avons une explication. La fausse alerte en question pourrait être la crainte des Parisiennes quand elles nous ont découverts, Tidou et moi, sous leur roulotte. Les « jeunes amis partis » seraient nous six.

- En effet, approuva Mady. Et la fin?

- La fin est plus claire. « Germaine sera « absente demain » indiquerait qu'il n'y aura pas de rendez-vous, la nuit prochaine... ce que nous pourrons vérifier, en écoutant sous la roulotte. Si le réveil ne sonne pas à deux heures, l'explication a de grandes chances d'être juste,

— Et ce nombre : 502?

- Ah! ça, fit la Quille, c'est une autre histoire. Nous nous sommes torturé les méninges pour rien. Ce doit être un nombre pris au hasard.

- A voir! »

De plus en plus intriguée, piquée au jeu, Mady réfléchit longuement. Elle se mit à compter sur ses doigts, à hocher la tête, à compter de nouveau, avec l'air de se livrer à toutes sortes de calculs. Finalement, elle se tourna vers Corget.

« Un crayon!... du papier!... »

Sur le dos d'Une enveloppe, elle aligna des lettres, des chiffres. Puis elle se reprit à compter, à calculer... Et tout à coup, son visage changea d'expression.

« Ça y est!... »

Tout le monde se pencha sur l'enveloppe. Elle avait tracé toutes les lettres de l'alphabet, indiquant, sous chacune d'elles, un numéro d'ordre.

« Regardez bien! Comptez les lettres. Au quinzième rang vous trouvez le « 0 », au vingtième, le « T » et au douzième, le « L ». Retenez seulement le dernier chiffre de chacun de ces trois nombres et mettez ces trois chiffres bout à bout, dans l'ordre.

- Formidable, Mady! tu es formidable! s'écria le Tondu. Ils forment le nombre 502... C'est l'indicatif de l'O.T.L. »



CHAPITRE VIII

LES PARISIENNES AIMENT-ELLES LE POISSON?

MADY partie, la discussion se prolongea fort tard, sous le « cirque », comme la Quille appelait notre marabout. La découverte de notre camarade nous avait frappés. Les Parisiennes faisaient-elles réellement partie d'un réseau d'espionnage que personne ne semblait prendre au sérieux, pas même les gendarmes qui se contentaient probablement de suivre des consignes venues d'on ne sait où?

Quant à notre interprétation du mystérieux message, sur un point, il était possible de la vérifier : en s'assurant que, cette nuit, aucun appel ne serait lancé.

Incapable de dormir, la bande prolongea encore la veillée. Puis, à une heure et demie du matin, je sortis avec Gnafron, remis de son tour de reins, et Kafi. L'attente fut brève. A deux heures dix, Gnafron s'extirpait de dessous la roulotte où, l'oreille collée contre la tôle, il avait perçu un déclic du réveil, le petit bruit produit chaque fois que les aiguilles passent sur l'heure fixée pour la sonnerie quand son mécanisme n'est pas armé.

« Donc, conclut Corget, Germaine n'est pas allée au rendez-vous cette nuit. Nous avons vu juste... mais, à présent, finie la discussion. Tout le monde au lit! »

Le lendemain, le marabout s'éveilla encore très tard. Quand, vers dix heures, je mis le nez dehors avec Kafi, Mady rôdait autour de la tente, se demandant ce que nous devenions, curieuse surtout de connaître le résultat de notre écoute.

« Moi aussi, dit-elle, j'étais presque sûre qu'il ne se passerait rien... Mais qu'allez-vous faire à présent? »

C'était précisément ce qui nous préoccupait. Devions-nous avertir la police?... Par deux fois, nous avions eu affaire avec les gendarmes : lors de notre arrivée, quand ils avaient demandé nos papiers, et pour la fouille de la tente... sans parler

de l'intervention du garde champêtre. Hostile à tout ce qui portait uniforme et képi, le petit Gnafron déclara :

« Je n'en veux pas aux gendarmes de Port-le-Roi d'avoir mis le marabout sens dessus dessous; c'était leur travail..., mais quelle tête feraient-ils si, à notre tour, nous accusions les Parisiennes? Nous serions obligés d'avouer que nous les avons espionnées, sous leur caravane. » Puis, les yeux brillants de malice : « Pour être franc, je ne serais pas fâché d'écouter le prochain message. Si la police intervient tout de suite, pour nous, c'est fini; nous ne saurons plus rien... Croyant bien faire, ces braves gendarmes gâcheront tout en venant fouiller la roulotte.

- Très juste, approuva Corget. Ne décidons rien avant la nuit prochaine. Qu'en penses-tu, Mady?

- D'accord. D'ici là, oubliez vos Parisiennes. Vous êtes tellement « tourneboulés », comme dirait ma grand-mère, qu'à dix heures du matin vous n'avez pas encore pris votre petit déjeuner. Attendez! je vous aide à le préparer... Ensuite, nous descendrons ensemble sur la plage.. Bis-tèque, où sont tes casseroles? »

Une heure plus tard, étendus sur le sable, nous regardions la mer, d'un bleu profond, soulevée par un léger mistral. Mady avait raison. Quelle stupidité de gâcher de si belles vacances!

« Et cet après-midi, que pourrions-nous faire pour ne plus penser à ces Parisiennes? fit le Tondu. Demandons au Fada de nous emmener en mer.

- Oh! oui, une promenade sur l'eau, approuva Mady.

- Alors, tout de suite au bain, pour être prêts de bonne heure. »

Dès le début de l'après-midi, prévenu par le Tondu, notre ami le Fada nous attendait sur le quai, non pas fumant la pipe, comme tout marin qui se respecte, mais mâchonnant son chewing-gum, toujours le même, qu'il collait, après usage, au fond de son casque colonial.

« Profitez-en, mes pitchounets, dit le pêcheur; à partir de ce soir, je reprends la pêche de nuit. Demain, à cette heure, j'aurai plus envie de « me » faire une bonne sieste que de tenir le gouvernail. »

Puis, à Mady :

« Tu n'auras pas peur, au « moinss » ? La mer est « gonfle » aujourd'hui. Le mistral la caresse un peu trop fort.

- Oh! avec vous, je n'aurai pas peur, monsieur le... le...

- Le Fada! tu peux bien dire le Fada, comme tout le monde; mon surnom ne me vexe pas, pit-chounette! »

Et, riant à travers sa barbe que la blancheur du casque, par contraste, faisait paraître encore plus noire, il se raidit dans un garde-à-vous



comique, et lui tendit la main pour l'aider à descendre sur le *Pescadou.*

Lentement, la barque ventrue suivit le chenal, longea la digue qui s'avançait dans la mer. Nous en atteignions l'extrémité quand j'aperçus les Parisiennes, sur la jetée. En corsages et pantalons clairs, elles se penchaient pour suivre les évolutions d'un nageur. Je poussai Mady du coude.

« Ces deux femmes!... Ce sont elles, celles de la caravane! »

Les autres Compagnons, eux aussi, les avaient vues et le Fada, à qui rien n'échappait, fit en riant :

« Boudiou!... vous connaissez du beau monde!

- Ce sont des Parisiennes, expliqua la Guille, elles sont installées dans une caravane, au camping de la Pinède.

- Ah! fit le Fada; elles se plaisent à Port-le-Roi. Il y a bien six semaines que je les ai vues pour la première fois... Je suppose qu'elles font une cure de poisson.

- Vous leur en vendez?

- Non, pas moi, mais je les aperçois souvent, sur le quai, à l'arrivée des barques... même que je les trouve bien matinales pour des *vacancières. »*

La remarque du Fada ne nous échappa pas. Pourquoi ces femmes se levaient-elles si tôt? Elles auraient pu acheter du poisson aussi frais à la poissonnerie.

Mais, la digue dépassée, la barque commençait à caracoler sur les vagues. On oublia les Parisiennes pour ne plus songer qu'à se cramponner les uns aux autres. A chaque mouvement de bascule, Mady laissait échapper de petits cris de frayeur, vite transformés en rires.

« Hein! répétait le Fada ravi, je vous le disais bien que la mer était « gonfle » aujourd'hui. »

Elle était même si « gonfle » que la Guille, qui n'avait pas le pied marin, changea de couleur. Le Fada n'insista pas et obliqua vers l'est, près de la côte, sur des eaux moins agitées. Puis, à moteur réduit, il mit le cap vers le port. Les Parisiennes n'étaient plus sur la digue, mais, nos émotions passées, les paroles du Fada nous revinrent à l'esprit. En suivant le quai pour rentrer à la Pinède, le Tondu déclara :

« Vous avez entendu? Elles sont là depuis six semaines au moins... et elles rôdent tous les matins vers

six heures sur le quai... après s'êtfe déjà levées à deux heures pour leur message. Ça ne vous paraît pas bizarre?... Comme dit le Fada, il faut croire qu'elles raffolent de poisson.

— Justement, dit Bistèque, j'en doute. Quand nous campions près de leur roulotte, nous aurions senti des odeurs de friture... ou nous les aurions vues nettoyer leur poisson.

— Le Fada se trompe peut-être, avança Corget, il les confond avec d'autres vacancières, comme il les appelle.

- Non, reprit Bistèque. Souvenez-vous, un matin où vous dormiez encore, je suis allé faire un tour sur le quai. Elles y étaient. Naturellement, ce jour-là, je ne me suis pas demandé ce qu'elles faisaient, mais nous pourrions le savoir.

— C'est ça, dit vivement le Tondu, tous sur le quai, demain matin.

- Non pas tous, répliqua Corget, nous serions vite repérés, et surtout pas toi, le Tondu. Avec ton béret, tu es trop reconnaissable,

- Ne vous tracassez pas, intervint Mady, j'irai toute seule. Je ne risque rien, elles ne me connaissent pas. Je pourrai les approcher, écouter ce qu'elles disent. »

Ainsi, malgré notre promesse d'oublier ces deux

femmes, nous ne faisions que parler d'elles... et cela dura jusqu'au soir. Cependant, Corget décréta que nous

nous coucherions de bonne heure pour récupérer Un peu de sommeil et il régla notre propre réveille-matin sur une heure et demie. Fatigués par plusieurs mauvaises nuits, nous dormions à poings fermés quand la sonnerie retentit. Le temps de nous habiller, Gnafron et moi, et nous fûmes dehors avec Kafi. Le mistral qui, d'ordinaire, se calmait avec la tombée de la nuit soufflait encore. Malgré l'absence de nuages, le ciel n'était pas très clair. Devenu expert dans l'art de se glisser sous les roulottes, le petit Gnafron reprit son poste d'écoute tandis que, contre



une autre voiture, je surveillai la caravane. Les aiguilles lumineuses de ma montre marquaient deux heures cinq quand une tête apparut au hublot de la caravane. Les Parisiennes, comme l'avait déjà constaté le

Tondu, s'assuraient que personne ne rôdait près de chez elles. Mais, quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit. Une silhouette, enveloppée d'un peignoir, descendit l'escabeau. Prévoyant qu'elle allait contourner la roulotte et regarder dessous, je fis signe à Kafi qui aboya. La femme se tourna de notre côté, attendit quelques instants, puis reprit son exploration et se pencha pour jeter un coup d'œil sous la voiture, mais sans manifester ni surprise ni peur. Gnafron avait reconnu la voix de Kafi, et s'était sauvé à temps. La femme remonta alors dans la roulotte. Dix minutes s'écoulèrent. Pourquoi, son coup manqué, Gnafron ne reparaissait-il pas?

Soudain, je reconnus sa mince silhouette, sortant de sous la roulotte. Par un savant détour, il se glissa jusqu'à moi.

« J'ai eu « chaud ». A l'appel de Kafi, je me suis sauvé... mais pour revenir à mon poste, sitôt la Parisienne remontée dans la voiture.

Tu as entendu? - Oui, tout. Rentrons vite, j'ai peur d'oublier. »

Comme moi l'autre jour, il se précipita sur un papier et chacun, penché sur son épaule, déchiffra, à mesure qu'il écrivait, le mystérieux message :

«Allô! 502... Allât 502... Etes-vous à l'écoute? Germaine va bien... Germaine est partie en promenade, avec sa robe bleue... Je répète : avec sa robe bleue... mais elle craint de la mouiller... Je répète : mais elle craint de la mouiller... Elle sortira de nouveau demain

si le ciel est pur... Je répète, si le ciel est pur... Allô 502! Emission terminée... »

« Voilà, fit Gnafron, je n'ai pas sauté un mot. »

La Guille prit le papier, relut tout haut le message et déclara :

« En somme, pas grande différence avec l'autre... à part la robe verte devenue bleue. Mady a raison, la couleur doit avoir son importance. »

Pour mon compte, je fis remarquer qu'il était aussi question du temps, alors que l'autre message n'en parlait pas.

« C'est nouveau, en effet, fit Bistèque, mais on ne voit pas le rapport avec la météo. A part l'orage du premier soir, nous n'avons plus vu une goutte d'eau, pas un nuage dans le ciel.

- Sur terre, oui, il fait beau, mais la mer est houleuse. Cet après-midi, la Guille a failli être malade sur le *Pescadow...,* et le vent n'a guère faibli depuis. Je l'ai rudement senti, tout à l'heure, en faisant le guet. Pour moi, il s'agit bien du temps, mais du temps en mer, ce qui indiquerait que le rendez-vous a lieu sur l'eau. »

Ma remarque frappa mes camarades.

« Très juste, approuvèrent Gnafron et le Tondu.

Les Parisiennes se sont peut-être installées au bord de la mer pour mieux communiquer avec un inconnu qui se promène au large. »

Corget réfléchit.

« Dans ce cas, on pourrait voir un rapport entre ces rendez-vous en mer et les promenades des deux femmes, chaque matin, sur le quai, à l'arrivée des barques de pêche. Mady, qui a l'œil, aura peut-être observé des choses intéressantes, sur le port? »

Alors, au lieu de se rendormir, on attendit le retour de notre camarade. Il était à peine huit heures quand elle arriva, essoufflée, demandant si nous avions surpris un message, dans la nuit. Gnafron lui montra son papier en lui donnant ma propre explication sur le temps.

« En effet, fit-elle, impressionnée, les mystérieux rendez-vous de Germaine pourraient bien avoir lieu en mer. Les Parisiennes sont trop intéressées par ce qui se passe sur le quai, à l'arrivée des barques. Leur attitude est étrange. Je me suis même demandé si elles n'étaient pas folles, mais après l'explication de Tidou, je crois comprendre. Ecoutez plutôt. »

Elle raconta qu'elle s'était levée de bonne heure, sans bruit, afin de ne pas réveiller ses parents, pour courir vers le quai. En dépit du vent assez frais, les Parisiennes s'y trouvaient déjà, un panier au bras, comme si elles attendaient l'arrivée des bateaux pour acheter du poisson.

« Entre six et sept heures, précisa Mady, une

demi-douzaine de barques sont rentrées et ont déchargé leur marée que des camionnettes de Nîmes ou de Montpellier emportaient. Les deux femmes attendaient toujours, avec leur panier. Enfin, une autre barque est arrivée. J'ai noté son nom : *L'Oursin Blanc*. Elles se sont

approchées des caisses, sur le quai, ont longuement tripoté le poisson. J'ai pensé qu'elles connaissaient particulièrement ce pêcheur, seul sur sa barque, avec un mousse de votre âge ou à peine plus vieux. Elles n'en finissaient pas de marchander, et j'ai trouvé le pêcheur bien patient. Leur poisson acheté, elles sont encore restées sur le quai jusqu'au départ de la dernière camionnette, puis elles sont parties.

— En somme, interrompit la Quille, nous avons tous le nez bouché. Près de leur caravane, nous n'avons jamais senti d'odeur de friture; pourtant, elles mangent du poisson tous les jours.

- Attends! coupa vivement Mady, je n'ai pas fini. Vous allez voir! Donc, tandis qu'elles longeaient le quai, je les ai suivies, à distance..., et savez-vous ce qu'elles ont fait? Au moment de passer le petit pont qui enjambe le ruisseau débouchant dans le port, elles ont lancé un regard autour d'elles, puis, discrètement, ont jeté leur poisson dans le ruisseau.

Oh! s'écria le Tondu suffoqué, tu es sûre?

Absolument sûre. Sur le coup, je vous l'ai dit, je les ai crues folles... A présent, j'en doute. Elles avaient une raison... Laquelle?... »



CHAPITRE IX

ÉTRANGE COÏNCIDENCE

« Non, les Parisiennes ne sont pas folles, répéta li Corget. Elles ont acheté et rejeté ce poisson pour une raison qui nous échappe, mais importante pour elles.

- Et, reprit Gnafron, je suppose qu'elles répètent ce petit manège tous les matins..., je veux dire les matins qui suivent l'envoi d'un message de rendez-vous. Comme dirait la police, le poisson est un alibi. Elles ne veulent pas se faire remarquer, sur le quai, sans rien

acheter... ou alors, c'est un moyen d'approcher le pêcheur, sans attirer l'attention. »

Et, à Mady :

« Tu dis qu'elles semblent le connaître, ce pêcheur? Quelle tête a-t-il?

- Pas une tête spéciale. Il porte une petite barbe, moins longue que celle du Fada. Et il a l'accent du pays, je l'ai reconnu au moment où il appelait son mousse.

Tu n'as pas pu saisir un mot de ce que les Parisiennes lui disaient?

- A ce moment-là, tous trois étaient penchés sur une caisse de poisson; j'ai cru qu'il s'agissait d'un marchandage.

- Le mousse était-il près d'eux?

- Pas pendant que les femmes choisissaient leur poisson. Il était redescendu dans la barque chercher une autre caisse pour la porter, avec l'aide du chauffeur, dans une camionnette à l'enseigne d'une poissonnerie de Nîmes. »

Et, d'ajouter :

« Je suis désolée de ne pouvoir mieux vous renseigner... En tout cas, le poisson, j'en suis certaine à présent, n'est qu'un prétexte. Après ce que Gnafron a entendu cette nuit, je pense que ces deux femmes viennent attendre quelqu'un... ou vérifier quelque chose.

- Donc, conclut la Guille, il y a bien un rapport entre les sorties de Germaine et les petites promenades matinales des Parisiennes sur le quai...

Pourtant, Germaine ne peut pas être l'une de ces femmes, puisqu'elles ne quittent pas Port-le-Roi.

- Evidemment, fit le Tondu. Renseignons-nous sur le pêcheur qui leur fournit le poisson qu'elles ne mangent pas... et en même temps sur le mousse. Le Fada les connaît sûrement. Tous les pêcheurs se connaissent dans un petit port. »

Corget réfléchit.

« Est-ce prudent? Le Fada et le patron de *L'Oursin Blanc* sont peut-être amis.

— Aucune importance, répondit Mady. Laissez-moi faire. Où habite le Fada?

- De l'autre côté du canal, dans une sorte de cabanon qu'il a aménagé lui-même et baptisé du nom ronflant *d'Eldorado.*

- Si sa maison est curieuse, raison de plus pour aller le voir. »

Curieux, certes, *l'Eldorado* l'était, avec son espèce de mirador aménagé sur le toit, où le Fada se plaisait à faire la sieste. Une patte de canard sauvage tenait lieu de cordon de sonnette. Quand Corget la tira, Mady crut que le cabanon s'écroulait... C'était seulement le tintamarre de trois casseroles attachées à une ficelle jouant le rôle de carillon d'entrée.

Il était dix heures. Le Fada déjeunait tranquillement d'une soupe de poisson de sa composition qui sentait bon le safran et nous fit envie. Surpris de nous voir tous les sept, avec Kafi, il nous demanda pourquoi nous n'étions pas sur la plage. Bien entendu, nous ne voulions pas, d'emblée,

poser la question qui nous préoccupait. Le prétexte était facile. Mady voulait voir son *Eldorado.* Mais le Fada ne s'y trompa pas. Sa soupe de poisson achevée, il déposa sa gamelle sur le sol et, tandis que Kafi se précipitait pour lécher les restes, il posa sur nous un regard curieux.

« Alors, à présent, dites-moi ce que vous vouliez me demander. Je lis ça dans vos yeux, mes pitchounets; vous êtes préoccupés. »

Puis, comme nous ne répondions pas :

« C'est un secret?... Vous pouvez avoir confiance. Un secret qui entre à *l'Eldorado* n'en ressort pas..., mais je ne veux pas vous forcer. »

Alors, après une hésitation, Mady se décida.



« Nous voulions vous parler d'un autre pêcheur de Port-le-Roi.

- Je les connais tous. Lequel?

- Le patron de *L'Oursin Blanc.* » Instinctivement, le Fada fronça les sourcils, comme si la question concernant ce pêcheur l'étonnait tout particulièrement.

« Vous le connaissez?... Il vous intéresse?... Vous lui avez demandé, comme à moi, de vous emmener en mer? Vous êtes mal tombés. Il n'est pas très complaisant.

— Nous voudrions savoir si c'est quelqu'un du pays.

- Pour être du pays, il l'est..., mais il a disparu de la région depuis une bonne dizaine d'années. Il a reparu au printemps, après avoir fait fortune, sans doute, puisqu'il a pu s'acheter la meilleure barque du port. »

Et il ajouta :

« Je ne voudrais pas être méchante langue mais, entre nous, je me demande comment il s'est enrichi, paresseux comme il l'est. Il a peut-être gagné gros à la loterie nationale, ou en jouant au tiercé. »

Un détail nous avait frappés : la date de son retour à Port-le-Roi. Le petit Gnafron précisa :

« Vous dites qu'il n'a repris la pêche qu'au printemps?

- Au mois de juin. Il est arrivé en même temps que les premiers vacanciers.

— Et son matelot, qui est-il?

- Un garçon de Port-le-Roi..., un « povre » garçon, peuchère! qui vit avec sa grand-mère et que tout le

monde appelle Ciboulet, à cause de sa grosse tête. Ciboulet est bien « brave », mais il n'a pas inventé la machine à écailler les sardines... Pourtant, il faut croire qu'il porte chance à son patron. *L'Oursin Blanc* débarque chaque jour sur le quai quatre ou cinq caisses de poisson, des caisses archi-pleines. »

Et, en caressant Kafi qui avait fini de lécher la gamelle :

« Pour être franc, ce Bartavel, je ne l'aime pas. D'avoir trop longtemps quitté le pays, il est devenu un « estranger ». Les « otres » pêcheurs de Port-le-Roi ne le fréquentent guère... Voilà tout ce que je peux vous dire de lui. Ça vous suffit, mes pitchounets? »

Oui, cela nous suffisait. Nous étions même comblés. Ainsi ce Bartavel, lui aussi, était un étrange personnage. Quelle coïncidence! Il était arrivé à Port-le-Roi en même temps que les Parisiennes. Selon le Fada, il était paresseux et on se demandait comment il avait pu acheter son bateau... Par surcroît, il avait engagé, comme mousse, un pauvre « innocent » dont il faisait sans doute tout ce qu'il voulait... et, par-dessus le marché, il prenait plus de poisson que les autres pêcheurs. Il y avait de quoi réfléchir..., et nous devions en effet réfléchir avec de drôles de mines car le Fada s'écria en riant :

« Coquin de sort! Ce que je vous dis vous

impressionne tant que ça?... Une courge barbarine vous serait tombée sur la tête que vous ne seriez pas mieux *estragassés.* »

Tandis qu'il se penchait de nouveau pour caresser Kafi, Mady, d'un clin d'œil, nous fit comprendre que nous pouvions tout dire sans crainte, puisque le Fada et Bartavel ne sympathisaient pas. Alors, comme notre ami nous considérait de nouveau avec curiosité, étonné de notre silence, Corget déclara :

« Excusez nos questions, mais nous sommes inquiets. Nous avons appris des choses étranges..., et ce que vous venez de dire n'est pas fait pour nous rassurer.

- Des choses « estranges » ?

- Qui ont peut-être rapport avec l'O.T.L. »

A l'énoncé de ces trois lettres, le Fada s'étrangla de rire.

« Ah! l'O.T.L.! c'est ça, vos choses « estranges»?.... Des terroristes à Port-le-Roi?... et pour terroriser qui?... Vos belles Parisiennes de la Pinède?

- Justement, reprit Gnafron, les deux Parisiennes pourraient bien être mêlées à l'affaire... avec le patron de *L'Oursin Blanc.*

Voyons, mes pitchounets! vous galéjezL. Ah! ces Lyonnais, ils croient tout ce qu'on leur dit! Cette histoire d'O.T.L. est une invention de journalistes, pour distraire les baigneurs.

Pourtant, les gendarmes, protesta la Guille, leurs vérifications sur les routes?



— Ah! les gendarmes!... Je les connais, moi, les gendarmes de Port-le-Roi, je trinque avec eux. Si vous les voyiez rire quand on leur parle de l'O.T.L.! Seulement, bien sûr, le service c'est le service. Le jour où cette histoire a été lancée, des gens haut placés, à Paris, des gens qui ne comprennent rien à la galéjade, se sont crus obligés de mobiliser la police. »

Et d'ajouter, riant de plus belle :

« Vos têtes travaillent trop, mes pitchounets, vous restez trop longtemps sans chapeau au soleil... Il vous faudrait un casque comme le mien. »

II continuait de plaisanter; cependant, au boni d'un moment, voyant qu'il ne parvenait pas à nous convaincre, il redevint sérieux.

« Ainsi, d'après v»us, qu'est-ce qui ferait croire?...

— Beaucoup de choses, dit vivement Corget. Promettez-nous de garder le secret.

Foi de pêcheur, c'est juré... Faut-il cracher mon chewing-gum?

- Nous avons confiance.

- Alors, que se passe-t-il? »

A mi-voix, bien que personne ne pût entendre à l'extérieur, Corget fit le récit de notre enquête, depuis notre nuit sous l'orage jusqu'à la découverte, le matin même, du curieux manège des Parisiennes qui achètent du poisson pour le rejeter à la mer. Au début, le Fada s'amusa beaucoup de ce que nous racontions, mais à mesure que chacun apportait un nouveau détail, une nouvelle précision, son sourire s'estompait, il se mit à mâchonner nerveusement son chewing-gum... Si bien qu'au moment où, comme preuve, le petit Gnafron sortit les deux messages, il ne pensait plus du tout que nous nous montions la tête.

« Coquin de sort! ce serait donc sérieux?... »

Toute envie de plaisanter rentrée, cette fois, il voulut examiner les messages, savoir comment nous les avions interprétés.

« Coquin de sort! répétait-il, coquin de sort!... Ainsi, ces Parisiennes possèdent un poste émetteur! D'après vous, elles communiqueraient avec le large..., et Bartavel pourrait être dans le coup?... »

Il réfléchit, caressant son collier de barbe qui crissait comme une brosse en chiendent.

« Vous dites que les appels sont lancés à deux heures du matin... au moment où les barques sont en pleine pêche?... et qu'il y aurait un nouveau rendez-vous, en mer, la nuit prochaine?

- Relisez le message, dit Bistèque, il indique : « si le ciel est pur », ce qui doit vouloir dire : « si le mistral ne souffle pas trop fort. »

Le Fada leva la tête et cligna des yeux vers le « fenestron » de son *Eldorado.*

« Non, cette nuit, la mer ne sera pas « gonfle ». Le mistral est en train de tomber. »

II y eut un silence. Mady demanda :

« Si nous allions voir les gendarmes, avec vous, puisque vous les connaissez?

- Ah! ça non, mes pitchounets!... c'est-à-dire, pas tout de suite. Il faut d'abord que nous soyons sûrs. Supposez que nous nous montions tous la tête. On m'appelle le Fada, c'est entendu, je ne tiens quand même pas à être la risée du village... Et puis, mes pitchounets, s'il se passe vraiment des choses «estraordinaires » à Port-le-Roi, ça ne me déplairait pas d'être aux premières loges.

- C'est-à-dire? fit le petit Gnafron.

- Ce soir, j'emmène deux ou trois d'entre vous sur le *Pescadou,* pendant que les autres resteront au camp, à faire le guet, sous la roulotte des Parisiennes, pour écouter le message. Mon bateau n'est pas neuf comme *L'Oursin Blanc,* mais pour

la vitesse, il bat toute la flottille de Port-le-Roi. Son moteur remorquerait une baleine. »

II réfléchit encore, ses sourcils rapprochés à se toucher. Puis, tout d'un coup, son visage s'empourpra. On crut qu'il allait prendre une congestion.

« Le message! cria-t-il, remontrez-moi le message!»

II le relut avidement, plusieurs fois. Ses lèvres murmurèrent : « Bleue .. verte... bleue... verte... »

« Qu'y a-t-il? demanda vivement Mady... Vous avez deviné?

- Nous le saurons cette nuit... Rendez-vous sur le quai, ce soir à dix heures. »





CHAPITRE X

LA ROBE DE GERMAINE

Nous avions vécu cette journée dans l'attente de notre sortie nocturne avec le Fada. Pour tuer le temps, avant d'embarquer sur le *Pescadou,* nous étions descendus comme d'habitude sur la plage, avec Mady et ses parents. Mais, je l'avais vu, M. Charvet avait remarqué notre air préoccupé, sans cependant nous en demander la raison

Le repas du soir terminé, j'aidais Bistèque à mettre de l'ordre sous le marabout, avant de rejoindre le Fada,- quand Mady accourut. Elle avait un petit air gêné, comme si elle voulait dire quelque chose et ne l'osait pas.

« Excusez-moi, fit-elle, nous avions dit que cette affaire restait entre nous, je n'ai pas pu... Tout à l'heure, en remontant de la plage, j'en ai parlé à papa. »

Six regards indignés se braquèrent sur elle.

« Quoi? s'écria le petit Gnafron, tu as parlé?...»

Il n'employa pas le mot « trahi », mais c'était ce qu'il voulait dire. Quelle idée était passée par la tête de Mady?

« Cet après-midi, fit-elle, j'ai vu que mes parents se doutaient de quelque chose, papa surtout.

- Ce n'était pas une raison! s'emporta Gnafron. Nous ne faisons rien de mal.

- Je sais, mais tout à l'heure, j'ai été prise de peur... oui, j'ai eu peur pour vous, pour cette nuit. Il pourrait vous arriver je ne sais quoi.

- Et naturellement, fit la Guille, ironique, ton père nous demande de renoncer à cette sortie?

- Vous vous trompez. Il vous conseille, au contraire, de sortir en mer avec le Fada... pour vous rendre compte qu'il ne se passera rien.

- Ah! je comprends, soupira Corget, ton père, lui non plus, ne croit pas à l'O.T.L. Tu lui as pourtant tout dit?

Tout. Il voulait d'ailleurs m'accompagner;

il a craint que maman ne s'aperçoive que nous nous occupons de « ce qui ne nous regarde pas ». D'après lui, il ne peut pas être question de messages clandestins.

- Pourquoi?

- Je vous l'ai dit, papa a déjà construit de petits postes émetteurs. Il affirme que la police aurait depuis longtemps capté ces messages clandestins... surtout si elle connaît l'existence de l'O.T.L. Par parenthèse, papa a bien ri de ces trois initiales. Il dit que, s'il était venu à Port-le-Roi avec sa casquette dé receveur d'autobus, on l'aurait peut-être arrêté.

- Ne plaisante pas, coupa Corget. Quelles raisons donne-t-il?

Il paraît que tout poste émetteur d'amateur doit être déclaré et autorisé à émettre sur une certaine longueur d'onde. Tout poste clandestin est immédiatement repéré dans un délai de quelques heures par Un système de « goniométrie », c'est le mot employé par papa; je ne sais pas ce qu'il signifie. Pour avoir des chances d'échapper au contrôle, un poste clandestin doit déménager souvent... au moins tous les jours. Par conséquent, puisque les Parisiennes sont à Port-le-Roi depuis plusieurs semaines, il ne s'agit que d'un poste déclaré, qui envoie des messages amusants, sans importance, à un autre poste amateur, également déclaré..., de sorte qu'en avertissant les gendarmes c'est vous qui auriez eu des ennuis, surtout après l'affaire de la broche... Vous voyez, j'ai bien fait

de parler à papa..., il vous reproche seulement de vous montrer un peu trop indiscrets, en vous glissant toutes les nuits sous la caravane; mais quand il avait votre âge, a-t-il ajouté, il en aurait fait autant.

- En somme, fit la Quille, un peu vexé, ton père s'est moqué de nous. Pourtant... à part le poste émetteur, tous les autres indices... Lui as-tu aussi parlé de ta petite promenade de ce matin, sur le port?

Oui, il s'était aperçu de mon absence qui l'avait intrigué.

- Il a trouvé une explication, pour les poissons rejetés à l'eau?

- Il pense que les Parisiennes n'étaient pas satisfaites de leur achat; elles avaient longuement hésité en choisissant. Comme elles ne sont pas à quelques francs près, réflexion faite, elles s'en sont débarrassées... Quant au patron de *L'Oursin Blanc,* papa dit que, si le Fada ne l'aime pas, rien d'étonnant à ce que notre pêcheur le charge de soupçons.

- Et la coïncidence : le retour de Bartavel à Port-le-Roi, presque en même temps que les Parisiennes?

- Justement, pour papa, c'est une simple coïncidence. II n'y a que la broche qui l'intrigue.»

II y eut un silence. Puis le Tondu demanda : « Et toi, Mady, que penses-tu de tout cela?

- Quand nous avons quitté le Fada, ce matin, j'étais sûre qu'il se passait quelque chose d'anormal à Port-le-Roi; à présent, je ne sais plus. Reconnaissez que, si le poste émetteur des Parisiennes n'est pas un appareil clandestin, tout s'écroule. »

Puis, devant nos mines déconfites, elle ajouta :

« Moi aussi, je suis déçue, je nous voyais déjà en train de réaliser un exploit sensationnel. Si cela peut vous consoler, papa ne s'est pas seulement moqué de vous; j'ai

eu mon compte quand je lui ai expliqué mon interprétation du nombre 502. Il m'a dit qu'il se sentait très fier d'avoir une fille pourvue d'une pareille imagination. Non, papa-ne croit pas du tout à notre histoire..., mais ça ne m'empêchera pas de retourner sur le quai, demain matin, pour suivre les Parisiennes et vous attendre. »

Mady repartie, notre bel enthousiasme douché, nous non plus ne savions que penser. De toutes nos belles suppositions, il ne restait que du vent. Le sournois soleil du Midi nous avait-il dérangé l'esprit, comme au Fada?

« Evidemment, répétait Corget, on ne peut pas douter du père de Mady sur la question des postes émetteurs, mais le reste et surtout la broche? Il n'a trouvé aucune explication pour la broche. Même si le Fada se trompe, il faut le suivre. Que risquons-nous?

Oui, approuva le Tondu, on ne peut pas lâcher le Fada de cette façon. »

Et consultant sa montre :

« Déjà neuf heures et demie, vite, Corget et Tidou, préparez-vous. Souvenez-vous de ce qu'a



dit le Fada, ce matin. Emportons ce que nous avons de plus chaud et nos imperméables. »

Craignant d'être en retard, nous partîmes en courant vers le quai, avec Kafi. Le Fada m'avait conseillé de l'emmener. Sa vue perçante et surtout son ouïe fine pouvaient être utiles. Comme l'avait prévu notre pêcheur, le mistral était complètement tombé, mais le ciel, voilé, ne laissait paraître aucune étoile. De nombreux baigneurs prenaient le frais sur le *quai,* en quelque sorte le boulevard de Port-le-Roi. Le Fada était déjà à bord du *Pescadon.* Je recommandai au Tondu et à Corget :

« Ne lui disons rien de ce que Mady vient de nous apprendre. Ce matin, il s'est emballé sur son



idée, qu'il n'a pas voulu expliquer, à propos de la robe bleue ou verte, laissons-le la suivre jusqu'au bout; nous verrons bien... »

Malgré la demi-obscurité qui régnait sur le quai, mal éclairé, le pêcheur nous avait reconnus. Il nous fit signe de descendre à bord et nous demanda de nous accroupir au fond du *Pescadou,* en attendant le départ. Notre ami paraissait si excité, si heureux de cette aventure qui rompait la monotonie de sa vie sur cette petite plage tranquille qu'en quelques instants il nous « retourna » complètement.

« Vous savez, mes pitchounets, glissa-t-il, j'ai fait le plein de gazoil, jusqu'au bord, et j'emporte un bidon supplémentaire. S'il le fallait, nous tiendrions la mer une semaine... Je vous demande

110

seulement d'avoir l'œil, de ne jamais perdre de vue le fanal de *L'Oursin Blanc.* »

Les autres barques qui s'apprêtaient à prendre le large avaient déjà allumé leur feu de bord. Le Fada désigna celui de *L'Oursin Blanc.*

« Vous voyez, c'est celui qui éclaire si peu... Je me demande même s'il est réglementaire. »

Une barque était déjà partie. Une autre la suivit.

« Attention, fit le Fada, *L'Oursin Blanc* s'écarte du quai. Apprenez à reconnaître le bruit de son moteur, plus sourd, plus lent que les autres. Vous aurez peut-être à le repérer au son. »

Nous ayant fait déplacer de l'arrière vers l'avant, le pêcheur accéléra le régime de son « moulin » comme il disait. Le *Pescadou* s'éloigna du quai, en même temps qu'une autre barque, la *Galéjade.* Tandis que le *Pescadou* descendait lentement le canal, le Fada huma longuement l'air en regardant le ciel.

« Le temps se couvre. Nous aurons .du mal à repérer *L'Oursin Blanc...,* mais ça vaut mieux; nous passerons plus facilement inaperçus. »

Le phare de la digue doublé, le *Pescadou* aborda la pleine mer, très calme, et aussitôt l'air fraîchit. J'enfilai mon unique pull-over. Devant nous, *L'Oursin Blanc* filait à belle allure, mais le Fada ne s'inquiétait pas. Son vieux rafiot le suivrait sans peine. L'essentiel était de ne pas confondre la barque de Bartavel avec une autre.

Assis à l'avant, avec Kafi dressé comme une

figure de proue, j'étais bel et bien repris par le démon de l'aventure... et mes camarades, aussi excités que moi, bouillaient d'impatience. Derrière nous, Port-le-Roi s'estompait dans la nuit. A peine distinguait-on ses lumières et le feu tournant du phare. *L'Oursin Blanc,* lui, filait toujours. Sa lanterne n'était plus qu'un point minuscule car le Fada, par précaution, laissait une plus grande distance entre lui et nous.

« Nous arrivons sur les lieux de pêche, déclara bientôt le pêcheur. Bartavel va sûrement allumer son lamparo. Coquin de sort ! il rentre tous les matins avec plus de poisson que n'importe lequel d'entre nous, il le prend bien quelque part, ce poisson!... »

Presque aussitôt, en effet, *L'Oursin Blanc* ralentit. D'après le Fada, nous étions au sud du delta du Rhône, sur les hauts-fonds formés par les alluvions apportées par le fleuve depuis des millions d'années.

« Ça y est ! s'écria le Tondu, Bartavel vient d'allumer son projecteur! »

La grosse lampe, destinée à attirer le poisson, fit paraître aussitôt la barque plus proche... les autres aussi, d'ailleurs. J'en comptai une trentaine, davantage même. Le Fada expliqua qu'il n'y avait pas seulement là les pêcheurs de Port-le-Roi, mais des barques venues de Sète, dont les lumières scintillaient dans le lointain, vers l'ouest.

Le Fada, lui aussi, avait allumé son lamparo, simplement pour faire croire qu'il péchait, car il

ne s'intéressait qu'à *L'Oursin Blanc.* Une longue-vue de marine braquée dans sa direction, il cherchait à voir ce qui se passait à bord. En pleine nuit, à pareille distance, il n'apercevait rien de plus que nous, c'est-à-dire simplement le lamparo et le feu accroché au mât.

« Je serais pourtant curieux de savoir comment Bartavel se débrouille pour ramener tant de poissons, répétait-il, mais, ce soir, le problème n'est pas là, mes pitchounets. »

Le temps passait. Une heure du matin!... Deux heures!... Là-bas, au camp de la Pinède, les Parisiennes étaient en train de lancer leur message. Allait-il vraiment se passer quelque chose?

Un quart d'heure s'écoula encore. Rien. Bartavel péchait toujours. Après avoir partagé l'optimisme du Fada, je me demandai, de nouveau, si nous n'aurions pas mieux fait de croire le père de Mady. Mais tout à coup, le Tondu s'écria :

« Attention! *L'Oursin Blanc* s'éloigne. Son lamparo paraît plus petit que tout à l'heure.

- C'est vrai, constata Corget, il file vers le sud. »

Le Fada stoppa immédiatement son « moulin » pour écouter. Plus entraîné que nous aux bruits des moteurs, il s'écria :

« Coquin de sort! la machine de *L'Oursin Blanc* tourne à plein gaz. Ne perdez pas le bateau de vue; repérez sa direction. S'il éteint son lamparo, il va nous échapper! »

II avait à peine achevé qu'en effet le projecteur s'éteignit et, presque en même temps, le réglementaire feu de bord. Toute trace de la barque avait disparu.

« Ça y est! hurla le Fada, fou de rage, il se sauve!...»

Bondissant vers son lamparo dont le courant électrique provenait d'accumulateurs branchés sur le moteur, il tourna l'interrupteur. Puis, lui aussi, en dépit du règlement, éteignit sa lanterne. Après quoi, il relança son « moulin », le poussant au maximum de puissance.

« En avant, toute!... »

Le vieux *Pescadou* se mit à trembler de toute sa carcasse, à craquer, comme s'il se disloquait.



« Si *L'Oursin Blanc* ne change pas de direction, nous conservons nos chances de le rejoindre », assura le pêcheur en consultant la boussole de poche qui lui permettait de garder la même direction.

Cette fois, aucun doute : *L'Oursin Blanc* s'éloignait pour autre chose que la pêche. D'après le Fada, il avait déjà dépassé les hauts-fonds poissonneux... Et pourquoi aurait-il éteint ses feux?

Le cœur battant, les yeux rivés sur l'horizon, nous attendions. *L'Oursin Blanc* avait pris de l'avance. De toute façon, le moteur bruyant du *Pescadou* n'aurait pas permis de l'entendre. Le Fada coupa les gaz, juste le temps d'une écoute. Rien. Le vent du sud, qui remplaçait le mistral, commençait à soulever la mer qui clapotait sous notre barque. Cependant, bientôt, mon brave Kafi tendit en avant les cornets de ses oreilles. Il venait de percevoir quelque chose.

« Oui, fit le Tondu, un bruit de moteur. Les oreilles de Kafi indiquent toujours la même direction, devant nous.

- Où Bartavel peut-il filer? hurla le Fada. Coquin de sort!... »

Le « moulin » relancé, la poursuite reprit aussitôt. Le Fada, qui comptait les distances en milles marins, estima que nous en avions bien parcouru quinze depuis Port-le-Roi. Il commençait à s'inquiéter. Pourtant, le matin, *L'Oursin Blanc* rentrait en même temps que les autres barques. Il

ne traversait tout de même pas la Méditerranée, aller et retour, en une nuit!...

Deux ou trois fois, notre ami stoppa encore son moteur pour écouter, par crainte, aussi, de trop se rapprocher de Bartavel. Compte tenu du vent qui, par chance, soufflait de front et nous protégeait, il pensa que *L'Oursin Blanc* pouvait être à un mille devant nous. Cependant par précaution, il réduisit le régime de son « moulin »... et il fit bien car mon chien dressa de nouveau ses oreilles. Il entendait nettement *L'Oursin Blanc.* Celui-ci filait donc moins vite que nous, à présent. Le Fada stoppa sa machine. Au loin, le moteur de *L'Oursin Blanc* tournait moins « rond ». Le vent nous apportait ses top-to/j plus lents... et même tout bruit cessa complètement. Sur la mer, régna alors un lourd silence, dans une obscurité impressionnante. Seuls, derrière nous, très loin, brillaient quelques lamparos et, plus loin encore, les feux de deux phares. Le cœur serré, nous attendîmes. Pourquoi *L'Oursin Blanc* s'était-il arrêté? D'après le Fada, à cet endroit, les fonds descendaient à deux ou trois cents mètres. Jamais personne n'y avait vu un banc de poissons.

Dix minutes s'écoulèrent... Tout à coup, le Fada bondit.

« Là-bas!... Regardez!...

- Où?
- Devant vous!
- On ne voit rien...
- La robe de Germaine!... »

Nous avions beau écarquiller les yeux, nous n'apercevions rien.

« La robe de Germaine! répétait le Fada, la robe de Germaine!... Je ne m'étais pas trompé, ce matin; Germaine est une femme à barbe... »

Nous crûmes qu'il perdait la raison, qu'emporté par son imagination, il était victime d'une sorte de mirage. Mais quelques secondes plus tard, le Tondu s'écriait à son tour :

« Oh! là-bas,... cette lueur mauve!... »

Cette fois, j'aperçus dans le lointain, et Corget également, un point violet, au ras de l'eau, un point lumineux qui brilla quelques secondes, s'évanouit et reparut, pendant un temps très court, au bout d'une minute. Cette lueur mauve provenait de *L'Oursin Blanc.* La barque l'allumait discrètement, à intervalles réguliers, pour signaler sa position à « quelqu'un » dans les parages. La « robe » de Germaine, verte l'autre soir, bleue la veille, était donc mauve cette nuit, comme le confirmeraient sans doute nos camarades restés au camp... Germaine n'était autre que Bartavel, le pêcheur à la courte barbe noire! Non, le Fada n'était pas devenu fou...



CHAPITRE XI

LE BATEAU FANTÔME

LES seuls mots demeurés obscurs, dans le message, viennent de s'éclaircir. Non, il ne s'agit pas des émissions fantaisistes d'amateurs. M. Char-vet s'est trompé. Pourquoi ces émissions n'ont-elles pas été détectées par la police? Peu importe. Pour l'instant, la question n'est pas là.

Si bouillant tout à l'heure, le Fada se montre embarrassé. En remettant son moteur en marche, il risque de se trahir. Pourtant, loin du bateau,

nous ne saurons pas ce qui se passe à bord. Le Fada réfléchit. A mi-voix, il demande :

« Qui sait ramer?

Tous, nous avons appris, sur le Léman. - Cherchez au fond du bateau, vous trouverez deux vieilles paires de rames. »

Elles y sont, en effet, si lourdes, si encombrantes que nous les dégageons à grand-peine.

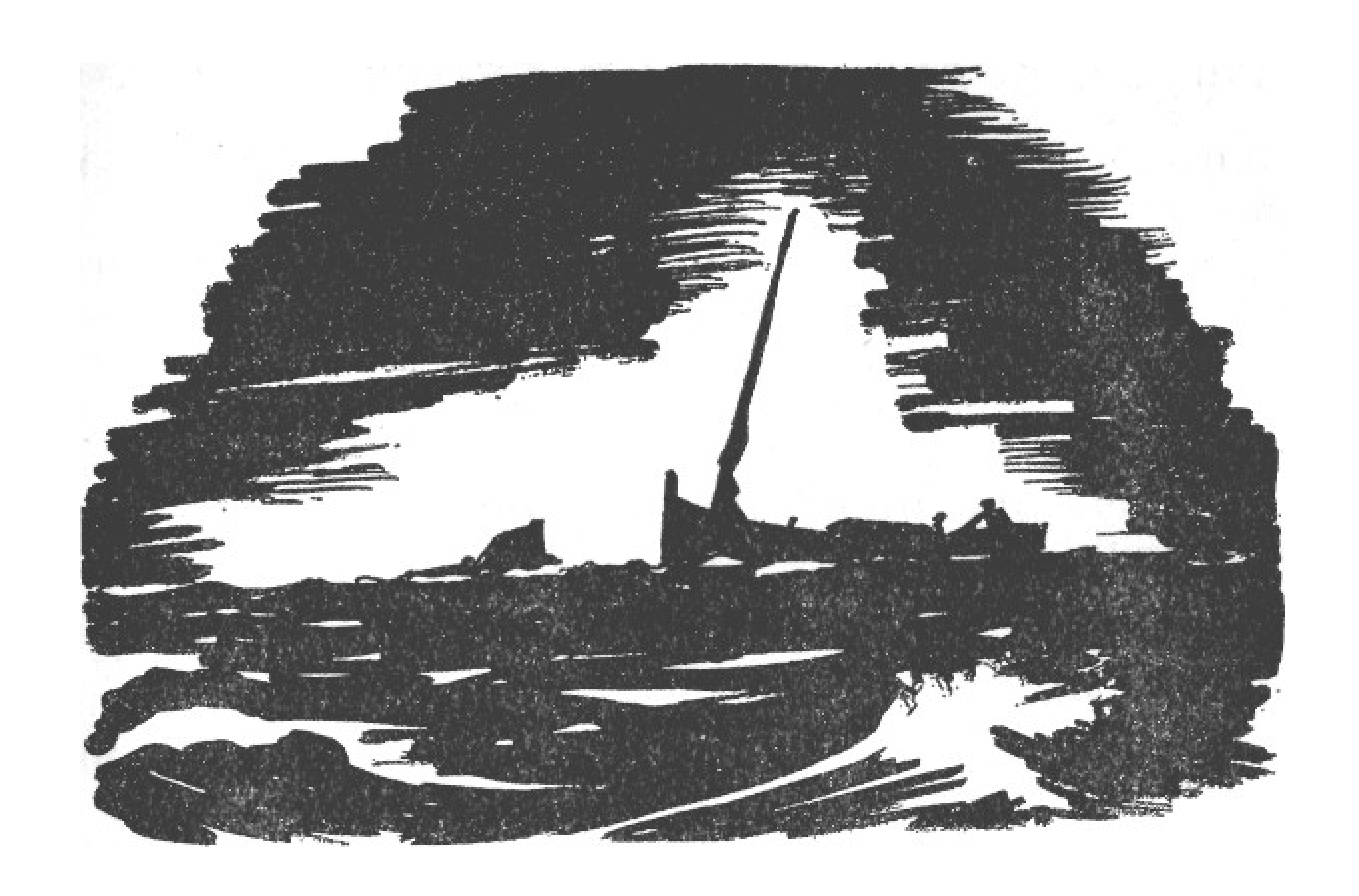
« Prenez chacun la vôtre et placez-la dans une « dame » ; je garde la quatrième. »

Mais tirer sur les avirons d'une barque de pêche, pesante et ventrue, dont la lisse s'élève à près de un mètre au-dessus de l'eau, est Un autre exercice que la manœuvre des rames d'un canot sur les eaux tranquilles d'un lac. Cependant, habitué, lui, au maniement de ces « pelles », comme il les nomme, le Fada explique la façon de les tenir et commande :

« Souquez ferme... Surtout, pas de bruit! »

Je tire de toutes mes forces sur ma barre de bois, en compagnie du Tondu, crispé sur la sienne comme un galérien. Au début, ce ne sont que mouvements désordonnés, fausses manœuvres et bruits de « pelles » qui s'entrechoquent, risquant d'être entendus au loin, mais, peu à peu, le Fada règle la cadence.

Avançons-nous? Sans point de repère, nous avons l'impression de rester sur place. Tordu sur son aviron, le Fada souffle comme un cachalot, s'interrompant seulement pour compter à voix basse :



« Une... deux... Une... deux... »

Et, pour nous encourager :

« Plus fort, mes pitchounets! plus fort! »

Mais, au bout de dix minutes, je m'arrête soudain de ramer et pose une main sur son épaule :

« Arrêtez ! »

Kafi vient de m'alerter en dressant la tête et en poussant de petits grognements. A faible distance, nous parviennent les battements mous d'un moteur au ralenti. Sans nous en apercevoir, nous nous sommes considérablement rapprochés de Bartavel.

« Cherchez-le, murmura le Fada, on devrait l'apercevoir. »

En effet, une masse noire se découpe au ras de l'eau sur le fond de nuit. Oui, une grosse

barque : *L'Oursin Blanc.* Tous feux éteints, il semble immobile. Qu'attend-il?

« Cherchez encore, cherchez partout », murmure le Fada.

Soudain, le Tondu me serre le bras.

« Plus à gauche, là-bas, tu ne vois rien?

- Où?

- Suis la direction de mon bras... Quelque chose de noir, sur l'eau.

- Un rocher? »

Le Fada, lui aussi, vient de l'apercevoir.

« Sûrement pas un rocher, je n'en connais pas un seul sur cette côte... plutôt une épave... Non, pas une épave, regardez, ça bouge...

- Oui, fait Corget à son tour, on dirait un rocher noir qui bouge... qui s'approche de *L'Oursin Blanc...,* mais ce n'est pas une barque. »

Le cœur battant, nous attendons, le regard fixé sur cette petite masse noire, étroite, qui se déplace lentement. Au même moment, la lueur mauve, à bord de *L'Oursin Blanc,* reparaît pendant quelques secondes. Sans doute, s'est-elle allumée plusieurs fois pendant que nous ramions, mais, le dos tourné, nous ne l'avons pas aperçue... Le « rocher noir » s'approche toujours, comme guidé par cette lueur, et, bientôt les deux masses sombres se confondent. Mâchonnant rageusement son chewing-gum, le Fada saisit sa longue vue; il ne distingue rien de précis.

A défaut de voir, nous écoutons, imitant mon brave Kafi qui tend en avant ses oreilles pointues.

Nous percevons de petits bruits métalliques, des grincements d'amarres et des chocs sourds, comme produits par des objets déposés sur un plancher... quelques bruits de voix aussi, mais trop lointains pour qu'on puisse identifier des mots. Un fait est certain, c'est avec cet étrange rocher noir que *L'Oursin Blctnc* a rendez-vous... Un transbordement est en train de s'opérer.

Le Fada enrage en silence. Ah! si nous pouvions savoir ce qui se passe en ce moment! Mais, tout à coup, il pense que, l'étrange rendez-vous terminé, *L'Oursin Blanc* va remettre le cap sur Port-le-Roi. Nous risquons de nous trouver sur son passage. Outre le danger d'abordage, nous courons celui d'être reconnus. Alors, à mi-voix, le pêcheur commande :

« Sans bruit!... aux avirons!... »

Le *Pescadou* vire lentement, glissant en silence comme sur du velours. Familiarisés, à présent, avec le maniement des lourdes rames, nous évitons le heurt des pelles.

Notre pêcheur a été bien inspiré en ordonnant cette manœuvre. A peine nous sommes-nous écartés que le moteur de *L'Oursin Blanc* se relance à plein régime. La grosse barque se détache du « rocher noir ». Nous la suivons des yeux pour voir si elle remet bien le cap sur Port-le-Roi.

C'est alors que se produit le drame, si inattendu, si inexplicable qu'aucun de nous n'a le temps de réaliser ce qui arrive. Juste au moment où je ramène mon regard de

l'endroit où *L'Oursin Blanc* a disparu dans la nuit, vers l'étrange rocher noir, il me semble voir celui-ci se

rapprocher de nous en diminuant de volume, alors qu'au contraire, il devrait paraître de plus en plus gros. Je saisis le bras de Corget pour lui montrer mon effarante vision... Au même moment, le *Pescadou* se trouve soulevé en l'air, comme porté par une formidable vague..., puis il bascule et, d'un seul coup, nous sommes brutalement projetés dans la mer.

Sous l'eau, empêtré dans mon imperméable que je venais de passer, je me débats comme un beau diable et, d'un coup de rein, réussis à faire surface.



« Corget!... Le Tondu!... où êtes-vous? »

Leurs têtes émergent à quelques mètres. Quant à mon chien, il barbote tranquillement près de moi... Mais le Fada? Les yeux brouillés par l'eau salée, je ne le vois pas.

« Le Fada!... où êtes-vous? »

Quelque part dans la nuit, une voix angoissée et gargouillante appelle.

« Au secours!... Au se... Je... je... »

Notre ami est en train de couler.

« Vite, Kafi! Le Fada se noie... Attrape-le comme tu peux! »

Mon brave chien, à qui le plongeon forcé n'a ni brouillé la vue ni fait perdre le sens de l'orientation, a tout de suite repéré le naufragé. Au moment où nous atteignons le Fada, Kafi a déjà saisi celui-ci par son tricot. A nous trois, nous maintenons le malheureux la tête hors de l'eau. A portée de ma main, flotte un aviron du *Pescadou.*

« Accrochez-vous à la barre. Tenez bon! »

Le Fada est sauvé. Serrant sa rame entre ses bras, il éternue, crache, renâcle pour rejeter l'eau saumâtre avalée à pleine gorge.

« Coquin de sort:!... Ah! si... si j'avais appris à nager! »

Et la barque?... où est la barque?... Par miracle, elle ne s'est pas retournée. Laissant le Fada cramponné à sa rame comme Guignol à son bâton, nous nageons vers le *Pescadou.* S'il n'a pas chaviré, par contre, il a embarqué

une grande quantité d'eau qui l'alourdit. Corget et le Tondu se hissent à bord, tandis qu'avec Kafi je retourne

chercher le Fada, qui se laisse remorquer et monter à bord, hoquetant, renâclant et éternuant à réveiller un banc de sardines.

« Povre » de moi, bredouille-t-il, sans ce brave «chieng » qui m'a tiré par la tignasse, ma dernière heure était arrivée. »

Mais, très vite, il reprend ses esprits, s'inquiète de toute cette eau au fond du *Pescadou.*

« L'escope !... Où est l'*escope ?... »*

Pataugeant jusqu'au mollet dans la barque, il cherche la pelle de bois qui sert à enlever l'eau, au fond des bateaux. Elle aussi a dû passer pardessus bord. Nous voyant fureter partout, Kafi comprend que nous avons perdu quelque chose. Sans hésiter, il se rejette à l'eau pour reparaître quelques instants plus tard avec le béret du Tondu qui n'avait pas encore coulé.

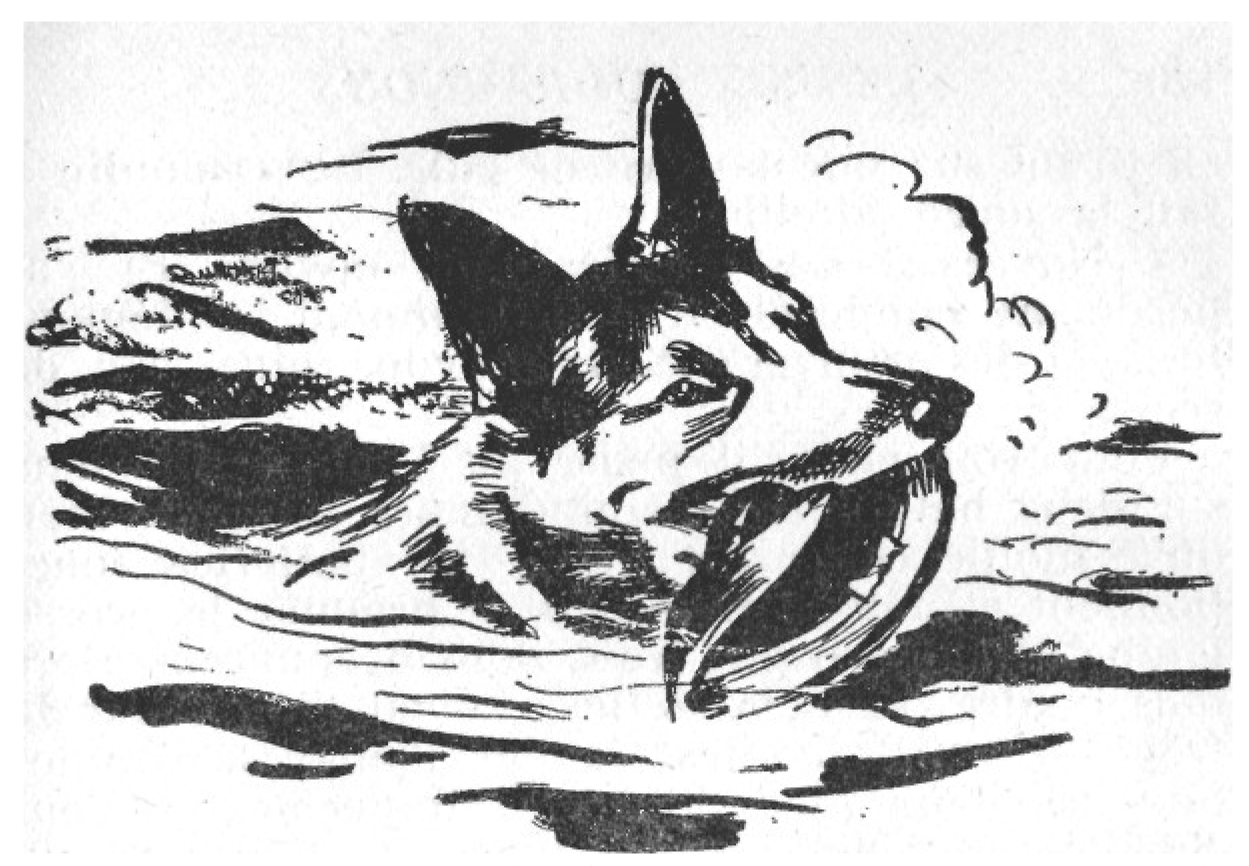
« Non, pas ça, Kafi... cherche encore... »

Infatigable, Kafi repart, disparaît à nos yeux, plus longtemps cette fois, mais revient avec l'énorme pelle de bois qu'il traîne par le manche.

« Vite! commande le Fada, le vent du sud prend de la force, tout à l'heure la mer deviendra « gonfle » ; nous risquerions de couler. »

Fébrilement, nous nous relayons pour rejeter l'eau par-dessus bord. Cependant, dans la barque, son niveau ne semble pas baisser, au contraire. Soudain le Fada pousse un cri :

« Malédiction!... là, sous mes pieds, je sens un



courant... Une voie d'eau!... Nous avons une voie d'eau!... »

A quatre pattes, il tâtonne au fond du *Pescadou,* découvre une brèche dans la coque.

« Passez-moi un vêtement, un tricot, n'importe

quoi!... »

Je lui tends mon imperméable qu'il bouchonne rageusement, enfonce de toutes ses forces dans le trou, pour le colmater.

« Mets les deux pieds dessus, me commande-t-il, et ne bouge pas. C'est le seul moyen d'empêcher la pression de faire sauter ce bouchon. S'il lâche, nous sommes fichus!... »

Puis, passant à l'arrière, il examine son moteur.

« Noyé! le « moulin » est noyé!... »

Par acquit de conscience, il essaie de l'élancer

en tirant sur une lanière de cuir. Le « moulin » fait la sourde oreille.

« Noyées!... Les bougies sont noyées. Et j'ai perdu ma lampe électrique. Comment les démonter... et les essuyer? Nous n'avons plus rien de sec. »

Pour voir clair, il pense au lamparo branché sur deux batteries d'accumulateurs. Miracle! bien qu'à moitié couvertes d'eau, les batteries fonctionnent et notre ami réussit à braquer la grosse lampe vers la barque. Nous nous découvrons alors tous quatre, ruisselants, les cheveux collés sur le front, les traits contractés par l'angoisse. Immobile, les deux pieds sur mon imperméable bouchonné, craignant à tout moment de sentir un traître courant passer entre mes jambes, je commence à grelotter. Le Tondu et Corget continuent d'écoper, sans grand résultat. L'eau doit s'infiltrer dans le *Pescadou* par une autre brèche. Pendant ce temps, le Fada a entrepris de démonter ses bougies. Faute de chiffon sec, il les frotte entre ses mains, contre ses cuisses. Puis les remet en place, relance le moteur, redémonte les bougies, les sèche encore de son mieux, les revisse. Le oœur serré, nous attendons. Nous sommes trop loin de Port-le-Roi pour espérer regagner la côte à la rame... et qui écoperait pendant ce temps? Quant à la voile de secours, elle aussi a été emportée.

« Essayons encore », grogne le Fada, en redémontant une nouvelle fois les perfides bougies

qu'il met à sécher dans la chaleur dégagée par le lamparo.

Enfin, sa patience est récompensée. Après deux ou trois ratés qui éclatent comme des bombes, le moteur laisse échapper ses tap-tap réguliers et rassurants.

« Sauvés! hurle le Fada, sauvés mes pitchounets! »

Dans son plongeon, il a perdu sa précieuse boussole, mais il sait que le vent souffle du sud. A la forme et au mouvement des vagues, il retrouve son sens de l'orientation.

« En avant, toute!... »

Oui, nous sommes sauvés... A moins d'une aggravation de la déchirure dans la coque du *Pescadou,* dans deux ou trois heures, nous toucherons la côte. Alors, délivrés de l'angoisse qui étreignait nos poitrines, nous cherchons à comprendre ce qui s'est passé, au moment où le « rocher noir » se dirigeait vers nous en s'amenuisant.

Bien entendu, personne à bord n'a cru à un rocher. Si, parfois, les rochers semblent se déplacer, c'est que soi-même on se trouve à bord d'un bateau qui bouge. Or le *Pescadou* était immobile. Ce n'était pas non plus une barque. Il n'en avait pas la forme... et pourquoi cette barque aurait-elle disparu dans la mer comme si elle coulait?

Aussi effarant que cela puisse paraître, ce rocher noir ne pouvait être que le dos d'un sous-marin, d'un petit sous-marin de poche qui, au

moment de la plongée, a soulevé la quille du *Pescadou.*

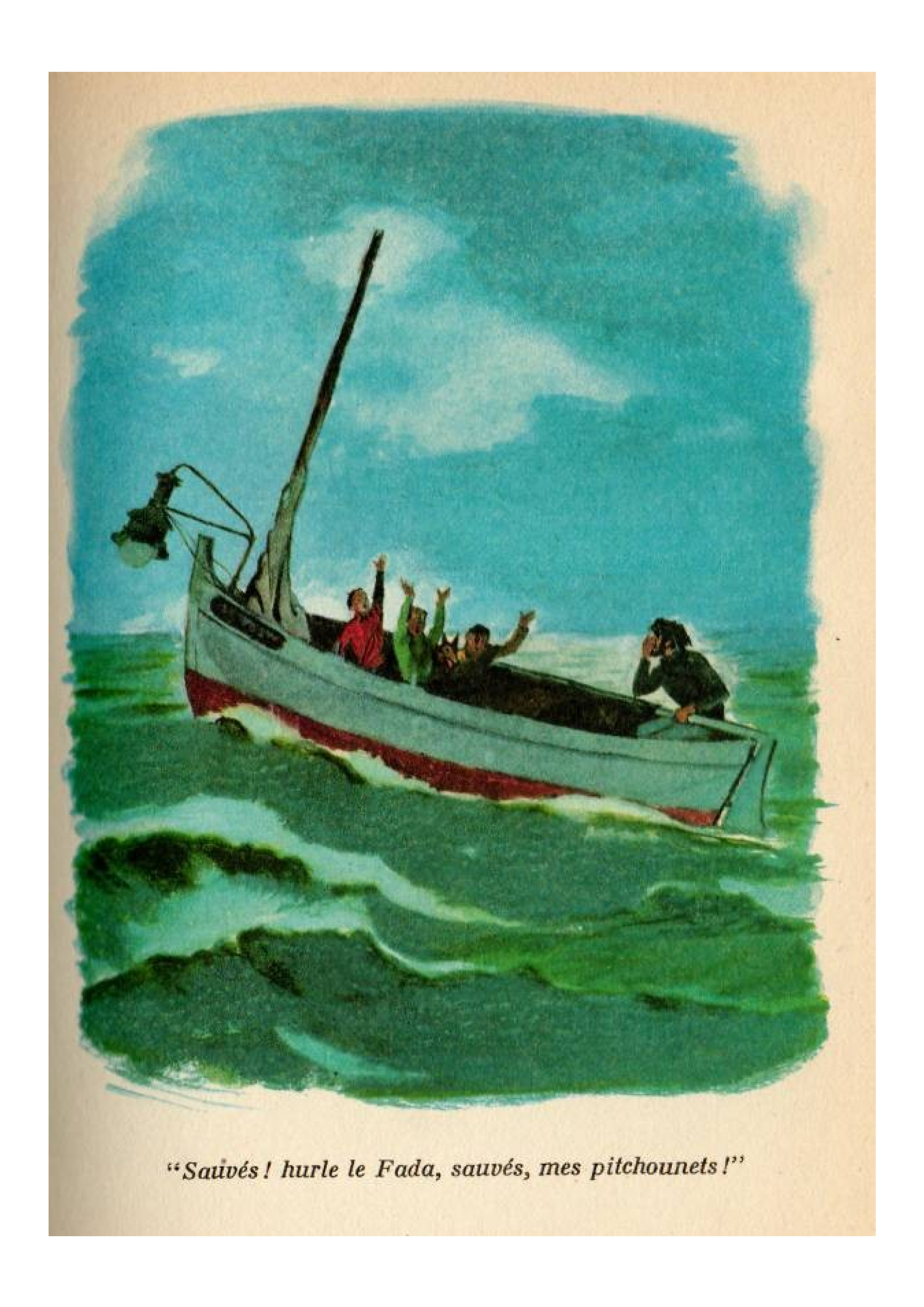
« Un sous-marin, oui, approuve le Fada. A présent, je revois parfaitement la forme du rocher noir. Coquin de sort ! Un sous-marin ! Quelle affaire!... »

Ce sous-marin nous avait-il vus? Avait-il volontairement foncé droit sur nous pour faire chavirer le *Pescadou?*

« Sûrement pas, dit le Fada, l'accident est arrivé par hasard, parce que nous nous trouvions sur son chemin. Ce petit jeu était trop dangereux pour lui, encore plus que pour nous. A l'intérieur, les occupants ont dû ressentir un choc; ils ont sans doute pensé à une épave. Ah! mes pitchou-nets! quelle aventure! mais ce n'est pas terminé, croyez-moi... La robe de Germaine n'a pas fini de faire parler d'elle. »

Et tendant soudain le doigt en avant :

« Le phare de Port-le-Roi !. Attention, en arrivant là-bas, tout à l'heure, pas un mot sur le quai ! Nous avons simplement eu une voie d'eau. Le *Pescadou* est vieux, ça n'étonnera personne... Compris, pitchounets? »



"Sauvés! hurle le Fada, sauvés, mes pitchounets!"



CHAPITRE XII

« A LA MARÉE FRAICHE

«UN SOUS-MARIN! répétait pour la dixième fois *-' le père de Mady, suffoqué, un sous-marin!... Vous êtes sûr?

— Sûr comme je m'appelle le Fada. Si je m'étais trouvé seul, sur le *Pescadou,* vous pourriez penser que j'ai eu des visions, mais les trois pitchounets l'ont vu, tout comme moi... Et qu'est-ce qui aurait fait chavirer ma barque de cette façon? Je vous le demande... Oui, un sous-marin, ou un engin qui navigue sous l'eau. Et c'est

avec lui que *L'Oursin Blanc* avait rendez-vous. Ah! si nous avions pu l'approcher!

- Un sous-marin, répéta une fois de plus M. Charvet. C'est si invraisemblable!... »

Un lourd silence pesa sous le marabout où, deux heures après notre retour mouvementé, le Fada nous avait rejoints avec Mady et son père.

« Eu tout cas, dit le Tondu, les messages lancés par la caravane ne sont pas fantaisistes. Nous avons vu les feux mauves de *L'Oursin Blanc* pendant que Gnafron entendait les Parisiennes parler de Germaine, en promenade, avec une robe violette... Entre le mauve et le violet, la différence n'est pas grande.

- Evidemment, reconnut le père de Mady, tout semble vous donner raison. Hier, quand Mady m'a parlé, j'ai pris votre histoire à la légère, mais à présent...

Vous voyez, fit le Fada, nous sommes en plein mystère. »

Puis, se tournant vers Mady :

« Et toi, ma pitchounette, qu'as-tu remarqué, ce matin, sur le quai?

- *L'Oursin Blanc* est arrivé à six heures et demie; les Parisiennes se trouvaient encore là. Bartavel et le mousse ont débarqué six caisses.

- Six caisses?

- Nous les avons comptées, n'est-ce pas papa ? Elles ont été chargées dans une camionnette, avec d'autres, débarquées de la *Galéjade* et de la *Farigoule.*

— Six caisses? ce n'est pas possible. On ne prend pas tant de poisson en si peu de temps, même quand on tombe au milieu d'un banc... et les Parisiennes?

- Elles ont encore longuement choisi leur poisson, comme hier, en marchandant... mais papa est de mon avis, le marchandage avait l'air d'un prétexte. Elles discutaient probablement d'autre chose avec Bartavel.

- Et ce poisson, elles l'ont encore jeté ?

— Nous attendions votre retour et ne les avons pas suivies, mais, de loin, il m'a semblé les voir s'arrêter sur le petit pont et se pencher. »

Le Fada haussa les épaules et posa un index sur sa tempe, pour signifier qu'il n'était pas seul à nourrir parfois des idées saugrenues. Mais, au même moment, une explication me traversa l'esprit.

« Attendez! Je crois comprendre. Les Parisiennes ne se débarrassent peut-être pas de leur poisson parce qu'elles ne l'aiment pas... Elles le jettent parce qu'il n'est pas frais. »

La Guille ouvrit des yeux ronds, avec l'air de se demander, à son tour, si je ne perdais pas la tête.

« Pas frais?... Du poisson qui vient d'être péché?...

- Justement, pour moi, ce poisson n'a pas été pris dans la nuit. Les soirs de rendez-vous, Bartavel pêche trop peu de temps... peut-être, même, qu'il fait seulement semblant de pêcher. Pourtant, il donne l'impression, à tout le monde, de rapporter beaucoup de poisson. A mon avis, il conserve celui qu'il

prend, les nuits sans rendez-vous, et il l'étalé, en surface, sur les caisses, pour camoufler quelque chose d'autre, au fond.

- Tout juste! s'écria le Fada. Tidou, tu viens de faire une découverte sensationnelle. Les caisses sont truquées. »

Et, à Mady :

« Dans quelle camionnette ces caisses ont-elles été chargées?

- Comme hier, dans la voiture de Nîmes, à l'enseigne : *A la marée fraîche.* J'ai noté l'adresse : rue des Arcades.

- Rue des Arcades, répéta le Fada, connais pas. Moi, je vends tout bonnement ma pêche à la poissonnerie de Port-le-Roi. Il faut savoir ce que contiennent ces caisses. »

Et, au père de Mady :

« Qu'en pensez-vous, monsieur le Lyonnais? »

Embarrassé, M. Charvet réfléchit.

« L'affaire devient trop sérieuse. Il faut avertir la police. »

Ce mot « police » fit sursauter le pêcheur.

« Pas encore, pas avant d'avoir des preuves! Je connais trop les gendarmes de Port-le-Roi, de braves pères de famille sans malice qui riront à s'en faire éclater le baudrier si je vais leur raconter que, cette nuit, le *Pescadou* a été éperonné par un sous-marin. Un sous-marin! Vous vous rendez compte? Personne n'en a jamais vu à Port-le-Roi.



Une demi-heure plus tard, le village criera sur les toits que le Fada a des visions... mais Bartavel, lui, aura tout de suite la puce à l'oreille.

- Pourtant, le sous-marin a heurté votre barque. Il a peut-être subi une avarie... De toute façon, il a ressenti un choc. Ses occupants peuvent supposer que *L'Oursin Blanc* ou lui-même étaient surveillés. »

Le Fada réfléchit.

« Oui, le sous-marin peut avoir eu une avarie. Nous le saurons la nuit prochaine... Quant à se croire espionné, je ne pense pas. »

Et, de nouveau à Mady :

« Comment est le chauffeur de la camionnette?

- Petit, pas très bronzé pour quelqu'un du

Midi, avec une drôle de casquette à carreaux sur la tête.

- L'as-tu vu parler à Bartavel?

- Ils ont l'air de bien se connaître. Pendant qu'ils discutaient, le mousse était à l'écart.

- Si on essayait de questionner ce mousse? dit M. Charvet; en s'y prenant habilement, bien sûr.

- Inutile, trancha le Fada. Ciboullet est ce qu'on appelle ici un « innocent ». J'imagine que Bartavel le terrorise, l'enferme dans le cagibi de *L'Oursin Blanc,* au moment des rendez-vous... et même s'il savait quelque chose, il ne dirait rien. A mon « aviss », il faudrait aller à Nîmes, jeter un coup d'œil sur cette poissonnerie. Malheureusement, moi, je n'ai pas d'auto... et pour faire le trajet à vélo, par cette chaleur!... d'autant plus que j'ai ma barque à réparer. »

En disant cela, il regardait avec insistance le père de Mady qui, bien sûr, comprit la demande muette du pêcheur.

« Oh! oui, papa, fit Mady, allons à Nîmes, ça n'engage en rien. »

M. Charvet hocha la tête. Il aurait préféré alerter tout de suite la police, mais, comme l'avait fait remarquer le Fada, après l'histoire du bijou, c'était délicat et, en fait, on ne possédait aucune preuve, simplement une accumulation de soupçons.

« C'est bien, fit-il, allons à Nîmes cet après-midi.

- Tu es chic! papa, s'écria Mady. Nous

emmènerons maman, sans lui dire ce que nous voulons voir. Elle se ferait du mauvais sang pour rien. A Nîmes, tu te promèneras avec elle... pendant ce temps-là, nous chercherons la rue des Arcades. Que risquons-nous?

- Peu de chose, en effet, mais ma voiture n'est pas un autobus; je ne peux pas prendre tout le monde.

Moi, je me propose de garder le marabout, dit la Guille.

* Et nous, ajoutèrent Corget et Bistèque, nous aiderons le Fada à réparer le *Pescadou.* »

Deux heufes plus tard, remis de nos émotions, nous sommes prêts... la voiture aussi. Le vent du midi qui s'est levé la nuit dernière continue de souffler, charriant de lourds nuages dans le ciel. La plage ne doit pas être très agréable. La mère de Mady ne s'étonne donc pas de cette promenade imprévue. Elle se montre ravie de visiter l'antique ville romaine.

Faute de place dans la voiture, je n'emmène pas mon brave Kafi qui a pourtant sauvé la vie au Fada, cette nuit, et la nôtre, en retrouvant l'écope partie à la dérive. Une heure plus tard, à peine, nous arrivons au chef-lieu du Gard, accablé de chaleur, bercé par le chant des cigales dans les micocouliers. Tandis que M. Charvet, devenu notre complice, malgré lui, emmène sa femme sous les ombrages des fameux jardins de la Fontaine, nous filons vers la vieille ville.

La rue des Arcades (qui n'a pas d'arcades) se

trouve près des halles. La poissonnerie : *A la marée fraîche* est une petite boutique tout en profondeur. Pas la moindre sardine ou langoustine en devanture mais, accrochée à la porte, une pancarte indique : *A cause de la chaleur, le poisson est au frais.* Personne non plus dans le magasin.

« Bien sûr, fait Mady, à trois heures de l'après-midi, au mois d'août, les gens font la sieste... le poissonnier aussi. »

Nous hésitons. Le petit Gnafron décide d'entrer quand même.

« Que vas-tu demander? s'inquiète le Tondu.

- Que veux-tu qu'on fasse dans une poissonnerie?... Achetons du poisson... quitte à le jeter dans un égout, comme les Parisiennes. Avec cette chaleur, il serait dans un bel état en arrivant à Port-le-Roi... et ta mère, Mady, trouverait bizarre de nous voir acheter notre friture à Nîmes. Alors, oui ou non, vous entrez?...

- Attends, dit Mady, il vaut mieux un autre prétexte. Tenez! Disons que nous sommes en vacances dans la région, que notre école nous a chargés d'une petite enquête sur le commerce de la ville. Avez-vous un carnet, un crayon?

- Crois-tu que ça prendra? Si le poissonnier est complice de Bartavel, il flairera le piège.

— Justement, nous verrons s'il a l'air méfiant.

- Formidable, ton idée, Mady! s'écrie le Tondu. Dire que nous avons failli passer des vacances sans toi... »

Carnet en main, Mady pousse la porte de la poissonnerie dont la sonnette d'entrée tinte longuement. Personne n'apparaît. Au bout de quelques minutes, j'ouvre de nouveau et referme la porte pour ébranler une seconde fois la sonnerie. Knfin, du fond du magasin, arrive, traînant ses savates, une femme de forte corpulence qui, visiblement, vient de s'éveiller. A coup sûr, dérangée pour rien, elle va nous mettre à la porte. Eh bien, îion. Elle se montre, au contraire, ravie d'être « interviouwée » et dit que son fils, en classe de cinquième au lycée de Nîmes, a fait une enquête •semblable sur les boulangers. Apprenant que nous sommes Lyonnais, elle éprouve le besoin de



raconter qu'elle a une sœur mariée, dans cette ville. Après la mort de son mari, elle a songé à s'installer là-bas, mais le climat brumeux de Lyon lui a fait peur. Enfin, complaisante, elle demande :

« Que voulez-vous savoir au juste? » Pris de court, nous n'avons rien préparé, mais la poissonnière ne demande qu'à parler; nous la laissons faire. Elle explique qu'elle tient son commerce depuis vingt ans et reçoit son poisson, en partie de Boulogne, en partie de Port-le-Roi.
« Comment arrive celui de Boulogne?

- Par le train, peuchère! comment voulez-vous qu'il vienne? pas à pied!

- Et celui de Port-le-Roi?

- Autrefois, mon « povre » mari conduisait la camionnette. A présent, j'ai un commis qui fait le voyage chaque matin, s'occupe des livraisons et me donne un coup de main le vendredi.

- A quelle heure le poisson arrive-t-il?

- Celui de Boulogne?

- Non, celui de Port-le-Roi.

- Pas très tôt. Vers huit heures et demie ou neuf heures. Les barques de Port-le-Roi ne rentrent guère avant sept heures et demie, en ce moment. C'est un peu tard. Heureusement, les Nî-moises ne sont jamais matinales pour leurs commissions.

- Et dans quoi vous apporte-t-on le poisson? Dans des caisses en bois... Vous voulez les
voir?... Venez dans l'arrière-boutique. »

Nous la suivons dans une remise, plus vaste que le magasin, qui ouvre sur une ruelle.

« Les voici, ces caisses, toutes de la même dimension. C'est plus pratique pour le chargement... et pas trop profondes, comme vous voyez, pour ne pas abîmer le poisson.

- Elles vous appartiennent?

- Non, aux pêcheurs. Regardez, elles ont toutes une marque. En partant, chaque matin, vers cinq heures, le commis les remporte à leurs propriétaires.

- A cinq heures! fait Mady, si tôt! »

La poissonnière pousse un soupir et ses yeux s'embuent de larmes.

« Ne m'en parlez pas. Depuis la mort de mon « povre » mari, j'ai bien des soucis. Pensez donc! Il y a sept ans que je suis seule et j'ai déjà changé huit fois de commis. Dieu merci! celui que j'emploie depuis deux mois travaille convenablement. Mais, est-ce que je le garderai longtemps?... Il n'est pas du pays. »

Puis, essuyant ses larmes et retrouvant son sourire aimable :

« Alors, mes enfants, c'est tout ce que vous voulez savoir? »

Nous posons encore quelques questions pour n'avoir pas l'air de ne nous intéresser qu'à son employé et elle nous reconduit jusqu'à la porte... en nous souhaitant une bonne note, à notre retour à Lyon, pour ce petit reportage.

Sitôt hors de la boutique, nous nous arrêtons à l'angle de la première rue.

« C'est vrai, Mady ton idée était formidable, répète le Tondu, je n'aurais jamais cru en apprendre autant... mais cette poissonnière est une trop brave femme. Elle n'est pour rien dans notre affaire.

- Non, pas elle, reprend le petit Gnafron, mais son commis?... Vous avez noté, il travaille chez elle depuis deux mois seulement... autrement dit, il fait la navette entre Nîmes et Port-le-Roi depuis que Bartavel a repris la pêche et que les Parisiennes campent à la Pinède... Une coïncidence de plus !

— Et il ment, précise Mady. Il dit à sa patronne que les barques de Port-le-Roi ne rentrent pas avant sept heures et demie, le matin. C'est faux. Elles sont toutes rentrées avant sept heures, et Bartavel n'est jamais le dernier. »

A quoi j'ajoute :

« J'ai regardé le temps que nous mettions, tout à l'heure, pour venir : cinquante minutes. Pourtant ton père ne roulait pas vite et nous nous sommes arrêtés sous les remparts d'Aiguës-Mortes. Le commis perd donc du temps en route... et il n'aurait pas besoin, non plus, de partir à cinq heures du matin. A l'aller comme au retour, il fait autre chose que de piloter sa voiture... ou il se détourne de son chemin pour aller ailleurs. Où?... »

La question reste en suspens.

« En tout cas, reprend Mady, j'ai encore observé autre chose dans l'arrière-boutique. Les caisses de

Bartavel n'y étaient pas. Je ne les ai pas reconnues. La poissonnière a affirmé que les caisses ont toutes les mêmes dimensions, ce n'est pas vrai. J'ai observé celles de Bartavel sur le quai, elles sont plus profondes... et plus neuves.

- Donc, conclut Gnafron, les caisses de Bartavel ne viennent pas jusqu'à Nîmes. Elles sont déchargées en route... et reprises chaque matin.

- Oui!... clame le Tondu en lançant son béret en l'air, nous tenons la piste, il n'y a plus qu'à suivre la camionnette. »

Et, ouvrant des yeux ronds, en regardant quelque chose que je sors de ma poche : « Qu'est-ce que c'est, Tidou? — La vieille casquette à carreaux du commis.

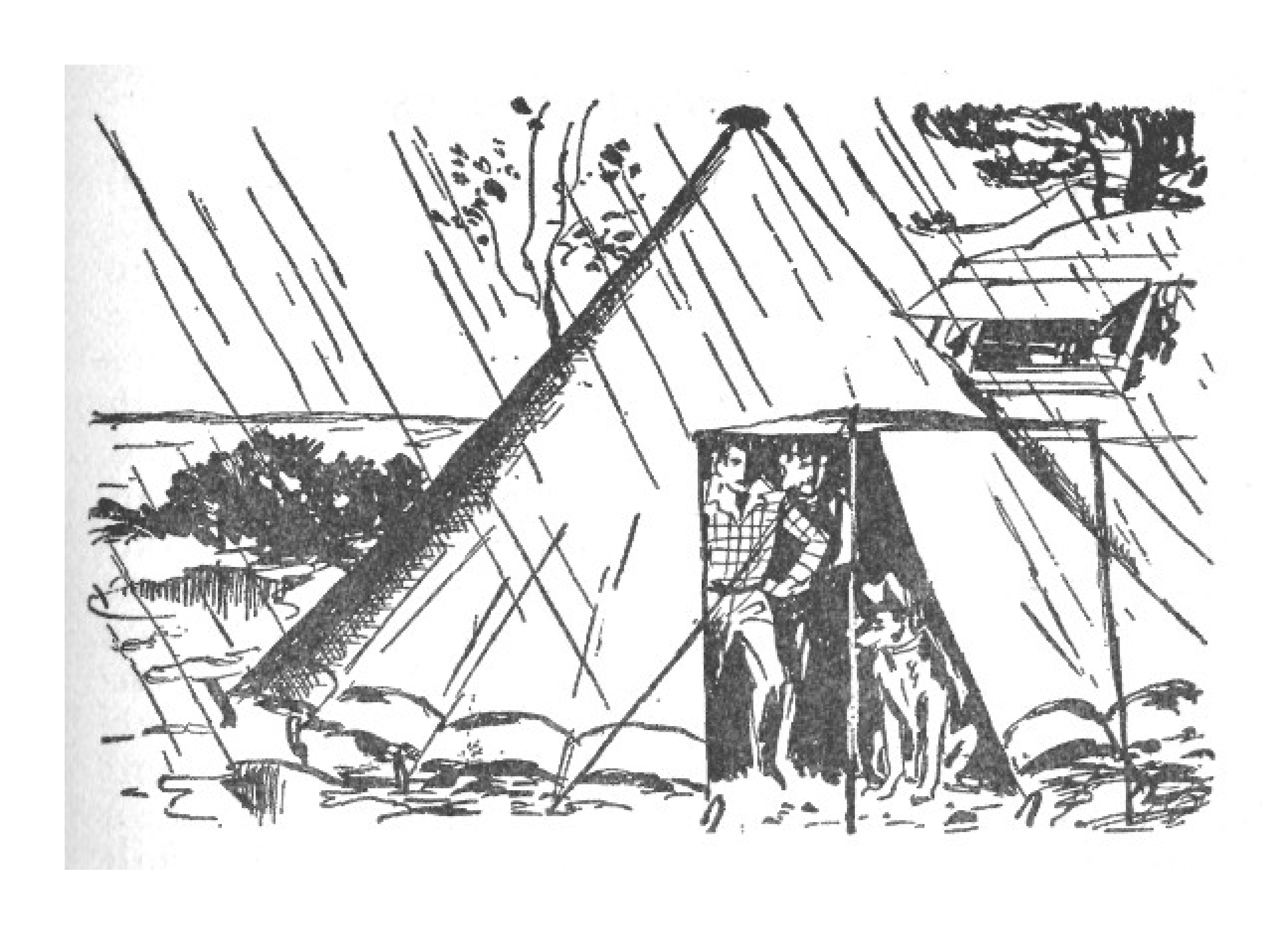
- Où l'as-tu trouvée?

- Tombée entre deux piles de caisses, dans l'arrière-boutique. Je l'ai tout de suite reconnue d'après ta description, Mady.

- Que veux-tu en faire?

- Moi, rien... mais KafiL. je suis sûr qu'elle lui servira.

- Formidable! s'écrie Mady, à son tour, mais dépêchons-nous. Maman doit s'impatienter. Papa a dit qu'ils nous attendraient au pied des arènes... s>



CHAPITRE XIII

GNAFRON JOUE LE GRAND JEU

CINQ heures du matin!... La pluie, qui n'a cessé de tomber une bonne partie de la nuit, vient de se calmer. Sous le marabout, nous attendons avec impatience le moment de courir sur le quai assister au retour de *L'Oursin Blanc* et de surveiller le chargement de la camionnette... que nous prendrons en chasse avec l'auto de M. Charvet.

Car le père de Mady est entré dans notre jeu.

La veille, en écoutant le compte rendu de la visite à la poissonnerie, il a tout de suite conclu, comme nous, que les caisses disparaissaient en cours de route.

« Oui, a-t-il dit, quand nous saurons à qui ces caisses sont remises, nous tiendrons tous les maillons de la chaîne et nous agirons en conséquence. Ecoutez bien le message de la nuit prochaine. Si, comme probable, il annonce un rendez-vous de Germaine, venez me prévenir, dès cinq heures et demie, en tapotant sur la tente. Ma femme ne s'inquiétera pas. Je l'aurai avertie de notre intention d'assister à l'arrivée des bateaux. »

Ainsi, déjà prêts, nous attendons le moment d'éveiller Mady et son père. Malheureusement, à deux heures du matin, la pluie qui tambourinait aussi fort que le premier soir, sur le toit de la caravane, a gêné l'écoute de Gnafron. Il n'a surpris que quelques bribes du message; cependant, à deux reprises, il a relevé le mot « danger »... ce qui explique peut-être pourquoi les Parisiennes sont sorties de leur voiture non seulement avant, mais après l'émission. Il s'en est même fallu d'un rien que Gnafron ne soit surpris au moment où il s'extirpait d'entre les roues de la caravane. Que signifie cette méfiance accrue? Pourtant, hier soir, vers dix heures et demie, *L'Oursin Blanc* a pris la mer, comme d'habitude.

Corget, la Guille et moi devons accompagner Mady et son père. A la rigueur en nous serrant, nous aurions pu prendre le petit Gnafron qui en

brûle d'envie, mais je tiens à emmener Kafi. Son flair peut nous être utile.

Cinq heures et demie! Nous nous glissons hors du marabout. Dehors, le jour se lève tout juste, à cause du ciel resté couvert. Sous nos pas, le terrain gorgé d'eau s'enfonce avec un drôle de bruit. Trois petits coups sur la toile de la tente bleue... trois petits coups qui nous répondent. Mady et son père apparaissent, déjà prêts.

« Alors? demande vivement M. Charvet, le message de cette nuit?

- Gnafron n'a presque rien compris, à cause de la pluie, mais *L'Oursin Blanc* a pris la mer, hier soir, sans doute pour le rendez-vous.

- Ne manquons pas son retour... Venez vite ! » Par précaution, pour ne pas réveiller sa femme,

M. Charvet, la veille au soir, a garé sa voiture plus loin, près de la clôture du camp. Inspiration catastrophique! Légèrement en contrebas, l'endroit s'est transformé en un véritable bourbier. Impossible de faire partir la voiture. Ses roues patinent, s'enlisent.

« Nous en viendrons à bout, assure M. Charvet. Placez-vous à l'arrière et soulevez l'auto, pendant' que je passe les vitesses. »

En effet, la voiture semble se dégager mais nous ne sommes pas assez forts. Elle retombe dans la boue où elle creuse plus profondément son ornière. M. Charvet consulte sa montre.

« Rien n'est perdu; il esl à peine six heures... Allez chercher vos camarades en renfort. Que

diable! nous arriverons bien à sortir de là. »

Agrippés tous les sept à l'arrière, nous parvenons en effet à soulever la voiture, niais voilà qu'à présent l'avant s'enlise lui aussi. Tous nos efforts se trouvent réduits à néant. C'est la catastrophe. Cette fois, le père de Mady s'énerve, s'impatiente. Seul le treuil d'une dépanneuse pourrait tirer la voiture du bourbier. Il y a bien deux garagistes, à Port-le-Roi, mais ont-ils l'outillage nécessaire?... et sont-ils levés?

« Manqué! notre coup est manqué, enrage M. Charvet. Il est trop tard, maintenant... Je vais tout de même au village... Pendant ce temps, vous autres, filez sur le quai voir si *L'Oursin Blanc* rapporte d'autres caisses... mais prenez vos imperméables, une nouvelle averse se prépare. »

Le temps de passer nos vêtements de pluie, et nous galopons vers le quai où nous accueille un véritable déluge. Pour tout refuge, rien d'autre que le treillis de « canisses » à claire-voie de la terrasse d'un café.

« Les Parisiennes ne sont pas là, remarque le petit Gnafron, c'est plutôt mauvais signe.

- Pas forcément, répond le Tondu, elles ont eu peur de la pluie... ou plutôt, elles ont eu peur de trop se faire remarquer, par un temps pareil. »

Pas d'autres curieux non plus. Quant aux bateaux, ils ne sont pas encore rentrés. Peu nombreux, d'ailleurs, sont ceux qui ont pris la mer puisque cinq ou six barques se balancent sur le canal, au bout de leurs amarres. Le Fada, lui non

plus, n'est pas parti. La mort dans l'âme, il a dû renoncer à suivre *L'Oursin Blanc,* n'ayant pas terminé la réparation de son *Pescadou.* Soudain, Mady me pousse du coude.

« La camionnette!... »

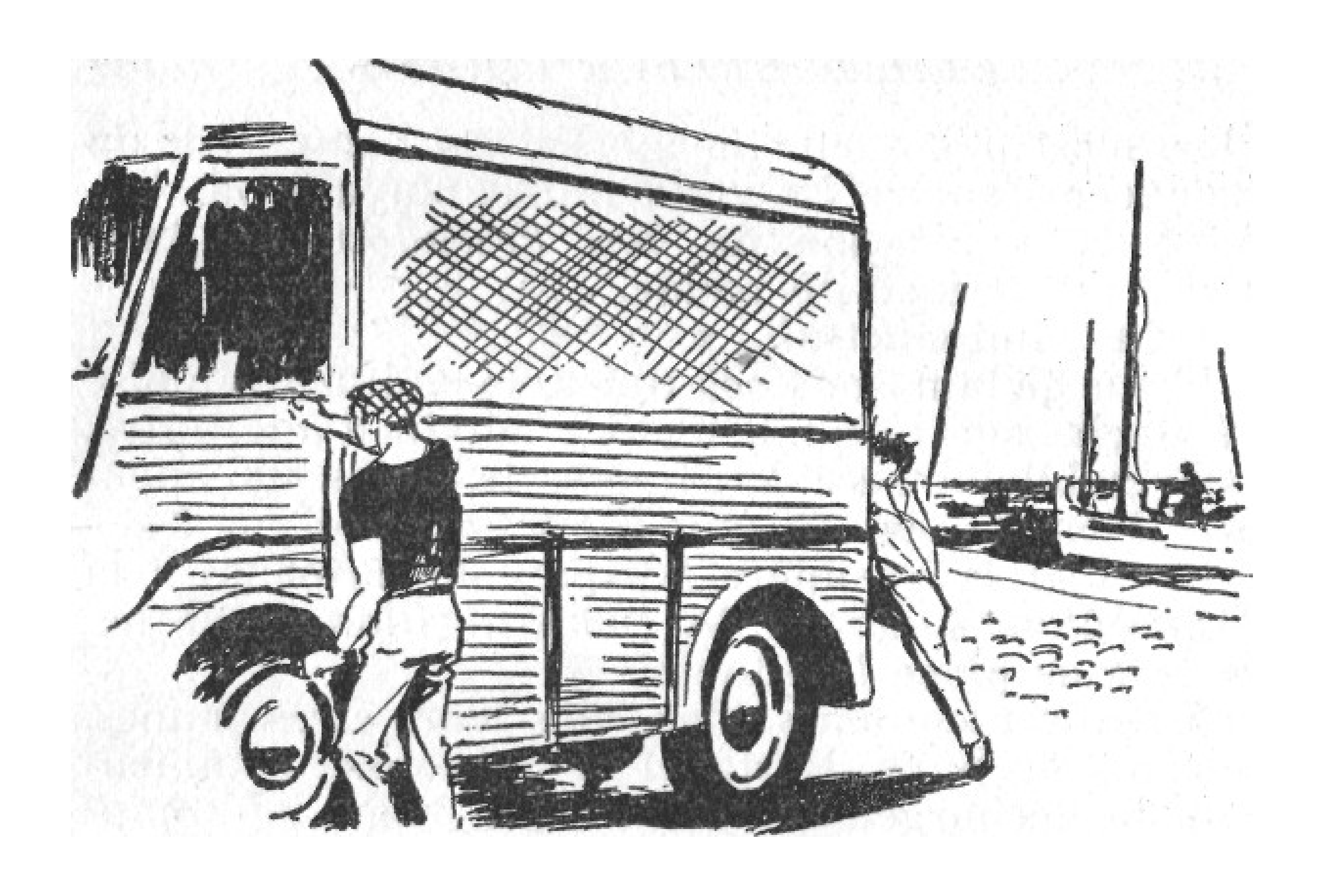
L'eau giclant sous ses roues, la voiture nîmoise débouche sur le quai, bientôt suivie d'une autre, sans publicité sur sa carrosserie, mais qui vient de l'Hérault, car son numéro se termine par 34.

Et voici la première barque, sur le canal : la *Tramontane...* suivie de *L'Oursin Blanc,* qui accoste à sa place habituelle.

A peine reconnaissables, sous leurs cirés jaunes, luisants de pluie, Bartavel et le mousse commencent le déchargement des caisses. Nous en comptons sept, toujours les mêmes caisses, profondes, presque neuves. Le commis poissonnier aide les deux marins à les empiler sur le quai avant de les charger dans la voiture.

« Remarquez, fait la Guille, que le commis n'a pas encore pris les autres, celles de la *Tramontane* pourtant arrivée avant *L'Oursin Blanc.* Il place les caisses de Bartavel au fond; il mettra les autres par-dessus... C'est plus sûr, au cas d'une vérification, en cours de route. »

Successivement, arrivent trois nouvelles barques et enfin une quatrième, la dernière. Les quelques petites caisses de poisson, débarquées de chacune d'elles, sont réparties dans les deux camionnettes. Près de moi, Gnafron trépigne de rage impuissante.



« Dire qu'à présent, nous devrons attendre jusqu'à demain!... Et si la nuit prochaine était la dernière pour les rendez-vous de Germaine?... »

Alors, tout à coup, un vent de folie souffle sous sa tignasse noire. Au moment où le commis de la poissonnerie nîmoise reprend place à son volant, il jette un furtif coup d'œil autour de lui et, assuré que ni Bartavel ni le mousse ne peuvent le voir, traverse le quai en courant, grimpe par l'arrière dans la camionnette, et se laisse glisser entre deux piles de caisses.

Sa décision a été si rapide, si inattendue, que personne n'a réagi. Seule, Mady laisse échapper un petit « oh! » de stupeur... Et la camionnette démarre, en trombe, nous donnant seulement le

temps de voir Gnafron tirer vivement quelque chose de sa poche, pour le brandir dans notre direction, tandis

que, de l'autre main, il désigne les pavés du quai. Nous nous regardons, abasourdis. « II montrait la chaussée, comme s'il voulait sauter, fait le Tondu. Il regrette de s'être laissé emporter.

- Sûrement pas, reprend Corget. Qu'a-t-i] sorti de sa poche, pour nous le montrer?

- Un carnet, assure la Guille, le petit carnet vert qu'il a souvent sur lui.

- Un carnet? » s'étonne Mady. Elle réfléchit et, brusquement :

« Ça y est! je comprends! il voulait dire qu'il jetterait des bouts de papier, sur la route, pour que nous retrouvions la trace de la voiture...

- Formidable! s'écrie le Tondu... Il nous demande de le suivre. Vite, nos vélos ! »

Sous la pluie, moins drue à présent, nous courons comme des fous vers la Pinède. M. Charvet n'est pas encore rentré de chez le garagiste.

« Tant pis, fait Mady, inquiète sur le sort de Gnafron, ne l'attendons pas. Je vous suis.

- Comment? s'étonne le Tondu; tu n'as pas de vélo!

- Celui de Gnafron. Il est juste à ma taille.

- En passant, arrêtons-nous à *l'Eldorado,* dit la Guille. Le Fada nous accompagnera. Il connaît le pays mieux que nous. »

Mais le Fada n'est pas chez lui... et nous ne l'apercevons pas, sur la berge du canal, en train

de réparer sa barque échouée. Pédalant comme des forcenés, nous nous engageons sur la route d'Aigues-

Mortes, par où la camionnette a disparu, il y a déjà une demi-heure. Jusqu'à la vieille ville fortifiée, impossible de se tromper; il n'existe qu'une seule route, celle qui longe le « Grau », c'est-à-dire le canal. Au pied des remparts, je m'arrête pour consulter la carte fourrée dans ma poche en même temps que la casquette à carreaux.

« Regardez! trois kilomètres après Aigues-Mortes, se détache une autre voie, moins importante, qui file vers l'est. »

En quelques bons coups de pédale, nous atteignons le carrefour. Tout le monde met pied à terre pour examiner la chaussée.

« Oui ! s'écrie aussitôt le Tondu, tu as raison, Mady. Regarde ces bouts de papier. La camionnette a bifurqué là. Une chance! si le mistral avait soufflé aujourd'hui, il aurait déjà tout balayé. »

Et nous repartons sur cette voie secondaire, à travers un paysage de plus en plus sauvage. Des étangs, certains immenses comme des lacs, viennent lécher, de leurs vaguelettes, le bord de la chaussée. De grands oiseaux aux ailes frangées de rosé, effrayés par notre passage, s'envolent lourdement. Mon pauvre Kafi, trempé jusqu'à la racine des poils, haletant, n'y prête même pas attention. Cependant, il ne pleut plus. Déjà, des lambeaux de ciel bleu apparaissent entre les nuages.

« Jusqu'où faudra-t-il aller? » s'inquiète Mady en pensant à son père.

Depuis Aigues-Mortes, nous avons bien fait dix kilomètres, nous arrêtant à l'embranchement de tous les chemins de terre qui conduisent à des « mas » cachés dans le lointain, derrière des rideaux de tamaris. Pas le moindre petit bout de papier. La camionnette est donc allée encore plus loin. Bientôt, une rivière, enjambée par un pont assez étroit, barre le paysage : un bras du Rhône. La carte nous apprend que, de l'autre côté, commence la Camargue, le domaine des taureaux et des chevaux sauvages.

Remontant une fois de plus sur nos vélos, nous traversons le fleuve. Déjà dix heures! Que de temps perdu à cause de ces arrêts! Mady se montre de plus en plus inquiète, à la fois pour ses parents et pour Gnafron.

Mais, tout à coup, une silhouette apparaît au bord de la route. Gnafron! c'est Gnafron! Assis dans l'herbe, il nous attend. Encore quelques coups de pédale et nous le rejoignons.

« Mon Dieu! s'écrie Mady, en voyant son visage balafré d'une longue écorchure et son menton ensanglanté.

— Ce n'est rien, explique Gnafron. Je me suis fait ça en sautant de la camionnette, au moment où elle s'engageait sur un petit chemin qui conduit à la grande ferme que vous voyez là-bas. Il y a plus de deux heures que je suis là. Je commençais à me demander si vous aviez compris

ce que j'ai essayé de vous dire en quittant Port-le-Roi. »

Et, pointant le doigt vers les longs bâtiments bas, couverts de tuiles rosés :

, « Quand j'ai sauté sur la route, à cent mètres de la ferme, je n'ai pensé qu'à me sauver pour me cacher. Mais ensuite; d'ici, j'ai ouvert l'œil. La camionnette s'est arrêtée un quart d'heure, le temps, sans doute, de décharger ses caisses, puis elle est repartie par cette autre petite route, là-bas, qui doit remonter vers Nîmes.

— C'est tout ce que tu as vu! fait Corget, tandis que Mady, avec son mouchoir, essuie les traces de sang sur le visage de notre intrépide camarade.

— Non, pas tout. Regardez ces autos. Elles sont arrivées depuis peu de temps. Je me demande ce qu'elles font là. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup de monde dans cette ferme... et aussi des chevaux. Après l'arrivée des autos, six cavaliers sont partis en file indienne... Il y avait même une femme.

— Curieux, en effet, dit Mady, Ce mas paraît important. Il est peut-être indiqué sur ta carte, Tidpu. »

Ensemble, nous essayons de le repérer.

« Oui, s'écrie Bistèque, le voici. Il s'appelle le mas de Sigoulet. »

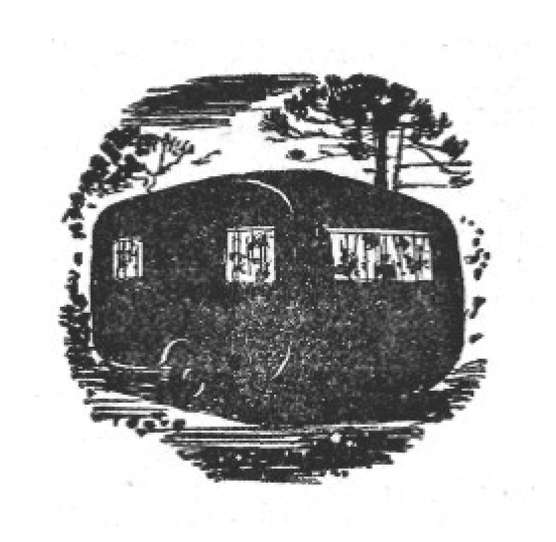
Sigoulet ! Ce nom me dit quelque chose. C'est cela, j'en ai entendu parler, un jour, sur la plage. Il s'agit d'une sorte d'auberge aménagée dans un

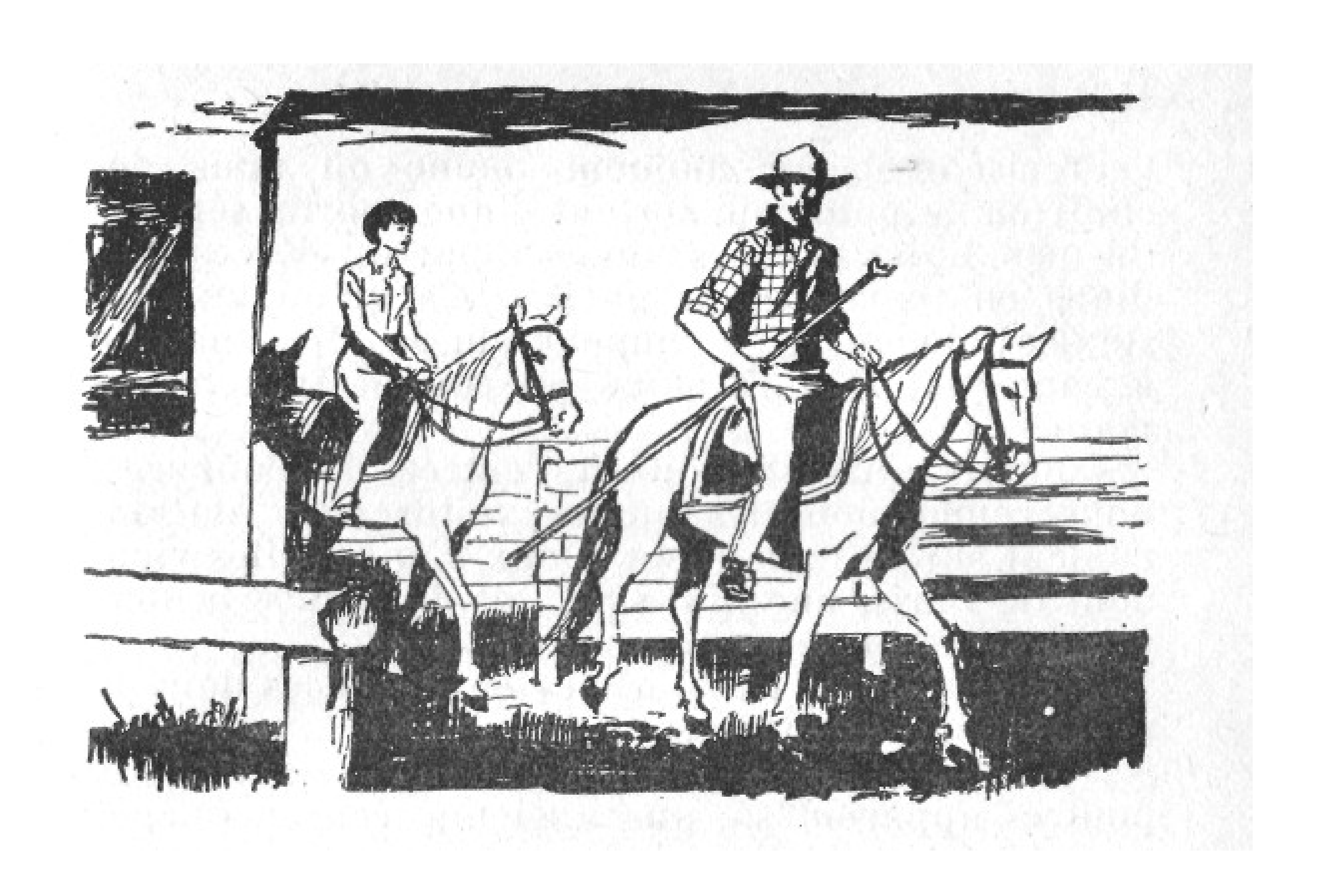
ancien mas de gardians, les fameux gardians de Camargue. Les baigneurs de Port-le-Roi racontaient une promenade à cheval qu'ils y avaient faite.

Cette découverte nous laisse perplexes. La ferme serait-elle en réalité un nid d'espions? La camionnette est peut-être simplement venue livrer du poisson destiné aux clients de l'auberge. *Ce* n'est pas l'avis du petit Gnafron qui s'indigne.

« Quoi?... Vous doutez encore, après tout ce que nous avons appris? Croyez-moi, ce mas est le repaire de la bande... Nous avons même de la chance. Nous pouvons nous en approcher, entrer.

— Oui, approuve Corget, allons voir de près... sauf toi, Mady. On ne sait pas ce qui peut arriver. Il faut que ton père sache où nous sommes. Rentre le plus vite" possible à Port-le-Roi. »





CHAPITRE XIV

LE SECRET DU MAS DE SIGOULET

MADY partie, les vélos déposés en bordure du chemin, nous nous approchons. A une centaine de mètres de la ferme, un voyant panneau publicitaire, qui détonne dans ce paysage sauvage, propose aux touristes :

LE MAS DE SIGOULET
SES GARDIANS — SES SPECIALITES
CAMARGUAISES
PROMENADES A CHEVAL

Précisément, au moment même où nous déchiffrons le panneau, sortent d'une écurie, séparée du mas, huit cavaliers conduits par un de ces gardians en tenue traditionnelle, tels qu'on les voit sur les images, large chapeau sur la tête, chemise à carreaux, foulard noué au cou et fourche en main.

Comme nous arrivons à l'entrée de l'auberge, nous remarquons les quatre voitures en stationnement sur le terre-plein. Deux d'entre elles viennent de Paris, une autre du Pas-de-Calais, la dernière du Rhône, comme nous.

« Des voitures de touristes en vacances dans la région, dit la Quille, entrons. »

Nous pénétrons dans une longue pièce aux poutres apparentes : une ancienne écurie aménagée, dont les râteliers à fourrage servent de support à des pots de fleurs. Les murs, de pierre brute, sont simplement passés à la chaux. De part et d'autre de la salle, une dizaine de tables aux pieds grossièrement taillés. Installés à l'une d'elles, quatre touristes dégustent du saucisson du pays et des olives noires. A en juger par le nombre de tables, les clients doivent habituellement être plus nombreux, mais il a plu cette nuit et ce matin.

« Asseyons-nous près de la porte, dit Corget, nous serons bien placés pour voir ce qui se passe dehors et, en même temps, au comptoir. »

Derrière ce comptoir, fait de planches sommairement dégrossies, trône une femme costumée en

Artésienne, petit bonnet de velours noir sur la tète, large châle brodé sur les épaules. Elle a tout de suite

compris que ces six garçons débraillés et en nage ne sont pas de bons clients. Elle s'approche, l'air maussade, et demande d'une voix sèche ce que nous désirons.

« Nous avons soif, explique la Guille, nous venons de faire une longue promenade à vélo. Nous voudrions de la limonade.

- Pas de limonade!... des jus de fruits.

- Alors, des jus de fruits. »

Elle apporte six jus d'orange dans de petites boîtes métalliques mais, avant de les ouvrir, de crainte de n'être pas payée, elle indique le prix.

« Six fois trois : dix-huit francs! »

Dix-huit francs! Deux fois plus cher que n'importe où ailleurs. Chacun fouille ses poches. Enfin, nous parvenons à réunir la somme.

Tandis que la serveuse retourne à son comptoir, je me penche vers mes camarades.

« Ce n'est pas une vraie Arlésienne, elle imite l'accent du pays; je m'y connais.

- Et elle n'est pas très brune, pour quelqu'un du Midi, ajoute le Tondu.

- Même si vous avez soif, ne vous pressez pas de boire, fait le petit Gnafron. Sitôt nos verres vides, elle serait capable de nous mettre à la porte. »

Cette fausse Arlésienne n'est d'ailleurs pas seule à circuler dans l'auberge. De temps à autre apparaissent deux hommes en tenue de gardian,



comme celui qui est sorti avec les cavaliers. L'un, petit, trapu, brun de peau. L'autre plus grand, dont le regard aigu fait le tour de la salle.

Profitant de ce que tous deux ont disparu dans une pièce qui doit être la cuisine, et que l'Arlésienne s'occupe de trois nouveaux clients, je sors discrètement de ma poche la casquette à carreaux pour la faire sentir à Kafi, couché à mes pieds, sous la table. Mon chien a tout de suite compris, il renifle avec application le couvre-chef crasseux et, après une hésitation, va rôder au pied du comptoir.

« Le commis poissonnier est sans doute venu boire un verre ici », me glisse Bistèque.

Puis, mon chien, la truffe au ras du sol, se

dirige vers la porte. Alors, vidant les dernières gouttes de jus d'orange, au fond de nos verres, nous nous levons. Kafi a trouvé une piste. Il nous conduit de l'autre côté de l'auberge, vers les écuries d'où les chevaux sont sortis, tout à l'heure.

« Attention, fait Corget, l'écurie est sans doute vide, mais on peut nous voir, de l'auberge, par cette petite fenêtre sans rideaux. »

Heureusement, au moment où nous traversons, à découvert, l'espace dangereux entre les deux bâtiments, trois autos arrivent au mas. Une bande de jeunes gens, garçons et filles, pénètrent dans l'auberge. Occupés à les recevoir, Arlésienne et gardians ne nous ont pas vus entrer dans l'écurie.

Une quinzaine de stalles, toutes semblables, se succèdent d'un bout à l'autre du bâtiment. Trois seulement sont occupées par de petits chevaux blancs à longue queue qui regardent Kafi d'un œil méfiant en frémissant des naseaux. Mais Kafi, lui, s'intéresse à autre chose. Tout d'abord, trompé par une lourde odeur de crottin et de sueur, il perd le fil de la piste et me redemande à flairer la casquette. Deux ou trois fois, il va et vient devant les stalles, puis s'arrête devant l'une d'elles, la cinquième en partant de la droite, garnie de litière comme les autres. Alors, avec ses pattes de devant, il se met à gratter la paille.

« Place-toi près de la porte, et fais le guet », commande Corget à la Guille.

Sans crainte de nous salir les mains, nous fouillons la litière.

Mes doigts effleurent quelque chose de métallique.

« Un anneau! »

Cet anneau est fixé sur une trappe que nous soulevons sans peine. Un trou sombre se découpe, dans lequel s'enfonce une échelle de bois. Le Tondu sort sa lampe de poche. Le trou n'a pas plus de deux mètres de profondeur mais il se prolonge, sous l'écurie, par une galerie. Un instant, nous hésitons.

« Faisons vite, dit Corget. Dès que nous serons en bas, toi, la Quille, tu refermeras la trappe et tu étales la litière dessus. Personne ne soupçonnera que nous sommes descendus... Ensuite, tu cours reprendre ton vélo et tu files au-devant de Mady et de son père leur dire où nous sommes. »

La trappe retombée, nous avançons prudemment dans la galerie. Cinq mètres plus loin, une lourde porte de fer barre le passage.

« C'était à prévoir, murmure Gnafron, la bande a pris ses précautions. »

Cependant, contre toute attente, cette porte n'est pas fermée à clef bien que munie d'une serrure. Est-ce un oubli?... Parfaitement huilée, elle tourne aisément sur ses gonds. Alors, une vaste salle s'ouvre devant nous, pleine de caisses, de coffres. Mais à peine sommes-nous tous entrés qu'un petit déclic, derrière nous, nous fait sursauter. Poussée par un ressort, la porte de fer vient de se refermer toute seule. Impossible de la rouvrir.

« Je comprends, fait Gnafron avec effroi, c'était



"Le Fada!"

un piège. Nous sommes prisonniers... Mais M. Charvet ne tardera pas à arriver, avec la Guille. Pourvu qu'il puisse nous délivrer sans être vu ! »

A demi rassurés, nous progressons dans le repaire, dont les murs parfaitement cimentés empêchent toute infiltration d'eau.

« Essayons de voir ce que contiennent ces caisses », dit Bistèque.

Mais au même moment, Kafi dresse ses oreilles pointues, le regard en avant. La respiration suspendue, nous écoutons.

« Des râles étouffés! » murmure le Tondu.

Protégé par Kafi, je m'avance prudemment... et lâche un cri :

« Le Fada! »

Adossé à un mur, entre deux piles de caisses, bâillonné, bras et jambes solidement liés, ébloui par la clarté de la lampe, le pêcheur nous reconnaît à peine. Je lui arrache son bâillon, tandis que Bistèque et Corget le débarrassent de ses attaches. Le malheureux pousse un soupir et passe la main sur son front, comme au sortir d'un rêve.

« Vous?... Vous?... mes pitchounets! »

Depuis quand est-il enfermé dans ce souterrain?... Qui l'y a amené?

« Où sommes-nous? demande le pêcheur, le regard plein d'effroi.

- En Camargue, au mas de Sigoulet.

- C'est à cause... à cause du sous-marin. — Du sous-marin?

— L'autre nuit, j'ai cru que Bartavel ne nous avait pas aperçus, au moment du rendez-vous. Il a dû reconnaître le *Pescadou...* et ce n'est pas par hasard, mais pour nous faire chavirer que le sous-marin a soulevé ma barque, en se glissant dessous. »

Il s'arrête un instant et poursuit :

« Quand Bartavel a su que le *Pescadou* était tout de même arrivé au port, dans la matinée, il a prévenu ses complices... Heureusement, il m'a cru seul à bord puisque, vous souvenez-vous, pour alléger la barque, je vous ai débarqués au bout de la digue. S'il vous avait vus, votre compte était bon, à vous aussi.

- Quand vous ont-ils pris?

— Hier soir, chez moi, à la tombée de la nuit. Deux hommes ont frappé à *l'Eldorado.* Ils étaient masqués; j'ai tout de même vu que l'un était petit, assez gros, l'autre plutôt grand. Ils se sont aussitôt jetés sur moi et m'ont fait respirer je ne sais quoi, pour m'endormir. Quand je me suis réveillé, je me trouvais dans une auto, les yeux bandés... mais j'ai fait semblant, en ronflant très fort, de continuer de dormir. J'ai entendu ce que disaient les deux hommes à voix basse. J'ai compris que les transbordements de matériel, du sous-marin à *L'Oursin Blanc,* sont sur le point de se terminer. Si je ne me trompe, le dernier rendez-vous de Germaine aurait lieu la nuit prochaine... Après cela, pfuitt!... Nos oiseaux pourraient bien s'envoler.

- Les deux hommes sont-ils revenus dans ce souterrain?

— Cette nuit, une femme, le visage caché par une cagoule, m'a apporté un reste de soupe de poisson... et ce matin j'ai reconnu la voix du commis poissonnier qui descendait des caisses, avec deux ou trois individus. »

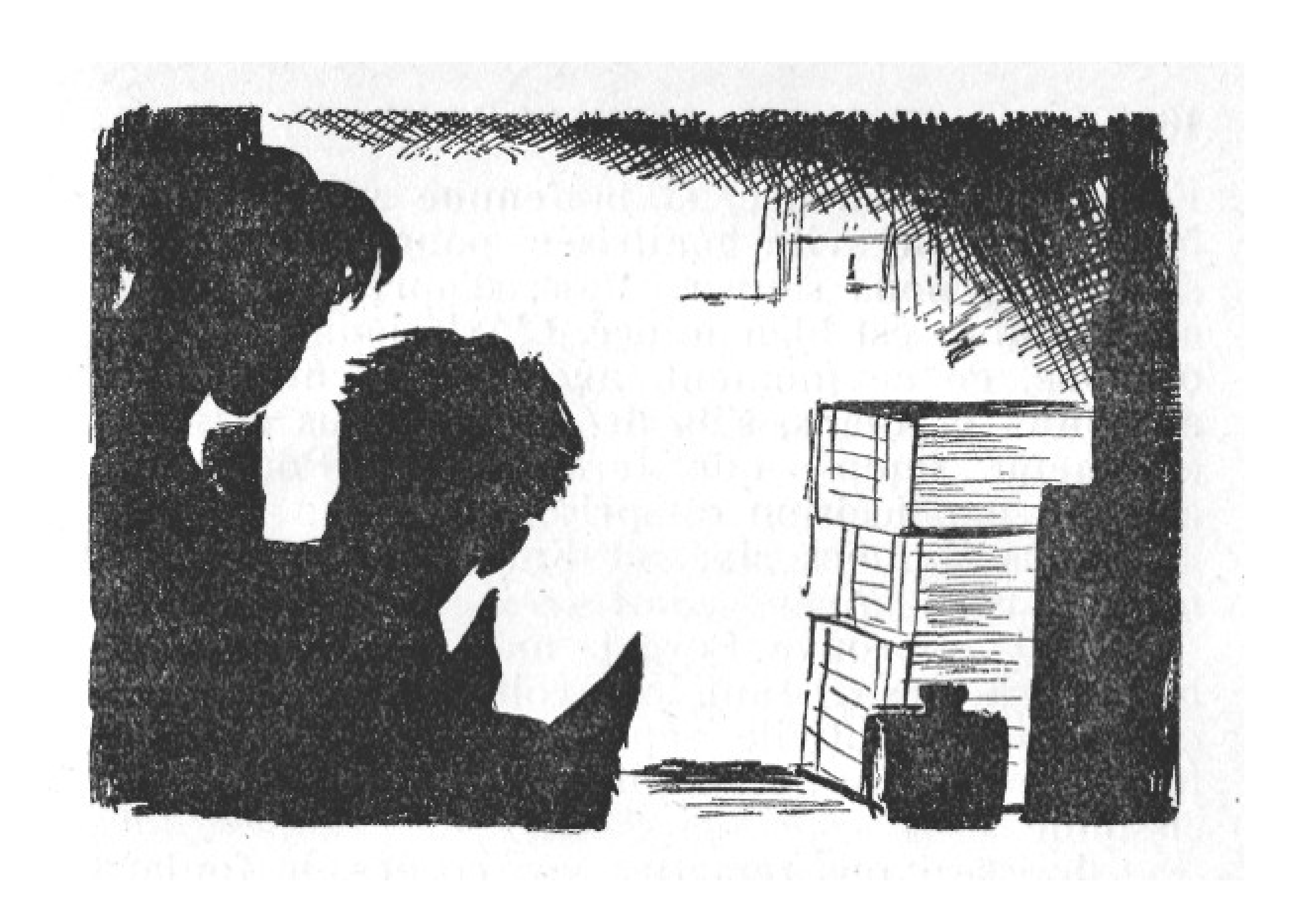
Et il ajoute vivement :

« Ne restons pas là plus longtemps. Filons prévenir la police. Vous m'expliquerez plus tard comment vous avez découvert ce souterrain. »

Corget a toutes les peines du monde à lui faire comprendre que, comme lui, nous sommes prisonniers de la caverne, derrière la porte de fer sournoisement refermée. Une lueur d'affolement passe dans le regard du pêcheur.

« Alors, nous sommes perdus! « Povres » de nous!... Quel malheur! Demain, toute la bande va filer...»





CHAPITRE XV

QUI GAGNERA?

NON, tout n'est peut-être pas perdu. Cependant, le temps passe. Nous commençons à nous inquiéter. Déjà onze heures et demie à ma montre. Il en était dix quand Mady nous a quittés. Lui est-il arrivé quelque chose en route? Son père n'aurait-il pas trouvé de dépanneur?

D'un instant à l'autre, les faux gardians peuvent faire irruption dans le souterrain... peut-être aussi l'Arlésienne, pour apporter de la nourriture au

Fada. Quelle chance, si la femme venait seule! Nous l'aurions vite maîtrisée pour lui prendre sa clef et nous sauver. Mais, d'après le Tondu, cette chance est bien mince. L Arlésienne est trop occupée, en ce moment, avec ses clients. Quant aux faux gardians, s'ils descendent tous les trois en même temps, que ferons-nous? Pour mon compte, ma décision est prise.

« Nous sommes six... et Kafi vaut autant que nous tous.

- Oui, approuve. Corget, mais ils sont probablement armés. Il faut les avoir par surprise.

- Ce sera difficile, répond le Fada. Ils verront tout de suite que je ne suis plus bâillonné et saucissonné.

- Laissez-vous remettre vos cordes, le, foulard sur votre bouche, et étendez-vous comme tout à l'heure, contre le mur du fond. »

Une lueur d'angoisse passe dans les yeux du pêcheur.

« Povre » de moi!... et vous ne serez plus que cinq pour vous défendre.

- Faites confiance à Kafi! »

En hâte, nous remettons ses liens, sous le regard étonné de Kafi, qui a l'air de se demander pourquoi nous ficelons ainsi notre ami... Mais tout à coup, mon chien se retourne vers la porte de fer. Il a entendu du bruit à l'entrée de la galerie.

« Vite! cachons-nous! » commande Corget.

Aucun espace, entre les piles de caisses, ne peut

nous contenir tous les six. Bistèque, le Tondu et Gnafron se glissent dans un recoin. Corget, Kafi et moi dans un autre. Haletants, nous attendons. Oh! si c'était M. Charvet avec Mady et la Guille accourus à notre secours!

Soudain, le faisceau lumineux d'une puissante torche électrique balaie l'allée centrale, entre les caisses et les bidons. Des voix chuchotent... des voix d'hommes. Combien sont-ils? deux... non trois. La malchance s'acharne sur nous. Ce sont les faux gardians.

« Nous avons eu tort de ne pas l'interroger, murmure l'un d'eux. Bartavel l'a dit, il n'est pas naïf malgré son air de « fada ». Il sait peut-être beaucoup de choses sur nous tous. »

Les trois silhouettes passent devant l'étroit espace où nous nous blottissons, Corget, Kafi et moi. Entre mes jambes qui l'enserrent, mon chien frémit. Il a compris, puisque nous nous cachons, que ces inconnus sont nos ennemis. Que je fasse un petit geste, et il bondira... Non, pas tout de suite.

Jouant à merveille son rôle de prisonnier, le Fada se reprend à gémir sous son bâillon.

« Ah! fait l'un des gardians, en ricanant, tu espères nous attendrir. N'y compte pas, mon gaillard. Estime-toi heureux de n'être pas mort d'une indigestion d'eau salée. Voilà ce qu'il en coûte de jouer au curieux... Quant à te lâcher...! à moins que tu ne te décides à parler, à nous raconter comment t'est venue l'idée, au lieu de pêcher

au lamparo, de te promener où il ne fallait pas.

— Que voulez-vous savoir? répond tranquillement le Fada. La mer est à tout le monde; j'ai bien le droit de me promener où ça me chante. - Ah! tu le prends sur ce ton?... eh bien, nous allons voir! »

Un frisson court entre mes épaules. Ces hommes sont capables de tout, je l'ai compris. Vont-ils torturer notre ami? Corget, lui aussi, le craint, II me pousse du coude. Alors, sans bruit, je me penche vers mon chien.

« Va, Kafi!... Défends le Fada!... »

La brave bête bondit. Un cri de douleur jaillit au fond du souterrain. Kafi a eu l'instinct merveilleux



de sauter sur la main qui tenait la torche électrique. La lampe tournoie en l'air, lançant ses rayons en tous sens, tombe à terre et s'éteint. Tous cinq, dans l'obscurité, nous nous précipitons vers le fond du souterrain.

« A l'aide Kafi! A l'aide!... »

Surpris, saisis à bras-le-corps et aux jambes, les trois hommes se débattent. Plus forts que nous, ils prendraient vite le dessus, mais Kafi se déchaîne. Au moindre appel de l'un d'entre nous, il est là.

« Le Fada! crie Corget, délivrez le Fada!... »

Se glissant entre les jambes de son adversaire,



le petit Gnafron libère notre ami tandis que nous redoublons d'efforts pour maîtriser les faux gardians qui, par de violentes poussées, tentent de nous assommer contre des caisses. Mais, débarrassé de ses liens, le Fada vient à notre secours. Habilement, il passe une corde autour des jambes d'un bandit qui s'effondre.

« Et de un! » crie le pêcheur.

Le second, plus trapu, résiste davantage. Cependant, une autre corde, passée comme un lasso, finit par l'abattre.

« Et de deux!... »

A mi-voix, j'encourage Kafi.

« Ne les laisse pas se relever. S'ils bougent, saisis-les à la gorge. »

Reste le troisième homme qui, un instant, a failli nous échapper. Harcelé de tous côtés, il s'écroule comme une niasse.

« Et de trois!... »

Alors, Corget commande en rallumant sa lampe :

« Fouillez-les... enlevez leurs ceintures pour les ficeler. Gnafron! monte chercher d'autres cordes dans l'écurie. »

Le petit Gnafron se précipite, mais derrière les trois hommes, la porte s'est automatiquement refermée.

Nous fouillons de nouveau les faux gardians à qui nous avons déjà enlevé les revolvers dont ils n'ont pas osé se servir, dans l'obscurité, de crainte de s'entre-tuer, peut-être aussi à cause de la présence d'explosifs. Pas la moindre clef.

« Ils l'ont pourtant, dit Corget, cherchez encore. »

Ils en possèdent une, en effet, soigneusement cachée au revers d'une manche de chemise. Alors, le petit Gnafron se précipite de nouveau vers la porte; celle-ci à peine ouverte, ébloui par un faisceau de lumière, il recule.

« Mains en l'air! » lance une voix de femme.

Les parois du souterrain renvoient la lumière de la torche électrique sur la fausse Arlésienne.

« Mains en l'air », répète celle-ci menaçante.

Instinctivement, nous levons les bras. L'espace d'un éclair, l'idée me traverse de commander à mon chien de s'élancer sur la femme. Aurait-il le temps de l'atteindre? Je ne peux pas risquer la vie de mon brave Kafi.

Etendus au sol, les trois hommes s'agitent, reprenant espoir.

« Tu ne risques rien, crie l'un d'eux, ils ont posé nos armes sur une caisse. Viens nous détacher. »

Le canon de son revolver toujours pointé vers nous, la femme avance prudemment, attentive à nos moindres mouvements, pour délivrer ses complices.

« Ton chien! me lance-t-elle, retiens ton sale chien ou je l'abats. »

Comprenant que le danger le plus menaçant vient de lui, elle braque son arme vers Kafi. Plus mort que vif, je me demande si elle ne va pas réellement tirer; mais tout à coup, il me



semble entendre du bruit, au bout de la galerie... Oui, quelqu'un descend dans le trou, le long de l'échelle; la femme fait volte-face, éblouie à son tour par plusieurs faisceaux lumineux.

« Haut les mains!... Police! »

Revolver au poing, trois hommes font irruption dans le souterrain. Immédiatement désarmée, la fausse Arlésienne est gardée à vue par un policier tandis que les deux autres se précipitent vers nos prisonniers. Puis, tout danger écarté, les arrivants se retournent, font signe à quelqu'un, vers l'entrée du souterrain.

« Vous pouvez entrer! »

M. Charvet et la Guille apparaissent..., suivis de Mady, toute pâle. Constatant que nous sommes sains et saufs, avec le Fada, qu'il ne s'attendait

pas plus que nous à trouver là, M. Charvet s'essuie le front, soulagé.

« Ah! mes enfants! C'était folie de votre part. Quand Mady est rentrée à Port-le-Roi, j'ai tout de suite compris que ce pouvait être très grave. J'ai couru à la gendarmerie, d'où le brigadier a téléphoné à la police spéciale de Marseille... Oui, ces messieurs arrivent de Marseille. Nous nous sommes trouvés en même temps qu'eux devant le mas... Vite, que s'est-il passé?

- Oui, que s'est-il passé? reprend l'un des policiers qui doit être un inspecteur.

— Nous vous expliquerons tout à l'heure, répond le petit Gnafron... Il était temps que vous arriviez. Toute la bande allait s'échapper. »

Délivrés des ceintures qui les entravaient, mais menottes aux poignets, les faux gardians sont alignés contre des caisses.

« Effarant! fait l'inspecteur, abasourdi, nous ne savons encore rien... que ce que nous avons appris par téléphone... S'agirait-il de l'O. T. L.?

- Probable, fait le Fada, soulagé. Nous n'avons pas eu le temps d'ouvrir ces caisses, mais elles contiennent sûrement autre chose que des anchois ou de la morue salée. Demandez plutôt à ces gardians d'opérette et à cette Arlésienne de bal masqué. »

Interrogés, les trois hommes et la femme refusent de répondre. Alors l'inspecteur envoie ses subordonnés chercher des outils dans le fourgon qui les a amenés. Les policiers reparaissent quelques instants plus tard

avec pinces, cisailles, marteaux, et même une scie. A grands coups, ils font sauter le couvercle, pourtant bien cloué, d'une première caisse.

« Oh!... »

Sous la lumière des lampes, brillent des mitraillettes, des revolvers, des grenades, encore des mitraillettes, des pistolets, des chargeurs...

Le couvercle d'une seconde caisse vole en éclats et c'est le même déballage d'armes de toutes sortes. Inutile d'ouvrir les autres, leur contenu ne doit guère varier... mais ces petits tonneaux? Des outils en font sauter les douves. Il s'en échappe une sorte de poudre noire.



« Des explosifs! » s'écrie le policier.

Ainsi, c'est bien dans un véritable arsenal que nous sommes tombés et j'en frémis. Le doute n'est plus possible, à présent. Nous sommes bien dans le repaire de la fameuse Organisation Terroriste du Littoral... à laquelle personne, ou presque, ne croyait.

Ebahis, les policiers se tournent vers les prisonniers. L'inspecteur tente une nouvelle fois de leur arracher quelques mots. Peine perdue. La tête baissée, ils font semblant de ne pas entendre. Seule, la femme nous décoche, de temps à autre, un regard mauvais.

« L'O. T. L. ! répète l'inspecteur. Vous vous rendez compte, mes enfants, vous êtes tombés sur l'O.T.L. sans le savoir.

- Oh! m'sieur l'inspecteur, protesta le Tondu, un peu vexé, pas sans le savoir.

Alors, disons par hasard.

- Pas par hasard non plus, reprend le père de Mady. Ces garçons ne vous ont encore rien dit de l'enquête qu'ils menaient depuis quinze jours avant d'en arriver là.

- Quoi?... Ils savaient quelque chose?... Et ils n'ont pas prévenu la police?

-- C'est que, monsieur l'inspecteur, intervient le Fada, personne n'y croyait à cette organisation terroriste. Ces enfants ne voulaient rien dire avant d'avoir des preuves... mais à présent, je crois qu'ils les ont, ces preuves... et quelles preuves ! »

L'inspecteur jette encore un coup d'œil sur les caisses et, se tournant vers nous :

« Toutes mes excuses, mes enfants. Grâce à vous, ces sinistres individus seront bientôt à l'ombre.

— Nous l'espérons, fait la Guille à son tour, et pas seulement ces quatre-là... mais encore certain pêcheur de Port-le-Roi, les deux élégantes Parisiennes d'une caravane blanche, au camp de la Pinède,... et le commis d'une poissonnerie de Nîmes.

- Et il faudra surtout mettre la main sur le sous-marin, celui qui a failli éventrer le *Pescadou,* s'écrie le Fada.

— Quoi?... Un sous-marin?

- Eh! oui, monsieur l'inspecteur, vous pensez bien que cet arsenal n'est pas venu ici tout seul. Il a été apporté, en pleine mer, par un sous-marin. »

L'inspecteur passe la main sur son front.

« Tonnerre de sort! un sous-marin! quelle affaire!... Ne perdons pas de temps, expliquez-nous... »

Mais le petit Gnafron intervient :

« Nous ne sommes pas peureux, monsieur l'inspecteur... Tout de même, rester près de ces tonneaux de poudre!... Et puis, on étouffe dans ce souterrain... Voyez comme notre chien tire la langue.

— Très juste, approuve l'inspecteur, tout le monde en haut! »

Et, à ses policiers :

« Emmenez-moi ce beau monde dans la salle d'auberge que vos collègues ont fait évacuer... Et vous, mes enfants, venez! »

Quelques instants plus tard, nous nous retrouvons dans la fameuse salle où, deux heures plus tôt, nous surveillions les allées et venues, en buvant nos « chères » orangeades. Cette fois, la belle Arlésienne ne trône plus à son comptoir. Debout, près de ses complices dont Kafi a réduit les vêtements de gardian en lambeaux, elle fait triste mine.

« Alors, mes enfants? commence l'inspecteur en sortant un carnet pour enregistrer nos déclarations, je vous écoute. Ne parlez pas tous en même temps. »

Après les terribles émotions que nous venons de vivre, nous nous sentons subitement intimidés. Penché vers mon brave Kafi qui me regarde de ses bons yeux, je déclare simplement :

« Celui qui mériterait de parler le premier, monsieur l'inspecteur, c'est mon chien. Si vous saviez le travail qu'il a fait! Sans lui, les bandits courraient toujours.

- Et sans lui, nous serions au fond de l'eau », ajoute le Fada.

Kafi, qui comprend qu'on parle de lui, me lèche doucement la main comme pour me remercier de ne pas l'oublier. Alors, je commence le récit de notre extraordinaire aventure.

« C'était un soir d'orage, peu de temps après notre arrivée à Port-le-Roi... »



CHAPITRE XVI

MARSEILLE-EXPRESS-MATIN

Le grand quotidien du Sud-Est
ÉDITION SPÉCIALE

SENSATIONNELLE DÉCOUVERTE DU REPAIRE DE L'O. T. L. PAR DE JEUNES LYONNAIS EN VACANCES A PORT-LE-ROI.

Marseille, 14 août.

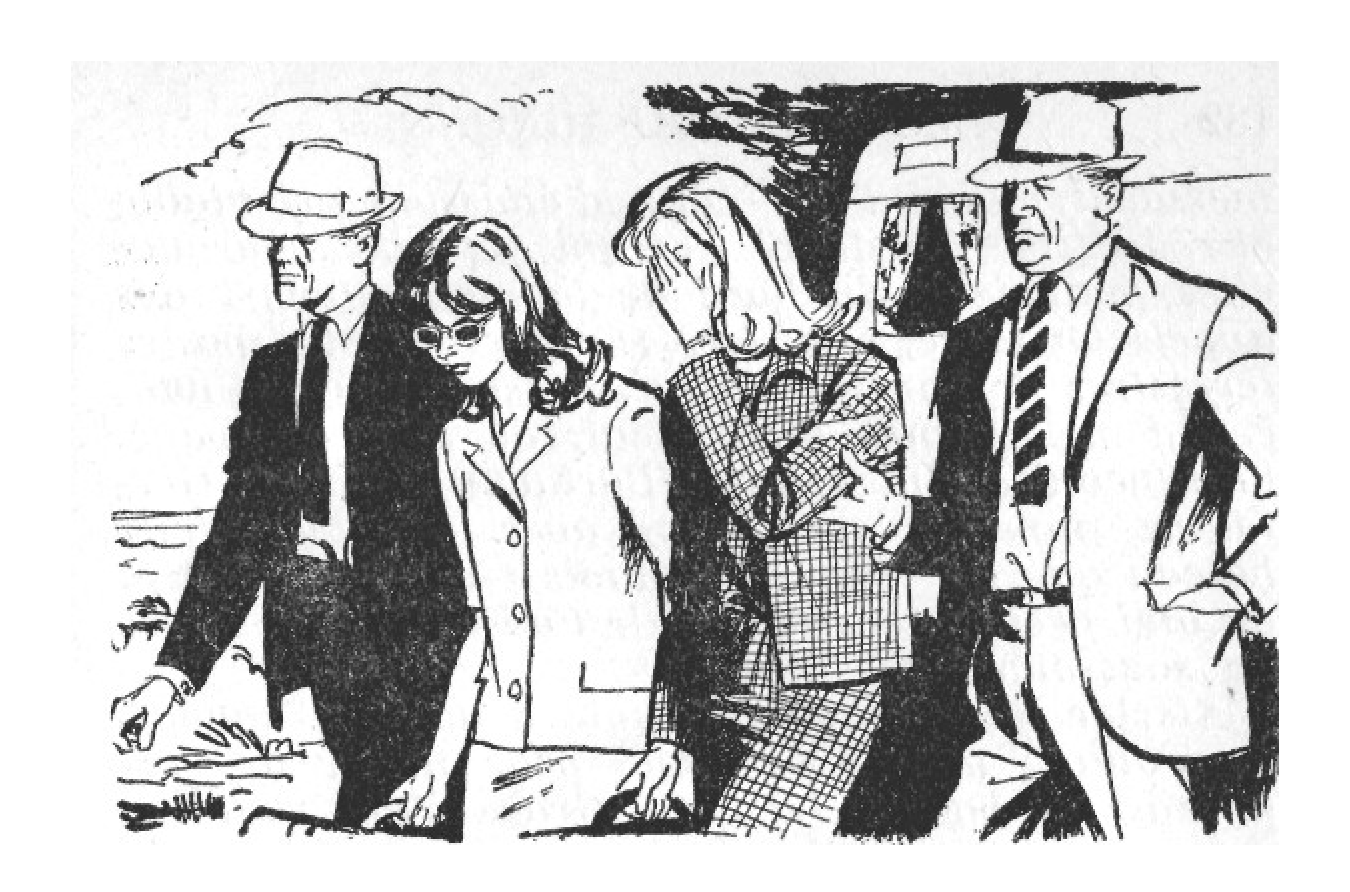
Dès hier, le bruit courait qu'un magistral coup

de filet venait d'être opéré dans notre région. Cependant, la police ayant gardé le secret sur cette affaire, on ne pouvait supposer qu'il s'agissait de l'organisation terroriste connue sous le nom d'O.T.L.

Aussi inimaginable que cela puisse paraître, ce sont six jeunes garçons et une j&une fille de Lyon, en vacances sur la charmante plage de Port-le-Roi, qui ont réussi cette extraordinaire opération. Nos lecteurs trouveront, en deuxième page, le long compte rendu détaillé que notre reporter a obtenu de ces sympathiques campeurs qui, à l'aide de leur chien, ont réussi avec une perspicacité et une audace incroyables à surpasser les meilleurs policiers.

Mais revenons aux faits : hier matin, donc, par l'intermédiaire de la gendarmerie de Port-le-Roi, le père de la jeune Lyonnaise informait la police spéciale de Marseille que le mas de Sigoulet, en pleine Camargue, un endroit bien connu des Marseillais pour son pittoresque et ses gardians, cachait peut-être le repaire de dangereux terroristes- En effet, à son arrivée sur les lieux, la police devait découvrir un véritable arsenal au fond d'un souterrain où les jeunes campeurs, après avoir maîtrisé trois faux gardians, se trouvaient à leur tour menacés par une complice de la bande. Interrogés sur leur identité, la provenance des armes et explosifs, les sinistres personnages se sont réfugiés dans le mutisme le plus complet.

Cependant, toujours grâce aux jeunes Lyonnais,



surnommés les ***Compagnons*** *de la Croix-Rousse, la police ne perdait pas son temps. Discrètement, pour ne pas gêner les opérations, un complice, le commis d'une poissonnerie de Nîmes, était arrêté, de même qu'un pêcheur nommé Bartavel, originaire de Port-le-Roi, mais qui avait quitté le village depuis quelques années pour on ne sait quelle louche activité.*

D'autre part, dans la nuit, deux jeunes femmes installées dans une luxueuse caravane, sur le terrain de camping de la plage, avaient été appréhendées, après une émission clandestine. En effet, ces femmes possédaient un appareil émetteur, de fabrication étrangère, qui, grâce à un nouveau perfectionnement, leur permettait de lancer des

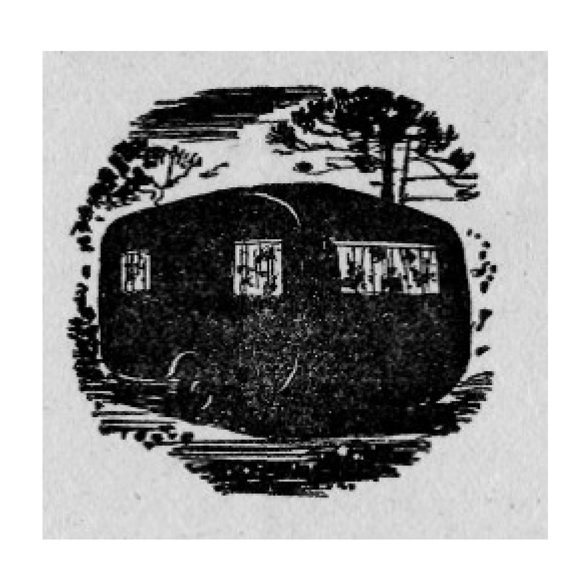
messages, suivant un cône d'émission orientable et réductible à volonté... ce qui explique pourquoi elles pouvaient, du bord de la mer, envoyer des appels au large, sans être repérées par les postes terrestres de contrôle. Ainsi, presque chaque nuit, ces deux femmes dirigeaient, de leur caravane, la rencontre du nommé Bartavel (baptisé Germaine dans les messages) avec un mystérieux bateau que les jeunes Lyonnais (toujours eux) et un ami pêcheur surnommé le Fada estimaient être un sous-marin de poche.

Alertée, la Marine nationale a aussitôt envoyé, de Toulon, un submersible, pour tenter de surprendre ce bateau inconnu. Grâce à un radar et aux précieuses indications des jeunes Lyonnais, l'opération a été couronnée de succès. Le navire inconnu, un sous-marin de poche, a été arraisonné et son équipage de trois hommes capturé.

A bord de ce sous-marin, plusieurs caisses de munitions ont été découvertes et surtout une série de plans, cartes et croquis, devant être remis à Bartavel à ce dernier rendez-vous. D'après ces plans, il apparaît clairement que l'organisation secrète avait pour but de faire sauter la centrale atomique de Pierrelatte, dans la Drame. On ne peut que trembler à la pensée de ce que serait devenue l'industrie atomique française, privée d'une de ses plus importantes usines, dont dépendent la plupart des autres centrales nucléaires.

En dernière minute, nous apprenons que le ministre de la Défense nationale vient de quitter

la capitale pour Marseille. On lui prête l'intention de se rendre à Port-le-Roi pour féliciter personnellement l'équipe de jeunes Lyonnais dont la modestie, d'après notre reporter, n'a d'égale que l'esprit de décision et le courage.



TABLE

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	1964	Les Six Compagnons et la perruque rouge
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	**1967**	**Les Six Compagnons et l'avion clandestin**
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

OLIVIER SECHAN

39	1982	Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse
40	1983	Les Six Compagnons à l'étang de Berre
41	1984	Les Six Compagnons et le carré magique

PIERRRE DAUTUN

42	1984	Les Six Compagnons hors la loi
43	1985	Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
44	1985	Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
45	1986	Les Six Compagnons et la radio libre
46	1986	Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
47	1987	Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

MAURICE PERISSET

48	1988	Les Six Compagnons à l'affût
49	1994	Les Six Compagnons et les caïmans roses

PAUL-JACQUES BONZON

ŒUVRES COMPLETES

Paul-Jacques Bonzon

ANNEE	TITRE	EDITEUR	ILLUSTRATEUR
1951	LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	LOUTZI-CHIEN	BOURRELIER	?
1953	DU GUI POUR CHRISTMAS	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	MAMADI	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	FAN-LÔ	SUDEL EDITEUR	?
1954	LE JONGLEUR A L'ETOILE	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	DELPH LE MARIN	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	LES ORPHELINS DE SIMITRA	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	LA BALLERINE DE MAJORQUE	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	LE PETIT PASSEUR DU LAC	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	MON VERCORS EN FEU	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	LA PROMESSE DE PRIMEROSE	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	LA DISPARUE DE MONTELIMAR	HACHETTE	?
1958	LA PRINCESSE SANS NOM	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	L'EVENTAIL DE SEVILLE	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	LE CHEVAL DE VERRE	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	LA ROULOTTE DU BONHEUR	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	J'IRAI A NAGASAKI	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	LE VOYAGEUR SANS VISAGE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	TOUT-FOU	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	LE CHALET DU BONHEUR	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	LA MAISON AUX MILLE BONHEURS	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	L'HOMME A LA VALISE JAUNE	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	CONTES DE MON CHALET	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	VOL AU CIRQUE (HLM n°4)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT

1968	**LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LE CHATEAU DE POMPON**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**POMPON A LA VILLE**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LE BATEAU FANTOME (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LE JARDIN DE PARADIS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1970	**L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	**SOLEIL DE MON ESPAGNE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**YANI**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	**LE RELAIS DES CIGALES**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	**LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	**LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	**L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	**LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES ESPIONS DU X-35 (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	**LE CIRQUE ZIGOTO**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	**LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	**LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	**DIABOLO LE PETIT CHAT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO POMPIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1976	**LE CAVALIER DE LA MER (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	**L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**DIABOLO JARDINIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	**DIABOLO PATISSIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	**AHMED ET MAGALI**	DELAGRAVE	
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**DIABOLO SUR LA LUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	**LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY

Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, Le jongleur à l'étoile (1948) ou Mon Vercors en feu (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. Delph le marin, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que "Le marchand de coquillages" ,"Le cavalier de la mer" ou encore "Le bateau fantôme". L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme Les Six compagnons, La Famille HLM ou Diabolo, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi

significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave,à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Pedoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.



Paul-Jacques Bonzon

Biographie : **rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy**

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



<u>**Paul-Jacques BONZON**</u>

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

***

Biographie de P-J Bonzon:

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre).
La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

***

Article paru à sa mort:

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans (c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jours dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à

écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, dicrètement.

Pierre Vallier.

***

Autres témoignages:

Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauré (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.

***

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais sont père en a décidé autrement! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



***

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux fille, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque ou elle est concurrencées par toutes sorte d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

***



***

Bibliographie:

Titres hors séries:

- Contes de mon chalet
- Delph le marin

- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki
- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre
- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

<u>Les six Compagnons:</u>

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal

- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle
- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante
- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit
- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

La famille HLM:

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages

- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge
- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches
- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

<u>Série Diabolo:</u>

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

<u>Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"</u>

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)
- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

***

Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).



***